



**BIBLIOTECA  
CENTRALA A  
UNIVERSITĂȚII  
DIN  
BUCUREȘTI**

n° Curent ~~48417~~ Format 51975

n° Inventar A-20960 Anul

Secția Depozit III Raftul

*p. 107*  
BIBLIOTHÈQUE "HISTORIA"

DEUXIÈME SÉRIE

(Mémoires et Souvenirs)

# SOUVENIRS

DRAMATIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR ALEXANDRE DUMAS

Introduction de RENÉ BENJAMIN



ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, RUE DAREAU, PARIS (XIV<sup>e</sup>)



# SOUVENIRS

DRAMATIQUES ET LITTÉRAIRES



ALEXANDRE DUMAS  
d'après une lithographie d'Achille DEVÉRIA



Inv. A. 20. 960

# SOUVENIRS

DRAMATIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR ALEXANDRE DUMAS

Introduction de RENÉ BENJAMIN



ÉDITIONS JULES TALLANDIER

73, RUE DAREAU, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

52240

CONTROL 1953

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București  
Cote. 51975

RC 72 p 10

B.C.U. "Carol I" - Bucuresti



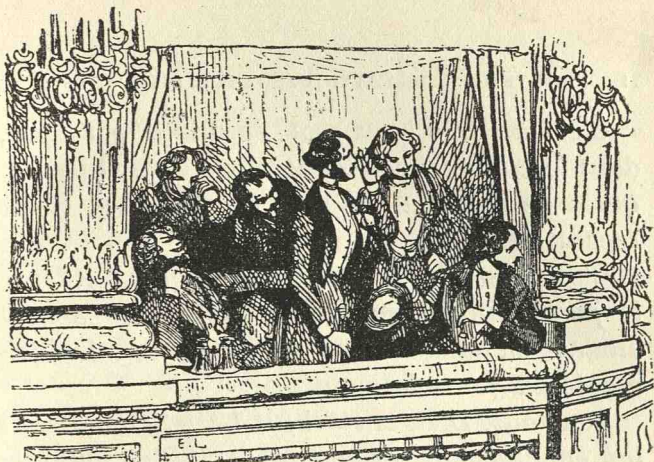
C52240

Copyright 1928 by Jules Tallandier.

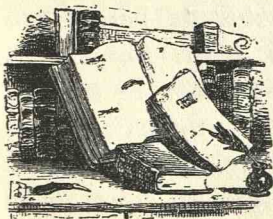
Tous droits de reproduction, de traduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

84-94(081) - Dumas Al.





## Introduction



*Je demandais un jour à Clemenceau s'il ne se déciderait pas, pour la joie des hommes présents et futurs, à écrire ses Mémoires.*

*Il me répondit brusquement, comme il sait faire :*

*— Jamais !*

*— Quel malheur ! dis-je. Et pourquoi ?*

*Alors, avec tristesse, il répliqua, cet homme violent :*

*— Je n'ai pas de rancunes.*

*C'est un très beau mot de grand politique, dont le cœur est abondant, mais l'esprit féroce, qui a pesé le peu que sont les hommes, et est revenu de tout.*

*C'est une idée qui n'aurait jamais effleuré le père Dumas : son âme insouciant ne fut atteinte en aucun temps par la bassesse irrémédiable du genre humain.*

*Pourtant, Dieu sait s'il fut haï et envié ! Mais les ennemis ne gênent pas, je l'ai toujours affirmé pour mon propre et modeste compte, à condition qu'on ne « s'attache » pas à eux, ce qui, hélas ! est un sentiment dérisoire et fréquent.*

*Dumas fut critiqué, déchiré, calomnié. Sans résultat ! Car il était incapable de perdre son temps à rendre trait pour trait. Les esprits médiocres en vain s'épuisaient contre lui. La mort même n'eut pas de prise sur cette nature légère. Il mourut sans se rendre compte, comme il avait vécu sans approfondir. Au cours de sa vie, un jour d'exil (il avait quitté la France le 7 décembre 52 et s'était installé à Bruxelles sur le conseil de ceux qui l'aimaient), il se sentit de particulière bonne humeur ; une foule de souvenirs faisaient feu d'artifice dans sa cervelle. Il n'en fallait pas plus pour qu'il se décidât à composer ses Mémoires.*

*« Nul cœur, y a-t-il écrit, ne fut plus exempt d'envie que le mien. » Voilà l'essentiel. L'envie*



*c'est le ver rongeur ; mais sans envie, comme on est libre ! Comme on peut profiter de ce don des dieux, la bonne humeur ! Comme on raconte avec aisance ! Comme on est sympathique !*

*C'est l'épithète la plus juste qui se puisse appliquer à Dumas père. Elle dispense des adjectifs graves, où MM. les critiques littéraires s'essayent à définir, avec plus ou moins de mépris, son talent. Dumas aimait conter, comme il aimait parler ; il aimait faire plaisir, il voulait plaire. En commençant ses Mémoires, il avait l'intention, une fois de plus, d'amuser son lecteur. C'était l'époque où Victor Hugo, en exil comme lui à Bruxelles, lui demandait le grand service d'expliquer à sa femme la nécessité... poétique où il s'était trouvé de prendre une maîtresse, Juliette Drouet. Loin de trouver dans cet incident un sujet à mélancolie, Dumas en était fort émoustillé. Il prit donc sa plume avec allégresse.*

*Le résultat fut une série de volumes, où il n'y a pas une petitesse ni une perfidie, ni quoi que ce soit qui sente la haine. Et ceci est considérable. Car je pense aussitôt, comme notre éditeur d'aujourd'hui : « Œuvre à rééditer ! » Les mauvais livres ne sont pas ceux qui peuvent contenir ou des erreurs (mon Dieu, nous en vivons !) ou des gaillardises (diable ! on n'en meurt pas !), mais ce sont les œuvres basses, où*

*l'auteur rampe et se traîne, au lieu de planer et de dominer. Or, il y a de l'air chez Dumas. Il peut arriver qu'on se perde dans un nuage ; du moins n'est-on pas le nez sur un trou à serpents, et que de fois on a l'illusion d'être au royaume des oiseaux !*

*Léger et délicieux royaume des vols rapides et des têtes minuscules, poésie facile qui convient bien à notre époque de vitesse, où personne ne médite plus. J'entendis récemment un éditeur et un auteur convenir ensemble que le livre moderne, pour réussir, devrait être court. Ils se tournèrent vers moi, et me dirent : « N'est-ce pas ? » Je me permis de les désabuser sur mon compte. Ils me faisaient confiance bien à tort ! Je crois que le livre moderne peut avoir 750 pages, et enthousiasmer les foules ; il faut seulement qu'il soit rapide, ce qui n'est pas du tout la même chose que d'être court. Il faut qu'il donne l'illusion d'être bref. Il faut qu'il aille, qu'il aille, bien mieux, qu'il coure, comme l'auto, comme l'avion, comme... l'électricité. C'est l'auteur électrique qui a le plus de chance de réussir. Or, cette force secrète n'est pas d'hier dans le monde. Et si quelqu'un la posséda, ce fut, certes, Dumas père. Sitôt vu, sitôt pensé, sitôt écrit, et en écrivant, quel train et quel entrain ! Lisez-le un jour, en chemin de fer : vous verrez comme c'est un homme amu-*



sant, comme il participe au rythme du voyage, comme il filera dans son récit, tandis que vous filerez à travers les campagnes.

Sans compter qu'il n'y aura pas désaccord entre la vue du paysage, telle que l'express vous l'imposera, et la vue qu'il aura lui-même des choses, des hommes, des événements.

Il voit vite, en passant. Traversez la France, par une claire journée, à soixante-dix kilomètres à l'heure. Je ne pense pas que vous vous ennuyiez, mais il n'est pas vraisemblable que vous ayez une idée profonde de ce qu'est ce charmant pays. C'est ainsi que Dumas père a traversé son temps. Il ne s'est jamais ennuyé non plus, il n'a jamais été ennuyeux dans aucune de ses pages, mais il fut et il reste toujours superficiel.

Aux yeux d'esprits ornés et supérieurs qui ont le goût de l'observation et de la réflexion, c'est là plus un défaut qu'une vertu. Mais il y a de moins en moins de ces esprits-là dans une époque où on se transporte, donc où on s'étourdit, et je ne fais pas de paradoxe en disant que Dumas père, par le fait qu'il n'est pas profond, est excellent, est presque indispensable à rééditer.

Si le brave cher homme, d'un autre monde, perçoit mon raisonnement, il doit être... je ne dirais pas fâché, — comment le serait-il avec son caractère? — mais amusé de ma faiblesse de jugement. Car il a toujours cru qu'il allait

assez loin dans la connaissance des hommes. Lorsqu'il applaudissait les vers d'Hugo, il disait (vous lirez cela dans ses Mémoires) : « Une pièce de moi, telle que *Henri III*, était tout de même plus forte par le fond !... » C'était sa forme qui l'inquiétait. Dans ce domaine-là, il reconnaissait le génie d'Hugo, et ne se croyait même pas capable d'en approcher. A maintes reprises, il a dit et écrit qu'il savait que le style lui manquait. Ce fut une de ses dernières inquiétudes. Très peu de jours avant de mourir, il demanda à son fils : « Crois-tu que mon œuvre restera ? Crois-tu qu'elle soit écrite ? »

Éternel problème, si mal posé toujours, de la forme et du fond, comme s'ils étaient séparables chez tous les écrivains ! Avec Anatole France, on peut à la rigueur parler de la forme. Il était homme à arrêter sa pensée, et à la déformer et à la reformer par le mot. Ne confiait-il pas un jour à un jeune homme : « Il convient d'abord d'étonner le lecteur. Si vous écrivez d'un évêque qu'il est « chauve mais barbu », ce sont deux images qui vont ensemble ; vous ne retiendrez l'attention de personne. Dites seulement : « Il était chauve et pieux. » Vous verrez l'effet ! Dumas père n'a pas eu le temps de soupçonner ces ruses de peseur d'or. Chez lui, la forme fut l'exacte expression du fond, et le fond n'étant pas profond n'eut besoin que de la forme qu'il eut, c'est-à-

dire d'un style rapide, vivant, verveux, charmant, de spirituel anecdotier. Soyez sans crainte, si vous n'aimez pas un tableau sombre de la vie : ce n'est pas chez lui que vous trouverez une « Cousine Bette ». Les contemporains se sont plu à nous conter qu'il n'aimait pas Balzac, et que ce dernier le lui rendait bien. On l'eût deviné, faute de le savoir. Dumas soupçonnait très vaguement qu'il y eût dans la Société des animaux imbéciles et carnassiers. Il ne les voyait pas ; il ne pouvait pas les peindre ; au lieu que ces monstres hantaient Balzac, qui les ressuscitait avec l'aide du café. Lui, Dumas, buvait de l'eau de Seltz ! Comme c'est caractéristique ! Quel symbole ! Ayant bu, il recherchait les gens piquants, et il contait l'anecdote pétillante.

Ses histoires, son style, sa vie, tout est du même ton, d'une amabilité que le tragique même ne dérange pas. Au cours de son existence, il n'a cessé d'avoir des gestes qui ont l'air de préparer des boutades pour ses Mémoires. En 1832, au cours d'une émeute, — il adorait prendre part aux émeutes : il se trémoussait, criait, se battait ! — il distribua aux émeutiers les armes du magasin d'accessoires du théâtre de la Porte-Saint-Martin. C'est admirable ! N'a-t-il pas l'air de se fabriquer à lui-même une histoire comme il aime en écrire, où on arrange le drame réel, par une invention plaisante, où il



y a du théâtral, — c'est le cas de le dire, — du drolatique et de l'imprévu. Enfin, la vérité sur lui ne fut jamais si bien dite que par son fils, qui l'expliquait ainsi : « Mon père, c'est un enfant que j'ai eu, lorsque j'étais extrêmement jeune ! » Je disais tout à l'heure maladroitement, parce que je cherchais, je m'essayais : « Il n'est pas profond... Il est superficiel. » Je corrige : il faut se méfier de ces mots, qui peuvent être pris en mauvaise part, et réjouir des critiques dédaigneux. Il vaut mieux dire : « C'était un grand et délicieux enfant. »

D'où ses goûts, ses choix, ses amusements, ses pirouettes, ses éclats de rire, sa bonne grâce, ses impertinences, sa simplicité. Ah ! il n'a pas d'arrière-plan dans l'esprit, ni de dessous dans la conscience ! Ce qui fait qu'il peindra mal un être compliqué, mais qu'il réussira à ravir les enfants comme lui. Et il y en a dans une société ! Le volume que voici prouve à merveille ce que j'indique là. Son « Byron » par quoi il débute est fort amusant... mais supérieurement manqué. Le brave Dumas s'en est tenu, sur cet homme difficile et inextricable pour lui, à de minuscules histoires, telles qu'on en raconte et qu'on en entend dans le salon d'une femme du monde qui a le goût de la conversation spirituelle. Mais Rembrandt, qui a peint le « Syndic des Drapiers », aurait peut-être trouvé le portrait insuffi-

sant. Ce chapitre-là n'est qu'une série d'« échos » ; c'est une page de livre, conçue comme l'article de journal. Or, l'article de journal n'est beau que s'il peut devenir une page de livre, mais la réciproque n'est pas vraie. Vous constatarez qu'il a fait de même à propos d'Hugo. Le personnage est gentiment dessiné ; or, nous savons qu'il réclamait tout autre chose que de la gentillesse. Il faisait lui-même de sombres dessins à la plume. C'est ce que nous aurions aimé pour lui : un portrait appuyé au trait fort. Dumas nous a donné une bonne petite aquarelle lavée... Tant pis!... Mais là alors où il triomphe, et où, délicieux par nature, il peut faire de sa drôlerie et de son charme un juste emploi, qui laisse sans regrets, c'est quand il met en scène ces êtres faibles, légers, versatiles et étourdis, qu'on appelle des comédiens et des comédiennes. Je crois que je donnerais tout le reste des Mémoires pour les inénarrables répétitions d'Hernani avec Mlle Mars ou la visite à cette bonne inconsciente créature de Dorval. Ce qui fait la grâce singulière de ces pages, c'est la bonhomie, si rare dans le comique. Dumas adore le théâtre et les gens de théâtre ; n'est-il pas aussi bohème qu'eux ? Alors, il peint leurs ridicules, mais il a tout ensemble envie de les embrasser, surtout les femmes, parbleu ! Il les voit, les entend, et reproduit leur caquetage,

*avec une bonne humeur sans méchanceté, qui veut dire : « Sont-ils assez burlesques ! Sont-ils assez gentils ! »*

*Ils seront toujours ainsi : irritants, même stupides pour qui vient de lire Pascal, délicieux et meilleurs, grâce à leur insouciance, que la plupart des hommes, si on les considère avec gaieté. Or, c'était la vertu foncière du père Dumas. Je me figure qu'il devait faire hausser les épaules à l'amer Jules Renard ; et je suis certain, en effet, que s'il avait essayé de peindre M. de Talleyrand, il n'aurait rien écrit qui valût d'être gardé. Mais, cette Dorval, cette Mars, elles sont inoubliables, elles vivent, nous les connaissons ; j'allais dire leurs noms actuels ; à mon tour, comme je suis léger !*

*Cet excellent Dumas, qui a eu bien des vanités (ses contemporains l'ont trouvé au moins aussi insupportable que son ennemi Balzac ; et on peut dire qu'il n'y a que les médiocres garantis qui sont presque unanimement tolérés), ce charmant Dumas a dit maintes fois, sans aucune ambition, presque avec modestie, qu'il n'était qu'un « vulgarisateur ». Mais il a dit aussi, avec moins d'humilité, sinon beaucoup plus d'ambition : « L'art, c'est amuser et intéresser. » En était-il bien convaincu ? Il voulait le faire croire. On aurait mieux aimé qu'il dît alors : « Mon art... ce fut... » Et, au fond, c'était cela qu'il pensait.*

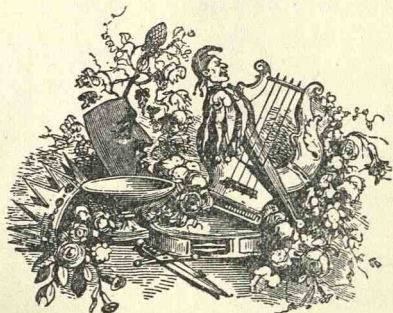


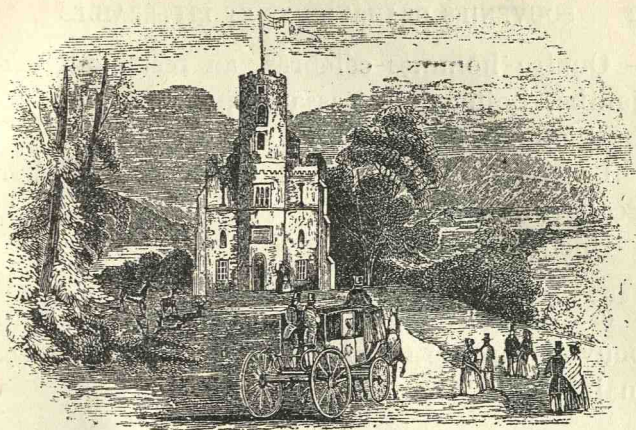
*Du fait qu'il ne s'est jamais forcé, haussé, guindé, ne commettons pas l'injustice de l'élever sur un haut piédestal, pour regretter ensuite « qu'il n'y fasse pas tout à fait bien » ! Son œuvre nous amuse infiniment. C'est ce qu'il a souhaité. Amusons-nous, et n'approfondissons pas trop. Lisons-le, rions; ne ruminons pas notre plaisir. Autrement dit, c'est un délicieux homme qu'il ne faut pas confier aux Universités : elles l'écraseraient de leur poids; elles n'ont rien à faire avec lui; ce n'est pas un auteur à étudier; il ne faut pas gâter sa joie en se demandant si... pourquoi... comment...*

— Oh! oh! mais alors, direz-vous, ce n'est pas un auteur sur qui il faille faire une préface!

Je suis de votre avis; j'en ai trop dit, je m'arrête.

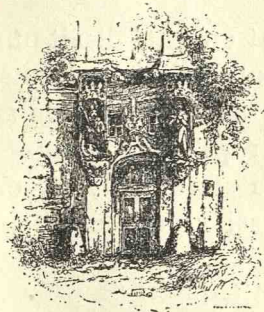
René BENJAMIN.





# I

## Lord Byron



BYRON était né, le 22 janvier 1788, d'une famille si antique et si illustre, qu'elle eût pu marcher sur le même rang que beaucoup de familles royales.

Au moment de sa naissance, l'enfant prédestiné eut le pied disloqué sans que l'on s'en aperçût. Cet accident le rendit boiteux. Nous verrons l'influence que cette infirmité eut sur sa vie.

Quatre hommes célèbres, au reste, ont enjambé, boiteux, le passage qui sépare le dix-huitième du dix-neuvième siècle :

Le maréchal Soult, M. de Talleyrand, Walter Scott et lord Byron.

Une femme a écrit :

« Byron eût donné la moitié de sa gloire pour pouvoir dire de ses pieds ce qu'il disait de ses mains. »

Le paon, l'oiseau de Junon, oubliant son riche plumage, jette, assure-t-on, un cri de douleur chaque fois qu'il regarde ses pieds.

Byron, qui avait bien quelque chose du paon, n'était pas plus philosophe, roi des poètes, que ne l'est le roi des oiseaux.

— Que voilà un charmant enfant ! disait une personne qui regardait Byron âgé de trois ans, tenant un fouet, et jouant aux genoux de sa nourrice ; mais quel malheur qu'il soit estropié !

L'enfant se redressa, leva son fouet, et, en frappant cette personne aussi vigoureusement qu'il put :

— Ne parle pas de cela ! dit-il.

Lady Byron, qui ne comprenait pas l'orgueil de son enfant, — chose singulière ! Byron fut incompris des deux êtres qui, lorsqu'ils comprennent l'homme, répandent le bonheur sur



sa vie : de sa mère et de sa femme ; — lady Byron, disons-nous, qui ne comprenait pas l'orgueil de son enfant, l'appelait *mon petit boiteux*.

Byron entra à l'école d'Aberdeen à cinq ans. On payait pour lui cinq schellings par trimestre. — Je n'eusse pas cru qu'un enfant eût été élevé à meilleur marché que moi ; je me trompais. Salut, Byron ! accepte-moi pour frère, en pauvreté du moins.

Pendant un an que le futur poète passa dans cette école, ce fut à peine, dit un de ses biographes, s'il parvint à apprendre à épeler ses lettres.

J'eus encore cet avantage sur toi, Byron, c'est que ce fut ma mère qui m'apprit à lire ; Dieu me donna au moins la moitié de ce qu'il te refusa, une bonne mère.

De l'école d'Aberdeen, Byron passa au gymnase de la même ville. Hélas ! Byron en fut un des plus mauvais écoliers : il était toujours le dernier de ses camarades, et l'on y garde le souvenir des plaisanteries dont ses maîtres l'accablaient.

En 1798, le vieux lord Byron mourut. C'était un noble roué qui avait eu force amours et force duels. Dans un de ces duels, il avait tué son ami Chaworth, événement qui devait avoir aussi son influence sur la vie de son fils.

Deux ans auparavant, le jeune Byron avait fait un voyage dans la haute Écosse : de là son amour pour les hauts sommets, cette prédilection des aigles et des poètes, qui lui fit célébrer plus tard les Alpes, les Apennins et le Parnasse.

Pendant ce voyage, le Dante futur trouva sa Béatrix : celle-là s'appelait Marie Duff, et n'avait que huit ans.

Le vieux lord Byron mourut donc à l'abbaye de Newstead.

Byron était son héritier. Il quitta Aberdeen avec sa mère ; on vendit le mobilier soixante et quinze livres sterling, autre ressemblance avec moi, — qu'on me pardonne les comparaisons, je n'aurai pas l'orgueil de les pousser plus loin, — et l'on arriva à Newstead.

Là, on donna un charlatan au jeune homme ; il s'agissait de lui redresser le pied ; c'était la plus grande préoccupation de sa vie, on se le rappelle, que cette infirmité. — Ce charlatan s'appelait Lavandre.

Comme on vit que, malgré le traitement indiqué par ce malheureux, le jeune lord ne boitait ni plus ni moins, on l'envoya à Londres, où il fut confié — physiquement aux soins du docteur Baillie, — et moralement à ceux du docteur Glennie.

Là, les deux docteurs eurent quelque succès.

Le docteur Glennie vit son élève porté, par-dessus toute chose, vers l'histoire et la poésie, et le poussa dans ces deux voies.

Le docteur Baillie lui redressa le pied, au point qu'il put porter une chaussure ordinaire, et que sa claudication ne fut plus qu'une légère hésitation dans la marche.

L'orgueilleux jeune homme en ressentit une grande joie, et il fit part de son bonheur à sa nourrice, qu'il aimait beaucoup.

En 1801, c'est-à-dire à l'âge de treize ans, Byron suivit sa mère à Cheltenham. La vue des montagnes du Malvern, qui lui rappelaient son premier voyage dans les Highlands, produisait, surtout le soir et le matin, une profonde impression sur lui. Dans une course que Byron faisait avec sa mère, on parla à celle-ci d'une sorcière fort renommée parmi les gens du pays. Alors, l'envie prit à lady Byron de la consulter ; elle fit cacher le jeune homme, et se présenta à la devineresse comme fille, et non comme femme.

Mais la sorcière secoua la tête.

— Vous n'êtes pas une jeune fille, dit-elle ; vous êtes femme ; vous êtes veuve ; vous avez un fils qui sera en danger d'être empoisonné avant d'avoir atteint sa majorité, qui se mariera deux fois, et, la seconde fois, avec une étrangère.



Nous verrons tout à l'heure que, s'il ne fut point empoisonné, il craignit de l'être, et l'on sait que, s'il ne se maria point une seconde fois, tout au moins trouva-t-il une noble et belle Vénitienne qui lui fit, sauf la douleur, oublier son premier mariage.

De l'école du docteur Glennie, Byron passa à celle d'Harrow, tenue par M. Drury, lequel paraît être le premier qui, sans voir bien clair dans l'avenir du poète, ait surpris quelques lueurs de ce qu'il serait un jour.

« Je fis là, dit Byron, mes premiers vers, qui furent reçus froidement ; mais, en revanche, je me battais d'une manière glorieuse à Harrow ; je ne perdis qu'une bataille sur sept ! »

Ce fut à Harrow qu'il se trouva le condisciple de sir Robert Peel. La manière dont ils firent connaissance et nouèrent amitié donne une idée du caractère de Byron.

Un de leurs camarades plus grand et plus fort qu'eux, et contre lequel, par conséquent, il n'y avait rien à faire, assomma de coups de poing le pauvre Peel.

Byron s'approcha de lui.

— Combien de coups comptes-tu encore donner à Robert ? lui demanda-t-il.

— Que t'importe ? répondit le battant, et pourquoi me fais-tu cette question ?

— C'est que, s'il te plaît, monsieur le bourgeois, je prendrai la moitié des coups que tu comptes lui donner, quitte à te les rendre plus tard, bien entendu, et quand je serai plus fort.

Ce fut alors que, pour achever son éducation, le jeune homme entra au collège de Cambridge; mais, toujours insoucieux du travail régulier comme il l'était des plaisirs ordinaires, sa seule étude fut d'apprendre à nager, sa seule distraction fut de dresser un ours.

En 1806, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, il vint rejoindre sa mère à Newstead. Les relations du fils et de la mère n'étaient point très tendres; presque toujours, au contraire, ils étaient en querelle. Une de ces querelles fut même poussée si loin, qu'un jour, à cinq minutes de distance, la mère et le fils entrèrent, chacun à son tour, chez un pharmacien pour lui demander si l'on n'était point venu lui acheter du poison, et, sur sa réponse négative, pour le prier de n'en pas donner.

Outre la petite Marie Duff, dont il était devenu amoureux à l'âge de neuf ans, Byron, à douze, devint amoureux de sa cousine Parker, pour laquelle il fit ses premiers vers, vers qui ont été perdus, et dont le poète ne se souvenait pas lui-même.

Miss Parker mourut, et céda la place à miss

Chaworth, la fille même de celui qui avait été tué par le vieux lord Byron.

Mais, cette fois, ce fut un véritable amour d'adolescent, tendre, profond, et laissant sa trace dans toute la vie. Miss Chaworth était belle, gracieuse et riche.

« Hélas ! dit Byron, notre union eût effacé entre nos deux familles les souvenirs du sang versé par nos pères ; elle aurait réuni deux riches patrimoines et deux êtres qui se convenaient assez, et alors, alors... Eh bien, Dieu sait ce qui fût arrivé. »

Mais Byron boitait ; mais Byron fuyait tous les exercices où cette difformité pouvait être mise à jour, et, par conséquent, la danse ; miss Chaworth, au contraire, aimait fort à danser. Byron, les bras croisés, le sourcil froncé, la lèvre crispée par la colère, restait debout appuyé à l'angle de quelque porte ou au chambranle de quelque cheminée, tandis que la musique emportait loin de lui celle qu'il aimait, et que conduisait, à travers les figures de la contredanse ou les nœuds de la valse, un danseur ou un valseur plus heureux que lui... Un jour même qu'on disait à Marie Chaworth :

— Savez-vous que Byron paraît fort amoureux de vous ?

— Que m'importe ! répondit Marie.



— Comment ! que vous importe ?

— Eh ! oui, croyez-vous donc que je m'occupe de cet enfant boiteux ?

Byron entendit les questions et les réponses. Ce fut pour lui, il le dit lui-même, comme un coup de poignard au plus profond de son cœur. Il était minuit lorsque ces paroles furent prononcées ; il s'élança hors de la maison comme un fou, et courut sans s'arrêter jusqu'à Newstead, où il tomba presque évanoui en arrivant.

Un an après, miss Chaworth se maria.

— Tirez votre mouchoir, mon fils, dit un jour, en rentrant chez elle, au jeune homme, lady Byron.

— Et pourquoi, ma mère ?

— Mais parce que j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

— Laquelle ?

— Miss Chaworth est mariée.

Byron tira son mouchoir de sa poche, se moucha, et, avec cette expression de sarcasme que savait si bien prendre son visage en certains moments :

— Est-ce tout ? dit-il.

— Mais n'est-ce point assez ? demanda lady Byron, qui sentait bien ce qu'il y avait de douleur réelle cachée sous cette froideur apparente.

— Assez, pour me faire pleurer ? Oh ! non !

Et Byron remit son mouchoir dans sa poche.

Lorsque lady Byron eut annoncé à son fils, par une si cruelle raillerie, le mariage de cette Marie adorée, lorsque Byron, en apparence insensible à cette nouvelle, eut, en souriant, remis dans sa poche le mouchoir qu'aucune larme n'avait mouillé, il rentra dans sa chambre, le pauvre jeune homme au cœur saignant, et, le portrait de l'infidèle à la main, le poète essaya de consoler l'amant, en l'invitant, en l'excitant à se plaindre.

De là les stances, douloureux gémissement d'une âme brisée, adressées par lui à *mistress Muster*.

Hélas! miss Chaworth, devenue *mistress Muster*, ne devait pas être plus heureuse en mariage que celui qu'elle avait abandonné.

Au mois d'août 1805, elle avait épousé John Muster, écuyer; elle vécut tristement jusqu'en 1832; et, en 1832, elle mourut tristement comme elle avait vécu.

Une bande d'insurgés de Nottingham vint brûler Colwick-Hall, qu'habitait *mistress Muster*. D'une santé chancelante déjà, elle se réfugia avec sa fille dans une pépinière où le froid la surprit.

A la suite de ce refroidissement, elle tomba malade, et mourut, on pourrait dire de la même maladie dont était mort Byron, huit ans auparavant.



BYRON

d'après une lithographie du temps



Ce fut à la suite de sa rupture avec miss Chaworth que Byron parut exclusivement occupé de femmes, de chevaux, de jeu, de chiens, de natation, d'escrime et de tir au pistolet.

Cependant, au milieu de ces exercices et de ces débauches, il avait trouvé moyen d'écrire un livre intitulé *Heures de loisir*.

Il venait de publier ce livre, lorsque lady Morgan, que je devais connaître à mon tour, trente ans après, le rencontra pour la première fois dans le monde.

Voici ce qu'elle en dit :

« Mes regards éblouis s'arrêtèrent tout à coup sur un très beau jeune homme dont l'air taciturne tenait le milieu entre le dédain et la timidité. Il était solitaire, les bras croisés sur sa poitrine, dans un coin près de la porte, et l'on sentait que, quoiqu'il fût au milieu d'une foule animée et brillante, il ne faisait point partie de cette foule.

— Comment vous portez-vous, lord Byron ? lui demanda une jolie petite créature fort à la mode à cette époque.

« Lord Byron ! à ces mots, tous les braves Byron de la chevalerie anglaise et française se présentèrent à mon esprit ; mais j'ignorais, alors, que le beau jeune homme qui en avait hérité fût destiné à donner à ce nom de plus grands droits à l'admiration de la postérité que les plus

vaillants preux de la France et les plus loyaux chevaliers de l'Angleterre qui avaient porté ce nom avant lui. C'est qu'en effet la renommée n'avance que lentement dans notre baronnie de Tirerag, et, quoique lord Byron eût déjà *fait le premier pas* dans la carrière qui se termine par le triomphe de son admirable génie, l'injustice et l'ingratitude de ses concitoyens, je n'en étais encore, quand j'entendis prononcer le mot *Byron*, qu'au *Pends-toi Byron*, de Henri IV. »

Pauvre lady Morgan ! elle n'était pas heureuse dans ses citations historiques ; mais, bah ! elle n'y regardait pas de si près.

C'est à Biron, sans y, que Henri IV fit trancher la tête ; et c'est à Crillon qu'il écrivit : « *Pends-toi !* »

Mais cette célébrité littéraire qui manquait à Byron, la critique allait la lui donner. La *Revue d'Édimbourg* attaqua violemment le jeune poète ; l'article était de M. Brougham, devenu depuis lord Brougham.

La vie de lord Byron devait être une lutte. Né boiteux, il était arrivé à être le premier nageur, le premier tireur d'armes, le premier dompteur de chevaux de son époque.

On lui nia le génie : il décida qu'il serait le premier poète de son temps.

La réponse à l'article de la *Revue d'Édimbourg*

fut cette terrible satire qu'il renvoya aux critiques sous le titre de : *les Poètes anglais et les Critiques écossais*, avec cette double épigraphe, tirée, l'une de Shakspeare, et l'autre de Pope :

« ... J'aimerais mieux devenir chat et miauler, que d'être un de ces marchands de ballades rimées... »

« ... Tels sont nos poètes sans vergogne ; mais, il faut le dire, nous avons des critiques non moins insensés, non moins misérables que nos poètes... »

Cette satire lancée, il n'y avait plus moyen de reculer. Byron appartenait corps et âme à la poésie, cette robe de Nessus qui dévore, mais qui immortalise.

Et, cependant, un instant il balançait : sa naissance lui donnait un siège à la Chambre des lords ; il résolut d'aller occuper ce siège. Si ses aristocrates collègues le recevaient bien, qui sait ? peut-être allait-il tout abandonner, même l'idée de son voyage en Perse, avec son ami Hobhouse, pour suivre son condisciple Robert Peel dans la carrière politique. Tout cela va dépendre d'un sourire, d'un serrement de main ; pour ce sourire, pour ce serrement de main, il jettera cette plume qui a écrit les *Heures de loisir et les Poètes anglais et les Critiques écossais* ;



il dira adieu au jeu, aux paris, aux courses, à l'ivresse, et se séparera de cette folle jeunesse que lui a faite l'oubli de miss Chaworth ; il quittera tout, jusqu'à cette femme qui l'a suivi en homme à Brighton, et dont la présence scandaleuse a soulevé d'indignation la pudique aristocratie anglaise !

C'est alors qu'il écrit à sa mère cette lettre qui indique à quel degré de froideur en est le fils avec la mère :

*A l'honorable lady Byron*

« Newstead-Abbey, 7 octobre 1808.

« Chère madame,

« Je n'ai pas de lits pour les H..., ni pour qui que ce soit à présent ; d'ailleurs, les H... couchent à Mansfield. Je ne sache point que je ressemble, comme vous voulez bien le dire, à Jean-Jacques Rousseau ; je n'ai aucune ambition de ressembler à un aussi illustre fou ; mais, ce que je sais, c'est que je vivrai à ma manière et aussi seul que possible. Quand mes appartements seront achevés, je serai fort heureux de vous voir ; mais, dans l'état où est la maison, ce serait inconvenant et incommode pour tous deux. Vous ne pouvez guère avoir d'objection à ce que je rende ma maison habitable, malgré mon départ pour la Perse, départ qui aura lieu au mois de

mars ou au mois de mai au plus tard. Puisque vous occuperez cette maison jusqu'à mon retour, en cas d'accident, — car j'ai déjà pris toutes mes dispositions pour faire dresser mon testament, dès que j'aurai atteint vingt et un ans, — j'ai eu la précaution de vous assurer la jouissance de la maison et des dépendances pour votre vie. Vous voyez donc que mes arrangements ne sont pas entièrement égoïstes.

« Adieu.

« Croyez-moi votre bien sincèrement dévoué.

« BYRON. »

Dans une autre lettre, en date du 6 mars 1809, toujours adressée à sa mère, il ajoute :

« Ce que vous dites est très vrai : quoi qu'il arrive, Newstead-Abbey et moi devons rester debout tous deux, ou tomber ensemble. J'ai, maintenant, vécu sur les lieux, et mon cœur y est attaché. Aucune gêne présente, aucune misère à venir, ne me fera abandonner ce dernier débris de notre patrimoine. J'ai en moi-même, soyez tranquille, l'orgueil qui me fera supporter toutes les difficultés. Je sais aujourd'hui ce que c'est que les privations : je m'y suis fait, et, quand on me proposerait en échange de Newstead la plus belle fortune du pays, je rejetterais bien loin de moi la propo-

sition ; soyez donc tranquille sur ce point. M. H... parle, à cet égard, en homme d'affaires, et, moi, je sens en homme d'honneur, et, je vous le répète, je ne vendrai pas Newstead-Abbey. *Je prendrai séance parmi les pairs, à l'arrivée des pièces nécessaires de Carhaix en Cornouailles, et je tâcherai de faire bientôt quelque figure dans la Chambre. Il me faut un éclat, ou tout est perdu.* Ma satire doit rester secrète pendant un mois encore ; après quoi, vous pourrez en dire ce que bon vous semblera. Lord C... s'est conduit envers moi d'une manière infâme, et a refusé de donner aucun témoignage sur ma famille au lord chancelier. Je l'ai, en remerciement, rudement châtié dans mes vers, et il regrettera, j'en suis sûr, de ne pas s'être montré plus facile envers moi. On me dit que ma satire aura du succès ; je l'espère, car le libraire a convenablement agi envers moi, — bien entendu comme libraire.

« Croyez-moi votre sincèrement dévoué.

« BYRON.

« P.-S. — Vous aurez hypothèque sur une des fermes. »

Mais Byron était condamné d'avance. Avec grand'peine il obtint les papiers dont il avait besoin pour constater ses titres à la pairie, et,



trois jours après qu'il eut écrit la lettre qu'on vient de lire, c'est-à-dire le 9 mars 1809, six semaines après sa majorité accomplie, il se présenta à la Chambre des pairs.

De cette épreuve, avons-nous dit, allait dépendre toute sa vie. Comme il l'avait écrit à sa mère, sa satire devait rester secrète un mois encore. S'il était bien reçu par ses illustres collègues, la satire restait inédite et le poète inconnu.

Dieu voulut qu'on fût injuste envers un jeune homme, envers un enfant, et même plus qu'injuste, cruel.

Il entra seul à la Chambre, calme en apparence, mais le visage couvert d'une pâleur mortelle; pas un coup d'œil de bienveillance ne l'encouragea, pas une main ne se tendit vers la sienne; il chercha un regard ami dans toute l'illustre assemblée, et les regards de l'assemblée se détournèrent de lui.

Alors, sa résolution fut prise dans son cœur. Lord Byron allait se refaire une seconde noblesse pour la postérité, puisque la sienne était insuffisante à ses contemporains.

Il publia sa satire et partit avec M. Hobhouse, au mois de juin de cette même année 1809.

\*  
\* \*

Les premières nouvelles qu'on reçut du poète voyageur étaient datées de Lisbonne, et portaient

52240

l'empreinte de cette raillerie douloureuse qui, poussée à l'extrême, devint du génie.

La lettre était adressée à M. Hodgson, et commençait par ces mots :

« Hourra ! mon cher Hodgson, me voilà parti, et même arrivé à Lisbonne. Je suis très heureux ici. J'aime les oranges, et il y en a à foison. De plus, je parle avec les moines un exécrationnel latin qu'ils comprennent comme leur langue naturelle. Je vais dans le monde avec mes pistolets dans ma poche. Je traverse le Tage à la nage, et je galope sur un âne ou sur une mule. Je jure en portugais, comme un Allemand, et, par-dessus le marché, j'ai la foire, et les cousins me dévorent.

« Mais qu'importe tout cela ? Il ne faut pas que les gens qui courent après le plaisir tiennent tant au confortable... »

Il est vrai qu'à côté de cette raillerie, il devait écrire ces douloureuses lignes de *Childe Harold* :

Personne ne l'aimait, quoiqu'il eût fait du château de ses pères le rendez-vous des débauchés de tous les pays. Il est vrai que, les jours de festin, ils lui prodiguaient toutes les flatteries ; mais il les connaissait, lui, pour des parasites sans cœur. Non, personne ne l'aimait, pas même ses chères courtisanes : les femmes ne recherchent que la richesse et la puissance ; elles sont pareilles aux papillons, la lumière les attire ; et le diable réussit là où eussent échoué les anges.

Le jeune Harold avait une mère; il ne l'avait point oubliée; mais il évita de lui faire ses adieux. Il avait une sœur chérie; mais il ne chercha point à la voir au moment de commencer son long pèlerinage. S'il avait des amis, il n'en embrassa aucun, et, cependant, il aurait tort, celui qui se hâterait de dire que le jeune Harold avait un cœur d'acier. O vous qui savez ce que c'est qu'aimer, vous éprouverez cruellement que les adieux brisent le cœur qui comptait sur eux pour calmer ses regrets!

Son château, ses domaines, les charmantes femmes qui avaient doré sa jeunesse, et dont les yeux azurés, la chevelure ondoyante et les mains de neige eussent ébranlé la sainteté d'un anachorète, sa coupe remplie des vins les plus rares, enfin tout ce qui pouvait séduire les sens, il abandonna tout, sans pousser un soupir, tout, pour franchir les mers, visiter les rivages musulmans, et passer de l'autre côté de cette ligne qui indique le centre de la terre.

Ce fut ainsi qu'il commença son premier voyage, ce fut ainsi qu'il quitta l'Angleterre, et quand, par hasard, on demandait, dans le monde aristocrate, quel était ce jeune lord Byron qui venait de se faire inscrire au registre de la pairie, les mieux renseignés répondaient :

— C'est un jeune fou, petit-neveu de ce vieux Byron qui a tué M. Chaworth en duel; il possède une vieille abbaye tombant en ruine, une fortune morcelée et perdue. Quand il était au collège, où il n'a jamais rien voulu faire, il vivait avec un ours; depuis qu'il en est sorti, il



vit avec des filles et des escrocs, s'enivre en buvant dans un crâne humain, et, quand il est ivre, il fait des vers.

Byron était parti brouillé avec les hommes. Une strophe du premier chant du poème qu'il rapportait devait le brouiller avec les femmes, ce qui est bien pis :

Les joues de la fille de l'Espagne portent une fossette creusée par le doigt arrondi de l'Amour ; sa bouche, nid de baisers toujours prêts à s'envoler, dit à son amant : « Mérite-nous par ton courage, et nous sommes à toi. » Que la fierté de son regard est pleine de charmes ! Le soleil n'a pu dépouiller son teint de sa fraîcheur et de son doux coloris, que ses rayons rendent encore plus séduisant ! Qui donc, vous ayant vues, belles filles de l'Ibérie, pourrait aller chercher dans le Nord des beautés plus pâles ! Hélas ! que près des vôtres, leurs formes semblent pauvres, frêles et languissantes !

Un tel anathème lancé par le poète sur cette Angleterre, que Shakespeare a comparé à un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang, devait avoir un long retentissement, car le poème dont Byron rapportait le premier chant, écrit dans ses voyages, devait avoir un immense succès.

Ce poème, c'était le *Pèlerinage de Childe Harold*.

Byron avait visité le Portugal, le midi de l'Espagne, la Sardaigne et la Sicile ; puis il avait traversé l'Albanie et l'Illyrie, parcouru la Morée,

et s'était arrêté à Thèbes, à Athènes, à Delphes et à Constantinople.

Le retour était pour lui une triste chose, s'il faut en croire ce qu'il en dit lui-même :

« L'avenir qui m'attend en Angleterre n'est rien moins que riant : embarrassé dans ma fortune, indifférent à mes compatriotes, vivant solitaire, n'éprouvant aucun besoin de voir le monde, l'esprit plein de force, mais le corps miné par la fièvre, je rentre dans mon pays sans joie, sans espérance, sans dessein. Le premier individu que je rencontrerai sera un homme de loi, le second un créancier ; puis viendront les fermiers, les gardiens, et toute cette aimable engeance qui grouille sur une propriété contestée. En somme, je suis dégoûté, triste et malade, et, quand j'aurai un peu réparé mes irréparables affaires, je me remettrai immédiatement en route, et retournerai en Espagne ou en Orient ; car, là, du moins, m'attend un ciel sans nuages, et, éloigné de l'Angleterre, je serai en même temps éloigné de toutes les choses qui m'importunent. »

Et celui qui parlait ainsi avait vingt-quatre ans à peine ! il portait un des plus beaux noms des trois royaumes ! il était pair d'Angleterre, et allait devenir le premier poète de son époque !

Il est vrai que c'était son premier chant du

*Jeune Harold* qui allait lui révéler cette dernière qualité.

Il vendit son poème deux cents livres sterling.

Deux mois après le retour du poète, sa mère mourut; — c'était en 1811, en Écosse; — elle mourut subitement.

« Un jour, dit lord Byron, j'appris qu'elle était malade; le lendemain, j'appris qu'elle était morte. »

Ce ne fut pas tout. Presque dans le même temps, MM. Wingfield et Mathews, ses deux meilleurs amis, moururent aussi.

« Il y a, écrit lord Byron à M. Davies, une fatalité qui pèse sur moi. Ma mère est morte; mes deux amis sont morts!... Que puis-je dire ou faire? Viens à moi; je suis désolé, et seul au monde! »

La trace de cette douleur se retrouve à la fin du dernier chant du *Jeune Harold*.

Cruelle Mort! dit le poète, tu m'as ravi tout ce que tu pouvais me ravir: une mère, des amis, et, enfin, celle qu'un sentiment plus doux que l'amitié unissait à mon sort... Dis, à quel homme tes traits furent-ils plus funestes? Chaque jour, de nouvelles infortunes ont empoisonné, les unes après les autres, les sources de mon bonheur...

Quel est le plus sombre des malheurs qui affligent la vieillesse? quel est celui qui creuse la plus profonde ride



sur un front soucieux ? N'est-ce pas de voir tout ce que l'on a aimé en ce monde rayé du livre de la vie ? n'est-ce pas de demeurer seul et isolé sur la terre comme je le suis déjà ? Je fléchis le genou devant le Seigneur, dont le bras a pesé sur moi, a brisé tous les liens de mon existence, et détruit toutes les espérances de mon cœur. Écoulez-vous donc rapidement, jours inutiles, vous n'avez plus de chagrins à m'apporter, puisque le temps a privé mon âme de tout ce qui faisait la joie de mon âme, et a répandu sur mes jeunes années toutes les douleurs de la vieillesse !

Ce dut être un grand triomphe pour Byron que l'immense succès qui salua l'apparition du premier chant de son poème d'*Harold* ; le second avait été fait depuis son retour en Angleterre, comme le prouve la strophe consacrée à la mort de sa mère.

Il n'y eut pas jusqu'à la *Revue d'Édimbourg* qui ne fît amende honorable, avouant qu'elle s'était trompée en refusant la vocation à l'auteur des *Heures de loisir*.

« Lord Byron, disent cette fois les critiques écossais, a singulièrement profité depuis sa dernière comparution à notre tribunal ; voici un volume plein d'originalité et de talent ; non seulement l'auteur y expie les péchés littéraires de sa minorité, mais encore il promet davantage. »

Les deux chants réunis de *Childe Harold* furent payés à lord Byron six cents livres ster-

ling, et eurent un tel succès que le troisième lui fut payé quinze cent soixante-quinze livres, et le quatrième deux mille cent livres.

Ce fut alors que l'on dit avec raison qu'il vendait ses poèmes une guinée le vers.

Avec le succès vint la mode : chacun voulut voir et avoir ce poète qui apparaissait tout à coup, brillant météore, enflammant le ciel là où régnait la plus profonde obscurité. On le regarda au visage, et l'on vit qu'il était beau ; on prononça son nom, et l'on se rappela que, par son père, il était de naissance illustre ; que, par sa mère, descendante de Jane Stuart, fille de Jacques II d'Écosse, il était de naissance royale. Il disait, dans son poème, qu'il avait tout vu, tout épuisé, qu'il avait passé par toutes les erreurs et même par le crime ; il disait — chose bien plus extraordinaire pour un poète de vingt-cinq ans ! — qu'il ne voulait plus aimer les plus belles femmes de Londres. Ces *frêles et languissantes fleurs du Nord*, comme il les appelait, jurèrent à leur tour de le faire manquer à son serment.

Ce n'était pas chose difficile pour qui connaissait lord Byron ; beaucoup réussirent sans trop de peine ; celle qui réussit avec le plus de bruit fut lady Caroline Lamb.

C'était la fille du comte de Bemboroug ; elle avait épousé, en 1805, Williams Lamb, second

fils de lord Melbourne. Byron l'aima follement ; il lui offrit de l'enlever. Elle refusa.

Quelle cause amena entre eux une rupture si amère que lady Lamb fit contre son ancien amant le roman de *Glenarvon*, et que celui-ci la traita avec tant de dédain pendant le reste de sa vie ? C'est ce que nous eussent certainement appris les Mémoires de lord Byron, brûlés par sir Thomas Moore, — et brûlés, qui sait ? peut-être à cause de cet épisode.

Ce fut après cette brouille que Byron se fit la réputation de dandy, qu'il devint l'homme indispensable des eaux, des raouts. Puis cette vie eut l'issue qu'elle devait avoir : le poète tomba dans l'ennui et dans le dégoût. Aussi, le 17 février 1814, écrivait-il :

« Me voilà seul ici, quand je devrais être chez H\*\*\*, qui m'avait invité à dîner ; mais je m'ennuie si profondément que je ne me surprends nulle envie d'aller en quelque lieu que ce soit ; Hobhouse prétend que je suis un loup-garou, un revenant solitaire, c'est vrai. »

Une singulière idée vint, alors, au misanthrope, à l'homme blasé, au poète à bout d'inspirations : ce fut celle de se marier.

Il a usé toute la première phase de sa vie ; il aspire à quelque chose d'inconnu, fût-ce dans la douleur.



Ce quelque chose d'inconnu dans la douleur, en effet, lady Byron le lui garde.

Mais ce qu'il y a de curieux en lui, c'est qu'il veut se marier, voilà tout ; se marier pour le mariage, et non pour la femme. Lui qui a parié cinquante livres sterling avec M. Hay qu'il ne se mariera jamais, il est si pressé de se marier, que peu lui importe qui il épousera.

Il causait de ce projet avec lady Melbourne ; lady Melbourne proposait une jeune fille que ne connaissait pas Byron ; Byron proposait miss Milbanke.

— Vous avez tort, dit lady Melbourne, et tort par deux raisons : d'abord, parce que vous avez besoin d'argent, et que miss Milbanke ne vous apporterait en mariage que dix mille livres sterling ; ensuite, parce que vous avez besoin d'une femme qui vous admire, et que miss Milbanke n'admire qu'elle.

— Eh bien, donc, dit lord Byron, comment s'appelle votre jeune fille, à vous ?

Lady Melbourne lui dit son nom.

Byron écrivit à l'instant même aux parents, qui répondirent par un refus.

— Bon ! dit Byron, vous voyez bien que c'est miss Milbanke que je dois épouser.

Et il se mit à table, et écrivit à miss Milbanke pour lui faire part de son désir.

Mais lady Melbourne ne comptait point se

rendre ainsi ; la lettre de Byron achevée, elle la lui arracha des mains, et alla la lire près d'une fenêtre, tandis que Byron restait tranquille à sa place.

La lettre lue :

— Voilà, en vérité, une charmante lettre, dit lady Melbourne, et il serait fâcheux qu'elle ne parvînt point à son adresse.

— Alors, dit Byron, rendez-la-moi, que je la cachette et que l'envoie.

Lady Melbourne rendit la lettre à Byron, qui la cacheta et la fit parvenir à son adresse.

Le 2 janvier 1815, il se maria dans la maison de sir Ralph Milbanke.

Le même jour, il envoya les cinquante livres sterling à M. Hay, sans attendre que celui-ci les lui demandât.

Un mois après, jour par jour, il écrivait :

« La lune de miel est passée ; je m'éveille et je me trouve marié ! Swift dit que l'homme sage restera garçon ; mais, moi, je dis que, pour un fou, le mariage est le plus délicieux état possible. »

La lune de miel s'était passée chez sir Noël Milbanke ; après quoi, les jeunes époux allèrent dans leur maison de Piccadilly. Mais, là, commencèrent les tourments du ménage. Les dix

mille livres sterling de dot de miss Milbanke n'avaient fait qu'irriter les créanciers de lord Byron ; c'est une race qui arrive parfois à s'endormir, quand on ne lui donne rien du tout, car, alors, elle désespère ; mais les à-compte la réveillent et la rendent féroce. Alléchés par les deux cent quarante mille francs qu'ils avaient touchés, les créanciers ne laissèrent plus aux mariés un moment de repos ; au fur et à mesure que ces tracasseries augmentaient, les relations des deux époux devenaient plus rares et plus froides. Enfin, au moment où son mari était le plus malheureux, où son titre seul de pair le sauvait de la prison, lady Byron quitta Londres, sous le prétexte de visiter son père. Les adieux furent convenables, affectueux même ; les deux époux devaient se réunir un mois après. Pendant le voyage, lady Byron écrivit une lettre fort tendre à son mari ; puis, un matin, lord Byron apprit, par son beau-père, sir Ralph Milbanke, qu'il lui fallait renoncer à l'espoir de jamais revoir sa femme et sa fille.

D'où vint cette triste rupture, qui, malgré les prières de Byron, se termina par un divorce ? Le poète l'attribua à l'influence de mistress Charlement, gouvernante de lady Byron, et il fit contre elle cette satire terrible qui a pour titre : *Esquisse d'une vie privée.*

Alors, de tous côtés, s'éleva contre celui qui,



à force de génie, avait déjà vaincu ce que l'on pourrait appeler une première coalition, une clameur immense venant à la fois du monde et des journaux. Il y a, comme cela, dans la vie des hommes haut placés, et, par conséquent, placés en vue de tous, de ces tempêtes inattendues dont on ne soupçonne pas l'existence au moment même où elles s'amassent sur la tête menacée. Pareilles à des trombes, elles s'abattent, alors, sur le poète, qu'il se nomme Schiller ou Dante, Ovide ou Byron, se prennent à tout, mordent au corps et au cœur, tordent sa renommée, renversent sa réputation, déracinent son honneur; ces tempêtes sont composées des inimitiés, des haines, des jalousies que son génie lui a faites; hyènes qui l'escortent dans sa route nocturne, qui n'osent point l'attaquer, s'il reste ferme et debout, mais qui s'élancent sur lui, au moment où il chancelle, mais qui le dévorent, du moment où il tombe.

Byron comprit qu'il lui fallait céder la place à ses ennemis, quitter l'Angleterre, et aller chercher de la force contre ses concitoyens dans l'impartialité de l'étranger.

Le 25 avril 1816, il partit. Pendant les six ans qu'il venait de passer à Londres, il avait publié les deux premiers chants de *Childe Harold*, le *Giaour*, la *Fiancée d'Abydos*, le *Siège de Corinthe*, *Lara* et le *Corsaire*.

Il partit, et ses adieux les plus tristes furent pour sa femme, qui l'exilait ; pour sa fille, qu'il avait à peine entrevue, et qu'il ne devait pas revoir.

Adieu ! et, si c'est pour toujours, eh bien, soit ! pour toujours, adieu ! C'est en vain que tu refuses de me pardonner ; jamais mon cœur ne se révoltera contre toi.

Hélas ! que ne peut-il s'ouvrir à tes yeux, ce cœur sur lequel tu as si souvent reposé ta tête, alors que tu dormais de ce paisible sommeil dont tu ne dormiras plus ! Que ne peux-tu connaître ses plus secrètes pensées ! alors tu avouerais que tu es injuste en le méprisant ainsi.

Ainsi donc, nous allons vivre éloignés ; ainsi donc, chaque matin nous réveillera sur une couche veuve et solitaire ! Quand tu chercheras à te consoler en te rapprochant de ta fille, quand ses premiers mots frapperont ton oreille, ces premiers mots que tu lui apprendras à balbutier seront-ils ceux-ci : « Mon père... » son père ! dont elle ne recevra jamais les caresses ? Quand ses petites mains te serreront contre elle, quand ses lèvres iront chercher les tiennes, pense à celui qui fera éternellement des vœux pour ton bonheur, et, si les traits de notre enfant ressemblent à celui que tu ne dois plus revoir, eh bien, peut-être à leur vue ton cœur, se souvenant de moi, palpitera-t-il encore pour moi !

Voilà pour la mère, et, maintenant, voici pour la fille :

Ressembleras-tu à ta mère, ô mon cher enfant, mon Ada, seule fille de mon cœur, seule espérance de ma

maison ? Lorsque je contemplois pour la dernière fois l'azur de tes yeux célestes, je reçus ton doux sourire, et te dis : « Au revoir ! » Et, voilà que, cette fois, je m'éloigne bien réellement de toi ; voilà qu'aujourd'hui, je te quitte sans espérance, et que je te dis : « Adieu ! »

O ma fille, ce chant commence par ton nom, c'est encore par ton nom que je l'achèverai ; je ne puis ni te voir ni t'entendre ; mais jamais père ne s'identifia comme moi avec sa fille. Tu seras l'amie qui consolera mon ombre, quand auront fui les années que je dois vivre. Tu ne dois pas connaître les traits de mon visage ; mais ma voix retentira dans tes rêves, et ma voix paternelle, sortant de la tombe pour te parler de mon amour, parviendra jusqu'à ton cœur, quand le mien sera déjà glacé par la mort.

Veiller sur ta jeune intelligence ; attendre ton premier sourire ; suivre en toi les progrès de la vie ; te voir comprendre peu à peu les objets qui te semblent encore des merveilles ; te bercer doucement sur mes genoux ; poser sur tes lèvres le baiser paternel ; hélas ! ces tendres soins n'étaient pas faits pour moi ; ils eussent, cependant, endormi mon cœur, que je sens en proie à une émotion vague et indéfinissable, qui n'est autre chose que ce besoin paternel de voir et de caresser mon enfant.

Oh ! n'est-ce pas que tu m'aimeras, quand même la haine te serait présentée comme un devoir ? N'est-ce pas que, te fût-il défendu de prononcer mon nom, comme si mon nom était un de ces mots sinistres, présage de malheur et de honte, n'est-ce pas que tu m'aimeras, même lorsque la mort nous aura séparés ? N'est-ce pas que, lorsqu'on voudrait faire sortir de tes veines tout le sang que tu tiens de ton père, n'est-ce pas que, tant qu'une



goutte de ce sang demeurera dans tes veines, n'est-ce pas que tu ne saurais cesser de m'aimer ?

Enfant de l'amour, tu naquis, cependant, au milieu des angoisses de la douleur, et tu fus nourrie d'amertume. Hélas ! tels furent les éléments qui formèrent le cœur de ton père, tels sont ceux qui ont formé le tien. Mais, au moins, toi, le feu qui consumera ta vie sera moins dévorant, et il te restera l'espérance pour embellir les jours. Paix au berceau où ton enfance sommeille ! et, moi, des plaines de la mer, moi, du sommet des monts qui vont être tour à tour ma demeure, je renverrai sur toi toutes les bénédictions que ton amour enfantin eût appelées sur ma tête, si je n'eusse point été forcé de te quitter !...

« Ah ! dit Mme de Staël, — cette pauvre exilée qui, en face du lac Léman, regrettait son ruisseau de la rue du Bac, — ah ! j'aurais voulu être malheureuse comme lady Byron, et inspirer à mon mari de pareils vers ! »

Soit ; mais c'eût été un singulier ménage que celui qu'eussent fait lord Byron et Mme de Staël !

Cette fois, Byron ne s'éloignait pas si rapidement ; on eût dit qu'il pouvait distendre, mais non briser le double lien qui l'attachait à l'Angleterre.

Il aborda en Belgique, visita le champ de bataille de Waterloo, encore humide du sang de trois peuples, descendit le Rhin, et alla se fixer aux bords du lac de Genève. — Ce fut là qu'il



LADY BYRON  
d'après une gravure de MAULET



ADA BYRON  
d'après une gravure de PELÉE

connut Mme de Staël, à peu près aussi exilée sous la Restauration que sous l'Empire.

« Au milieu des magnifiques tableaux du lac Léman, dit Byron, mon plus grand bonheur fut d'arrêter mes yeux sur l'auteur de *Corinne*. »

Ce fut à Deodati que Byron, pour renouveler son exploit d'Abydos, traversa le lac de Genève sur un largeur de quatre lieues.

Ce fut à Deodati qu'il écrivit le troisième chant de *Childe Harold, le Prisonnier de Chillon* et *Manfred*; — *Manfred*, dont Goethe, dans un journal allemand, réclama l'idée originale, comme si *Manfred* ne descendait pas de Satan aussi directement que *Faust* descend de Polichinelle !

O pauvre grand homme ! qui, avec ta renommée européenne et ta réputation gigantesque, réclames la feuille qu'un poète, ton frère, a le malheur d'arracher en passant à ton laurier touffu !

Ne semble-t-il pas entendre d'Alembert dire de l'auteur de *Zaïre* et du *Dictionnaire philosophique* :

— Cet homme est incompréhensible : il a de la gloire pour un million, et il en veut encore pour un sou !

Byron se vengea en dédiant à Goethe je ne sais plus lequel de ses poèmes.



Au mois d'octobre, Byron partit pour l'Italie, fit une halte à Milan, où il visita la bibliothèque Ambrosienne; une autre à Vérone, où il visita le tombeau de Juliette; puis il s'installa à Venise, où il est passé à l'état de tradition.

Venise n'avait jamais possédé de chevaux, à part les quatre chevaux de bronze qui figurèrent pendant douze ans sur l'arc de triomphe du Carrousel.

Byron, qui ne sortait jamais à pied, fit le premier piaffer des chevaux vivants sur la place Saint-Marc, sur le quai des Esclavons, sur les bords de la Brenta.

Ce fut là que se développa le véritable roman de sa vie; là, il vécut un instant entre trois amours qui représentaient les trois classes de la société vénitienne: Marguerite, Marianne et...

Hélas! la plus infidèle des trois, celle que je ne nomme point, ce fut la grande dame.

Ce fut celle qu'il aima le plus peut-être, plus que miss Chaworth, plus que Caroline Lamb.

Cette femme, chose singulière! est encore aujourd'hui, trente-trois ans après l'époque que nous citons, une charmante femme.

Je l'ai connue à Rome dans tout l'éclat de sa beauté, et, alors, elle était presque aussi merveilleuse à entendre qu'à regarder, à écouter qu'à voir.

Elle ne vivait, en réalité, que du souvenir du

grand poète qu'elle avait aimé. On eût dit que le temps qu'avait duré cet amour était la seule partie lumineuse de sa vie, et qu'en se retournant, elle dédaignait de regarder dans l'obscurité du reste de son existence.

Alors, si j'eusse parlé d'elle, je l'eusse nommée ; alors, j'eusse raconté nos promenades, au clair de la lune, au Forum et au Colisée ; j'eusse répété ce qu'elle me disait à l'ombre de ces ruines immenses, où elle ne savait parler que de l'illustre mort qui avait foulé avec elle les mêmes pierres que nous foulions, qui, avec elle, s'était assis où nous étions assis.

Oh ! Madame ! Madame ! pourquoi avez-vous été infidèle au souvenir du poète, quand ce souvenir grandissant avait, aidé de la mort, fait de l'amant un dieu ?

Dites, avoir été la maîtresse de Byron, n'était-ce donc pas un titre aussi beau que le titre, quel qu'il fût, qu'un nouvel époux pouvait vous donner ?

Oh ! si j'osais dire ce que Déjazet disait un jour à Georges, à propos de Napoléon !

Il est vrai que Byron, avec toutes ses fantaisies, toutes ses excentricités, toutes ses manies, ne devait pas être un amant bien agréable. Mais, alors, c'était à Byron vivant qu'il fallait être infidèle, et non à Byron mort.

On a pardonné à Joséphine, impératrice, ses

infidélités des Tuileries; on n'a point pardonné à Marie-Louise, veuve, son infidélité de Parme.

N'en parlons plus, Madame, et ne nous souvenons plus que de ce que Byron écrit à Venise.

C'est à Venise qu'il composa *Marino Faliero*, *les Deux Foscari*, *Sardanapale*, *Caïn*, *la Prophétie de Dante*, et le troisième et le quatrième chant de *Don Juan*.

Il était là, en 1820 et 1821, lorsque Naples se souleva. Il écrivit aux Napolitains et proposa au gouvernement sa bourse et son épée.

Aussi, lorsqu'arriva la réaction, lorsque, pour la seconde fois, Ferdinand revint de Sicile, lorsque les listes de proscription parcoururent l'Italie, craignit-on que Byron ne fût exilé comme les autres.

Les pauvres de Ravenne adressèrent, alors, une pétition au cardinal pour qu'il lui fût permis de rester.

C'est que cet homme, qui, tout haut et en plein jour, offrait mille louis aux Napolitains, c'est que cet homme était, pour les pauvres de Venise et des environs, une source inépuisable de pitié; jamais un pauvre ne tendit la main vers lui et ne la retira vide, même au moment de sa plus grande gêne, et plus d'une fois il emprunta pour donner.

Il savait bien cela quand il disait :



« Ceux qui m'ont si longtemps et si cruellement persécuté triompheront, et justice ne me sera rendue que quand cette main sera aussi froide que leur cœur. »

Aussi, partout où il passa, laissa-t-il la trace que laisse le feu : il éblouit, réchauffa ou brûla.

En 1821, Byron quitta Venise, — Venise, dans les rues de laquelle personne ne l'avait jamais vu marcher ; la Brenta, sur les rives de laquelle personne ne l'avait jamais vu se promener ; cette place Saint-Marc, dont il n'avait, disait-on, jamais contemplé les merveilles que du haut d'une fenêtre, tant il craignait de révéler aux beautés de Venise la légère difformité de sa jambe, que ne pouvait parvenir à dissimuler la largeur de son pantalon.

De Venise, il se rendit à Pise. Là, deux nouvelles douleurs l'attendaient : la mort d'une fille naturelle qu'il avait eue d'une Anglaise, et dont il envoya le corps en Angleterre, et la mort de son ami Shelley, qui se noya en allant de Livourne à Lerici.

Pour épargner au cadavre les discussions que n'eussent pas manqué de soulever les prêtres italiens, il fut résolu qu'on le brûlerait à la manière antique.

Trélauney, le hardi pirate, était là : il raconte ces étranges funérailles, comme il raconte sa

chasse au lion, son combat avec le prince malais. Digne compagnon du noble poète et poète lui-même, son livre est une source de tableaux merveilleux, d'autant plus merveilleux qu'ils sont toujours vrais, quoique toujours incroyables.

« Nous étions sur le rivage, dit Trélauney ; devant nous étaient la mer avec ses îles, derrière nous les Apennins, et, à côté de nous, un immense bûcher dont la flamme, fouettée par le vent de mer, prenait mille formes plus fantastiques les unes que les autres. Le temps était très beau ; les vagues assoupies de la Méditerranée baisaient mollement le rivage ; le sable, d'un jaune d'or, contrastait avec l'azur profond du ciel ; les montagnes dressaient jusqu'aux nues leurs cimes de glace, et la flamme du bûcher continuait de monter hardiment dans les airs... »

De Pise, Byron se rendit à Gênes. Ce fut dans cette ville, reine déchue de la Méditerranée, qu'il conçut l'idée d'aller en Grèce, et de faire pour cette *Niobé des nations*, comme il l'appela, ce que Naples n'avait point été digne qu'il fît pour elle. Jusque-là, Byron ne s'était dévoué qu'à des individus ; il lui restait à se dévouer pour un peuple.

Au mois d'avril 1823, il entra en communi-

cation avec le comité grec, et, vers la fin de juillet, il quitta l'Italie.

Sa réputation avait grandi d'une façon immense, non seulement en France, non seulement en Allemagne, mais encore en Angleterre.

Un fait donnera une idée de la hauteur à laquelle cette réputation était parvenue.

Une sédition avait éclaté en Écosse, dans le comté où était situé l'héritage de la mère du poète. Les rebelles devaient traverser les propriétés de lady Byron pour atteindre le but de leur course. Sur la limite de ces propriétés, ils convinrent de ne passer qu'un à un, afin de ne tracer dans l'herbe que l'espace étroit d'un sentier. Cette précaution contrastait singulièrement avec leur conduite sur les propriétés voisines, qu'ils avaient complètement dévastées.

Byron citait souvent ce trait avec orgueil.

— Voilà, disait-il, qui me venge de la haine de mes ennemis.

Avant de quitter l'Italie, il écrivit sur la marge d'un livre qu'on lui avait prêté :

« Si tout ce qu'on dit de moi est vrai, je suis indigne de revoir l'Angleterre ; si tout ce que l'on dit de moi est faux, l'Angleterre est indigne de me revoir. »

Au reste, ses pressentiments lui disaient qu'il l'avait quittée pour toujours, et lady Bles-



sington m'a raconté, à moi-même, que, se trouvant à Gênes avec Byron, qui s'embarquait le lendemain, Byron lui avait dit :

— Nous voici réunis, c'est vrai; mais, demain, nous allons être séparés, et qui sait pour combien de temps? Quant à moi, j'ai quelque chose là — et il posa la main sur son cœur — qui me dit que nous nous voyons pour la dernière fois; je vais en Grèce, je n'en reviendrai pas!

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée, et, quelques jours après, malgré la flotte turque qui assiégeait Missolonghi, il pénétra dans la place, au milieu des cris enthousiastes de la population, qui le conduisit en triomphe à la maison qu'on lui avait préparée.

Une fois là, Byron n'eut plus qu'une espérance : voir triompher la cause à laquelle il s'était dévoué, ou mourir en défendant de nouvelles Thermopyles.

Ni l'une ni l'autre de ces deux faveurs ne devait lui être accordée.

Le 15 février 1824, il fut saisi d'un accès de fièvre qui, tout en s'évanouissant rapidement, le fit cruellement souffrir, et l'affaiblit beaucoup.

Cependant, aussitôt remis, il reprit ses courses à cheval, qui étaient ses grandes distractions de chaque jour.

Le 9 avril, il fut très mouillé dans sa prome-

nade, et, à son retour, quoiqu'il eût complètement changé d'habits, il se sentit indisposé. En effet, il était resté plus de deux heures dans des vêtements humides.

Pendant la nuit, il eut un peu de fièvre, et cependant dormit assez bien ; mais, le 10, vers onze heures du matin, il se plaignit d'un violent mal de tête, et de douleurs dans les bras et dans les jambes. L'après-midi, il n'en monta pas moins à cheval.

Son vieux domestique, Fletcher, au récit duquel nous empruntons ces derniers détails, l'attendait au retour.

— Eh bien, lui demanda-t-il, comment se trouve milord ?

— La selle n'était point sèche, répondit Byron, et je crains bien que cette humidité ne m'ait rendu malade.

En effet, le lendemain, il fut facile de voir que l'indisposition devenait plus sérieuse : Byron avait eu la fièvre toute la nuit et paraissait très affaissé.

Fletcher lui prépara un peu d'arrow-root ; il en prit deux ou trois cuillerées ; puis, rendant le breuvage au vieux serviteur :

— C'est excellent, dit-il ; mais je n'en puis boire davantage.

Le troisième jour, Fletcher commença d'être sérieusement inquiet ; jamais, dans les rhumes

précédents, son maître n'avait perdu le sommeil, et, cette fois, il ne pouvait absolument dormir.

Il alla donc chez les deux médecins de la ville, les docteurs Bruno et Millingen, et leur fit plusieurs questions sur la maladie dont ils croyaient lord Byron atteint.

Tous deux affirmèrent au vieux valet de chambre qu'il n'avait rien à craindre, que son maître ne courait aucun danger. Ils ne demandaient que deux ou trois jours pour le remettre sur pied, et, alors, disaient-ils, il n'y paraîtrait plus.

Cela se passait le 13.

Le 14, malgré l'assurance des deux docteurs, voyant que la fièvre ne quittait pas son maître, et que le malade ne dormait point, Fletcher supplia Byron de lui permettre d'envoyer chercher le médecin Thomas, de Zanté.

— Consultez là-dessus les deux docteurs, répondit le malade, et faites ce qu'ils vous diront.

Fletcher obéit. Les deux docteurs répondirent que l'adjonction d'un troisième médecin leur paraissait tout à fait inutile. Fletcher vint apporter cette réponse à son maître, qui secoua la tête et dit :

— J'ai bien peur qu'ils n'entendent rien à ma maladie.



— Mais, en ce cas, insista Fletcher, faites venir un autre médecin, milord.

— Ils me disent, continua Byron sans répondre directement à Fletcher, ils me disent que c'est un rhume comme ceux que j'ai déjà eus.

— Et moi, répondit le valet de chambre, je suis sûr, milord, que vous n'en avez jamais eu de si sérieux.

— Moi aussi, reprit Byron.

Et il tomba dans une rêverie dont aucune instance ne put le tirer.

Le 15, Fletcher, qui, avec la prescience du dévouement, devinait la position de son maître, fit de nouvelles instances pour qu'on lui permît d'aller chercher le docteur Thomas. Mais les médecins de Missolonghi continuèrent d'affirmer qu'il n'y avait rien à craindre.

Jusque-là, on avait traité le malade avec des purgatifs qui paraissaient d'autant plus violents que Byron, n'ayant rien pris depuis huit jours, qu'une ou deux tasses de bouillon, ne pouvait rien rendre; les efforts et la fatigue étaient donc extrêmes, et redoublaient la faiblesse qu'entraînait la privation de sommeil.

Le 15, au soir, cependant, les médecins commencèrent à s'inquiéter et parlèrent de saigner le malade; mais lui s'y opposa vigoureusement, demandant au docteur Millingen s'il regardait

cette saignée comme urgente. Le docteur répondit qu'il croyait pouvoir, sans inconvénient, attendre au lendemain. En conséquence, ce ne fut que le 16, au soir, que Byron fut saigné au bras droit.

On lui tira seize onces de sang. Le sang était très enflammé. Le docteur Bruno regarda ce sang, et secoua la tête.

— Je lui avais toujours dit qu'il avait besoin d'être saigné, murmura-t-il ; mais jamais il n'a voulu se laisser faire.

Alors, il s'éleva entre les médecins une grande dispute sur le temps perdu.

Fletcher proposa de nouveau d'envoyer à Zante chercher le docteur Thomas ; mais les médecins lui répondirent :

— C'est inutile ; avant son arrivée, ton maître sera hors de danger ou n'existera plus.

Et cependant le mal continuait d'empirer. Le docteur Bruno fut d'avis de pratiquer une seconde saignée.

Ce fut Fletcher qui annonça à son maître que les deux médecins regardaient cette saignée comme indispensable. Cette fois, lord Byron ne fit aucune difficulté ; il tendit le bras et dit :

— Voici mon bras ; qu'ils fassent ce qu'ils voudront.

Puis il ajouta :

— Quand je te disais, Fletcher, qu'ils n'entendaient rien à ma maladie.

Byron s'affaiblissait de plus en plus. Le 17, au matin, il fut saigné une fois; le même jour, dans l'après-dînée, il fut saigné deux fois.

Chacune de ces saignées fut suivie d'un évanouissement.

Ce jour-là, Byron commença de perdre l'espoir.

— Je ne puis pas dormir, dit-il à Fletcher, et vous savez que, depuis une semaine, je n'ai point dormi; or, il est connu qu'un homme ne peut rester sans dormir qu'un certain temps; ce temps écoulé, il devient fou, sans qu'on puisse le sauver. Aussi, j'aimerais mieux me brûler dix fois la cervelle que de devenir fou. Je ne crains pas la mort, et je la verrai venir avec plus de calme qu'on ne croit.

Le 18, Byron eut tout à fait la certitude de sa fin prochaine.

— Je crains, dit-il à Fletcher, que Tita et vous ne tombiez malades en me veillant ainsi nuit et jour.

Mais tous deux refusèrent de prendre du repos.

Dès le 16, Fletcher, voyant que la fièvre de son maître amenait le délire, avait eu soin de mettre hors de sa portée son stylet et ses pistolets. Le 18, il répéta plusieurs fois que les



médecins de Missolonghi ne connaissaient rien à sa maladie.

— Mais, alors, observa pour la dixième fois Fletcher, permettez-moi donc d'aller chercher le docteur Thomas à Zante.

— Non, n'y allez pas... Envoyez-y, Fletcher ; mais alors dépêchez-vous.

Fletcher ne perdit pas une seconde, et envoya un messenger. Le messenger parti, il annonça aux deux médecins qu'il venait d'envoyer chercher le docteur Thomas.

— Vous avez très bien fait, dirent ceux-ci ; car nous commençons nous-mêmes à être fort inquiets.

Fletcher rentra dans la chambre de son maître.

— Eh bien, demanda celui-ci, avez-vous envoyé ?

— Oui, milord.

— Tant mieux ! je désire savoir ce que j'ai.

Quelques instants après, un nouvel accès de délire le prit.

A la fin de cet accès, et, en revenant à lui :

— Je commence à croire, dit-il, que je suis sérieusement malade. Si je mourais plus vite que je ne le crois, je désire vous donner quelques instructions. Vous auriez soin de les faire exécuter, n'est-ce pas ?

— Oh ! milord, vous pouvez être certain de

mon dévouement, répondit le valet de chambre; mais vous vivrez assez longtemps, je l'espère, pour faire exécuter vous-même vos volontés.

— Non, dit Byron en secouant la tête, non, c'en est fait... Il faut donc que je vous dise tout, Fletcher, et cela, sans perdre un moment.

— Milord, demanda le valet de chambre, irai-je chercher une plume, de l'encre et du papier?

— Oh! non, nous perdrons trop de temps, et nous n'en avons pas à perdre. Faites attention.

— J'écoute, milord.

— Votre sort est assuré.

— Ah! milord, s'écria le pauvre valet de chambre fondant en larmes, je vous supplie de vous occuper de choses plus importantes.

— Oh! mon enfant, murmura le moribond, ma chère fille, ma pauvre Ada, si j'avais pu la voir! Vous lui porterez ma bénédiction, Fletcher; vous la porterez aussi à ma sœur Augusta et à ses enfants... Vous irez également chez lady Byron... Dites-lui... dites-lui tout!... Vous êtes bien dans son esprit...

La voix manqua au malade; quoiqu'il fît des efforts pour continuer de parler, le valet de chambre ne pouvait plus saisir que des mots entrecoupés, au milieu desquels, avec grand-peine, il saisit ceux-ci :

— Fletcher!... si vous n'exécutez point... les ordres que je vous ai donnés..., je vous tourmenterai... si Dieu me le permet...

— Mais, monseigneur! s'écria celui-ci au désespoir, je n'ai pas entendu une parole de ce que vous m'avez dit.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit-il alors; mais il est trop tard maintenant... Est-il donc possible que vous ne m'ayez pas entendu?

— Non, milord; mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés.

— Impossible!... impossible!... murmura le malade; il est trop tard... tout est fini!... Et cependant... approche... approche... Fletcher!... je vais essayer...

Et il redoubla d'efforts, mais tout fut inutile, et il ne prononça plus que des mots entrecoupés, comme: « Ma femme!... mon enfant!... ma sœur!... Vous savez tout... vous direz tout... vous connaissez mes intentions... » Le reste était inintelligible.

On était au 18, et il était midi.

Les médecins eurent une nouvelle consultation, et décidèrent de donner au malade du quinquina dans du vin.

Il n'avait pris, depuis huit jours, comme je l'ai dit, qu'un peu de bouillon et deux cuillerées d'arrow-root.

Il prit son quinquina et manifesta l'intention





MORT DE BYRON  
d'après une lithographie du temps

de dormir, par signes ; il ne parlait plus sans être interrogé.

— Voulez-vous que j'aie chercher M. Parry ? lui demanda Fletcher.

— Oui, allez le chercher, répondit-il.

Un instant après, le valet de chambre revint avec lui.

M. Parry se pencha sur son lit ; Byron le reconnut et s'agita.

— Tranquillisez-vous, lui dit M. Parry.

Le malade versa quelques larmes, et parut s'endormir.

C'était le commencement d'une léthargie qui dura près de vingt-quatre heures.

Cependant, vers les huit heures du soir, il s'agita, et Fletcher entendit ces mots, les derniers que prononça Byron :

— Et, maintenant, il faut dormir...

Puis sa tête retomba immobile sur l'oreiller.

Pendant près de vingt-quatre heures, il ne fit pas un seul mouvement ; seulement, par moments, il avait des suffocations et une espèce de râle.

Fletcher appela alors Tita pour qu'elle l'aidât à soulever la tête du malade, qui paraissait tout à fait engourdi ; chaque fois que le râle revenait, les deux serviteurs lui soulevaient la tête.

Cela dura ainsi jusqu'au lendemain 19, à six heures du soir.

Alors, Byron ouvrit et referma les yeux sans

aucun symptôme de douleur, ni sans faire le moindre mouvement d'aucune partie du corps.

— Ah! mon Dieu! s'écria Fletcher, je crois que milord vient de rendre le dernier soupir!

Les médecins s'approchèrent, lui tâtèrent le pouls, et dirent :

— Vous avez raison, il est mort!...

Le 22 avril, les restes de Byron furent transférés dans l'église où reposaient Marcos Botzaris et le général Normann. Le corps était renfermé dans un grossier cercueil de bois; un manteau noir le recouvrait, et, sur le manteau, on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron avait manifesté le désir que son corps fût rapporté dans sa patrie; mais les Grecs demandèrent à garder son cœur, et ceux-là qui avaient tant fait saigner ce cœur de son vivant l'abandonnèrent mort...

Le 5 juillet, le corps du noble lord arrivait de Missolonghi à Londres. Il était dans un cercueil percé de trous nombreux, et trempant dans un tonneau rempli d'esprit-de-vin. En débarquant, le capitaine de *la Florida*, sur lequel le cadavre avait fait la traversée, voulut faire jeter le liquide à la mer; mais, une fois mort, lord Byron avait des admirateurs, même en son pays, et ces admirateurs demandèrent au capitaine que



l'esprit-de-vin dans lequel avait été conservé lord Byron leur fût livré, moyennant un louis la pinte.

Le marché fut accepté par le capitaine, qui tira ainsi, de chaque pinte de liqueur, le prix que le poète, dit-on, tirait de chacun de ses vers.

Le surlendemain de l'arrivée du corps, on procéda à l'autopsie : les médecins, qui doivent absolument reconnaître quelque chose, reconnurent que lord Byron était mort pour avoir refusé de se laisser saigner.

Lord Byron fut exposé ; mais on ne fut admis à le voir qu'avec des billets de son exécuteur testamentaire, et, cependant, malgré cette précaution, la foule était si grande, qu'il fallut, pour maintenir l'ordre, requérir la force armée.

L'esprit-de-vin avait assez bien conservé la chair, et le poète était encore reconnaissable : ses mains, surtout, étaient demeurées belles et presque vivantes ; — ses mains, dont il prenait un si grand soin, ce sublime maniaque, qu'il portait des gants même pour nager !

Ses beaux cheveux, dont il était si fier, étaient devenus presque gris, quoiqu'il n'eût que trente-sept ans. C'est que chaque cheveu du poète qui blanchit peut raconter une douleur.

Il avait été un instant question — c'était la clameur publique qui demandait cela — d'enterrer lord Byron à Westminster ; mais on craignit quelque refus de l'autorité, et la famille

déclara que le cadavre, autour duquel se continuaient les bruits de la vie, serait enterré dans la sépulture de ses aïeux, à Newstead-Abbey.

Le 12, dès le point du jour, une foule immense encombrait les rues par lesquelles le convoi devait passer. Le colonel Leigh, beau-frère du mort, était à la tête du deuil. Dans six voitures de suite, venaient les membres les plus fameux de l'opposition : MM. Hobhouse, Douglas, Kinnair, sir Francis Burdett, O'Meara, le chirurgien de l'empereur.

Puis suivaient, dans leurs voitures particulières, le duc de Sussex, frère du roi, le marquis de Lansdown, le comte Grey, lord Holland, etc. Deux députés grecs fermaient la marche.

A Hampstead-Road, le convoi prit le trot ; il devait passer la nuit à Walwyn, en repartir le lendemain mardi de bonne heure, pour arriver le soir à Higgam-Ferrer, le mercredi à Oackham, le jeudi à Nottingham, et le vendredi à Newstead-Abbey. Ce programme fut ponctuellement suivi, et, le vendredi 17 août, le corps fut déposé dans la sépulture des ancêtres.

Byron, exilé par sa femme, chassé par sa famille, repoussé par ses contemporains, avait, enfin, le droit de rentrer en triomphe dans sa patrie et sa maison.

Il était mort !



## II

### La maison de Nodier



Tout le monde connaît ce grand bâtiment sombre faisant suite au quai des Célestins, adossé à la rue de Morland et dominant la rivière, que l'on appelle l'Arsenal !

C'est là que demeurait Nodier.

Comment, un jour que Paris se préparait à la guerre, s'éleva cette lourde bâtisse, sur un emplacement que l'on appelait le Champ-au-Plâtre ; comment, la lourde bâtisse élevée,



François I<sup>er</sup> y fit fondre les canons dont on se servit si malheureusement à Pavie; comment, manquant de terrain, il emprunta une grange à sa bonne ville de Paris, en promettant de la lui rendre; comment, cette première grange empruntée, il en emprunta une seconde, puis une troisième; comment enfin, en vertu de cet axiome: « Ce qui est bon à prendre est bon à garder », il garda les trois granges empruntées; — c'est ce que nous raconterons quand, à la suite de nos impressions de voyage en Europe, en Asie et en Afrique, viendront nos impressions de voyage dans Paris; mais c'est ce qui, dans ces simples mémoires, nous entraînerait beaucoup trop loin. Ces granges, réunies au grand bâtiment dont nous avons parlé, servirent à enfermer des canons et à entasser de la poudre. Un jour, sous Henri II, une étincelle, — d'où venait-elle? on n'en sait rien: d'où viennent les étincelles qui font les incendies terribles! — une étincelle mit le feu à la poudrière; la poudrière sauta; Paris trembla, comme tremble Naples, comme tremble Catane, quand rugit le Vésuve ou quand bondit l'Etna; les poissons périrent dans la rivière; à cette commotion inattendue, les maisons du voisinage oscillèrent, puis croulèrent sur elles-mêmes. Melun, à 12 lieues, frissonna au bruit de ce tonnerre; trente personnes, enlevées par le volcan, retom-

bèrent en lambeaux, cent cinquante furent blessées, et, comme on ignorait la cause de ce malheur, on l'attribua aux protestants, contre lesquels on n'était point fâché d'amasser des griefs.

On comprend bien que les bâtiments élevés par François I<sup>er</sup>, et les trois granges de la ville de Paris, disparurent dans cette commotion. Charles IX, qui était un grand bâtisseur, qui fit sculpter le Louvre, et tailler la fontaine des Innocents, Charles IX vint, avec son architecte, faire une visite à ces ruines, dressa le plan d'un nouveau bâtiment, commença les nouvelles constructions, et, comme c'était à la fois un grand artiste et un grand poète, il est probable qu'il les eût menées à bonne fin, sans la reine Catherine de Médicis, qui, ayant déjà eu un fils tué sous elle, n'était pas fâchée de se débarrasser de Charles IX, comme elle s'était débarrassée de François II, afin d'arriver vite à Henri III.

Que si cette accusation contre Catherine de Médicis paraissait un peu trop forte à nos lecteurs, qui aimeraient mieux voir, dans la mort de Charles IX, le jugement de Dieu, — ce qui peut très bien s'allier, d'ailleurs, avec l'empoisonnement de Charles IX par sa mère, — nous leur rapporterions le dialogue suivant, recueilli par Bassompierre; il est court, mais instructif :

« — Sire, disait Bassompierre au roi Louis XIII, qui sonnait avec acharnement du cor dans l'embrasure d'une fenêtre du vieux Louvre, sire, vous avez tort de perdre ainsi tout votre souffle ; vous êtes faible de poitrine, et il pourrait bien vous en arriver autant qu'au roi Charles IX.

« — Mon cher Bassompierre, répondit Louis XIII, le roi Charles IX n'est pas mort pour avoir trop souvent et trop longuement sonné du cor ; il est mort pour avoir eu l'imprudence de se raccommoier avec sa mère, après avoir eu la prudence de se brouiller avec Catherine de Médicis. »

Revenons à l'Arsenal, et à un autre roi qui eut l'imprudence de se brouiller avec sa femme, ou plutôt avec la maison d'Autriche, dont sa femme était, — à Henri IV.

Ce fut, en effet, Henri IV qui acheva l'Arsenal, et qui fit planter ce beau jardin que l'on voit encore dans les cartes du temps de Louis XIII. Il le donna à Sully pour y placer son ministère des finances ; et c'était là que le parcimonieux ministre entassait les millions avec lesquels Henri comptait faire sa guerre de Flandre, lorsque le poignard de Ravallac mit fin à cet étrange rêve du dix-septième siècle qui pourra bien devenir une réalité au dix-neuvième, c'est-



à-dire de ces sept républiques électives et de ces six monarchies héréditaires régies par un pouvoir suprême, et érigées sous le titre de *Congrès de la paix*.

Eh ! oui, cher monsieur Cobden, vous avec qui j'ai passé de si mauvais jours, et fait de si tristes dîners en Espagne, l'idée de ce congrès de la paix n'est pas de vous ; elle est de notre pauvre roi Henri IV. — Rendons à César ce qui appartient à César.

Ainsi, vous saurez cela, vous qui visitez l'Arsenal, ces beaux salons qui font encore aujourd'hui la bibliothèque de l'Arsenal, c'est Sully qui les fit dorer avec l'argent d'Henri IV.

En 1823, Charles Nodier fut appelé à la direction de cette bibliothèque, et quitta la rue de Choiseul, qu'il habitait, pour venir s'établir dans son nouveau logement.

Oh ! ce n'était pas un logis bien magnifique, que celui qui reçut tant d'illustrations. Au premier palier d'un escalier à rampe massive, on trouvait, à gauche, une porte joignant assez mal, et donnant sur un corridor carrelé ; la salle à manger et l'office étaient carrelés comme le corridor.

Trois autres pièces complétaient l'appartement, trois pièces de luxe parquetées et lambrissées : l'une était la chambre à coucher de Mme Nodier ; l'autre, le salon ; l'autre, le ca-

binet de travail, la bibliothèque et la chambre à coucher de Charles.

Charles avait deux existences bien distinctes : son existence de la semaine, existence de travailleur et de bibliophile, son existence du dimanche, existence d'homme du monde et de maître de maison.

C'était un homme adorable que Nodier ; je n'ai rien vu et rien connu de si savant, de si artiste et de si bienveillant à la fois ; — excepté Méry peut-être. Au reste, n'ayant pas un vice, mais plein de défauts, de ces défauts charmants qui font l'originalité de l'homme de génie.

Nodier était prodigue, insouciant, flâneur ; oh ! mais flâneur avec délices, comme Figaro était paresseux. Peut-être pouvait-on lui reprocher d'aimer un peu trop tout le monde ; mais, cela, c'était encore par insouciance, pour ne pas se donner la peine de faire la division de ses sentiments.

Puis, disons-le, c'était le commun des martyrs que Nodier aimait de cette façon-là ; il avait un cercle de privilégiés qu'il aimait avec son cœur, ceux-là ; les autres, il ne les aimait qu'avec son esprit.

Nodier était l'homme savant par excellence ; il savait tout, puis encore une foule de choses au delà de ce tout. D'ailleurs, Nodier avait le privilège des hommes de génie : quand il ne savait

pas, il inventait, et ce qu'il inventait, il faut l'avouer, était bien autrement probable, bien autrement coloré, bien autrement poétique, bien autrement ingénieux, et j'oserai dire bien autrement vrai que la réalité.

On comprend facilement qu'avec cette faculté inventive, Nodier était un véritable sac à paradoxes... Seulement, ses paradoxes, il ne vous forçait nullement à les adopter; Nodier créait les trois quarts de ses paradoxes pour son amusement particulier.

Un jour que j'avais déjeuné chez un ministre, on me demandait :

— Comment s'est passé le déjeuner ?

— Bien, répondis-je; mais, sans moi, je m'y serais cruellement ennuyé!

Eh bien! c'était la même chose pour Nodier : de peur de s'ennuyer, il créait des paradoxes, comme, moi, je raconte des histoires.

Je reviens sur ce que j'ai dit, que Nodier aimait un peu trop tout le monde; ma phrase a presque l'air d'un reproche : on se tromperait en la prenant ainsi. Nodier aimait comme le feu réchauffe, comme la torche éclaire, comme le soleil luit : il aimait parce que l'amour et l'amitié étaient ses fruits, à lui, aussi bien que le raisin est le fruit de la vigne. Qu'on me permette de faire un mot pour cet homme qui en a tant fait : c'était un *aimeur*.



J'ai dit en amour et en amitié, parce qu'il en était, pour Nodier, des femmes comme des hommes. De même que Nodier aimait tous les hommes d'amitié, Nodier, dans sa jeunesse, — et jamais Nodier ne fut vieux, — Nodier aimait toutes les femmes d'amour. Combien en aima-t-il ainsi ? C'est ce qu'il lui eût été impossible de dire. D'ailleurs, comme tous les esprits éminemment poétiques, Nodier confondait toujours le rêve avec l'idéal, l'idéal avec la matière ; pour Nodier, toutes les fantaisies de son imagination avaient existé : Thérèse Aubert, la Fée aux miettes, Inès de las Sierras ; il vivait au milieu de toutes ces créations de son génie, et jamais sultan n'eut un plus magnifique harem.

Il est assez curieux de savoir comment travaillait un écrivain qui a produit tant de livres, et des livres si amusants. Je vais vous le dire.

L'homme que nous allons prendre, c'est le Nodier de la semaine, le Nodier romancier, savant, bibliophile, le Nodier écrivant le *Dictionnaire des Onomatopées*, *Trilby*, les *Souvenirs de jeunesse*.

Le matin, après deux ou trois heures d'un travail facile, après avoir couvert d'une écriture lisible, régulière, sans rature aucune, douze ou quatorze pages de papier de six pouces de haut sur quatre de large, Nodier jugeait sa tâche du matin finie et sortait.

Une fois sorti, Nodier errait à l'aventure, suivant tantôt l'une ou l'autre allée des boulevards, tantôt la ligne de l'un ou de l'autre quai.

Qu'il fît cette route-ci ou celle-là, trois choses le préoccupaient : les étalages de bouquiniste, les boutiques de libraire, les magasins des relieurs ; car Nodier était presque aussi friand de fines reliures que de livres rares, et je ne jurerais pas que, dans son esprit, il n'eût mis au même rang Deneuil, Derome, Thouvenin et les trois Elzévir.

Cette course aventureuse de Nodier, retardée par les trouvailles de livres ou les rencontres d'amis, commençait d'ordinaire sur le midi, et aboutissait presque toujours, entre trois et quatre heures, chez Crozet ou chez Techener.

Là se réunissait, vers cette heure, le congrès des bibliophiles de Paris : le marquis de Ganay, le marquis de Châteaugiron, le marquis de Chalabre, Bérard, l'homme des Elzévir, qui, dans ses moments perdus, fit la charte de 1830 ; enfin, le bibliophile Jacob, roi de la science bibliographique tant que Nodier n'était pas là, vice-roi quand Nodier arrivait.

Là, on s'esseyait et l'on causait *de omni re scibili et quibusdam aliis*.

La causerie durait jusqu'à cinq heures.

A cinq heures, Nodier prenait, pour s'en aller, la route opposée à celle qu'il avait prise le matin

pour venir ; c'est-à-dire que, s'il était venu par les quais, il s'en retournait par les boulevards, et que, s'il était venu par les boulevards, il s'en retournait par les quais.

A six heures, Nodier dînait en famille.

Après le dîner, la tasse de café savourée en véritable Sybarite, à petites et longues gorgées, on enlevait la nappe et ce qui la couvrait, et, sur la table nue, on apportait trois chandelles.

Trois chandelles, et non pas trois bougies. Nodier préférait la chandelle à la bougie. Pourquoi ? Personne ne l'a jamais su. C'était un des caprices de Nodier.

Ces trois chandelles, jamais plus, jamais moins, étaient placées en triangle. Nodier apportait son travail commencé, ses plumes d'oie, — il exérait les plumes de fer, — et il travaillait jusqu'à neuf ou dix heures du soir.

A cette heure, il sortait une seconde fois ; mais, alors, pour suivre invariablement la ligne des boulevards ; et, selon l'affiche, il entra à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu ou aux Funambules. On a vu que c'est à la Porte-Saint-Martin que je l'ai rencontré pour la première fois.

Il y avait trois acteurs qu'adorait Nodier : Talma, Potier et Debureau.

Quand j'ai connu Nodier, Talma était mort depuis trois ans ; Potier était retiré depuis deux ;



il ne lui restait donc, comme attraction irrésistible, que Debureau.

C'est lui qui, le premier, a divinisé l'illustre Pierrot. A cet endroit, Janin n'est venu qu'après Nodier, et n'est que son imitateur.

Nodier avait vu près de cent fois *le Bœuf enragé*. A la première représentation de la pièce, il avait attendu le Bœuf jusqu'à la fin, et, ne le voyant pas venir, il était sorti pour s'en informer à l'ouvreuse.

— Madame, lui demanda-t-il, voulez-vous m'apprendre pourquoi cette pantomime que je viens de voir jouer s'appelle *le Bœuf enragé* ?

— Monsieur, répondit l'ouvreuse, parce que c'est son titre.

— Ah ! fit Nodier.

Et il se retira satisfait de l'explication.

Les six jours de la semaine s'écoulaient parfaitement semblables les uns aux autres ; puis venait le dimanche.

Tous les dimanches, Nodier sortait à neuf heures du matin, et s'en allait déjeuner chez Guilbert de Pixérécourt, pour lequel, à la fois, il avait une grande amitié et une profonde admiration. Il l'appelait le Corneille des boulevards. Là, il trouvait le congrès scientifique de Crozet ou de Techener.

Nous avons dit que l'un de ces bibliomanes

s'appelait le marquis de Chalabre. Il mourut laissant une bibliothèque du plus grand prix, et léguant cette bibliothèque à Mlle Mars. Mlle Mars lisait peu ou plutôt ne lisait pas du tout. Elle chargea Merlin de classer les livres du défunt et d'en faire la vente. Merlin, le plus honnête homme de la terre, s'occupait de cette mission avec sa conscience ordinaire, et il feuilleta et refeuilleta si bien chaque volume, qu'un jour, il entra dans la chambre de Mlle Mars tenant trente ou quarante billets de mille francs, qu'il déposa sur une table.

— Qu'est-ce que cela, Merlin ? demanda mademoiselle Mars.

— Je ne sais, madame, dit celui-ci.

— Comment, vous ne savez ? Mais ce sont des billets de banque !...

— Sans doute.

— Où donc les avez-vous trouvés ?

— Mais dans un portefeuille pratiqué sous la couverture d'une Bible très rare. Comme la Bible était à vous, les billets de banque sont aussi à vous.

Mademoiselle Mars prit les billets de banque, qui, en effet, étaient bien à elle, et eut grand-peine à faire accepter à Merlin, en cadeau, la Bible dans laquelle les billets de banque avaient été trouvés.

Nodier rentrait chez lui de trois à quatre



CHARLES NODIER  
d'après une lithographie d'Émile DELASALLE



heures, et, comme M. Villenave, se laissait habiller et pomponner par sa fille Marie.

Car — nous avons oublié de le dire — la famille de Nodier se composait de sa femme, de sa fille, de sa sœur madame de Tercy, et de sa nièce.

A six heures, la table était mise chez Nodier. Trois ou quatre couverts en plus des couverts de la famille attendaient les dîneurs de fondation. Trois ou quatre autres couverts attendaient les dîneurs de hasard.

Les dîneurs de fondation étaient de Cailleux, le directeur du Musée ; le baron Taylor, qui, partant pour l'Égypte, laissa bientôt sa place vacante ; Francis Wey, que Nodier aimait comme son enfant, et dont l'accent franc-comtois faisait second dessus de celui de Nodier, et Dauzats.

Les dîneurs de hasard étaient Bixio, le grand Saint-Valery et moi.

Saint-Valery était bibliothécaire comme Nodier. Il avait six pieds un pouce de hauteur. C'était un homme fort instruit, mais sans aucune originalité, ni aucun esprit. C'est sur lui que Méry fit ce vers :

Il se baisse et ramasse un oiseau dans les airs !

Lorsqu'il était à sa bibliothèque, c'était chose bien rare qu'il fût obligé de prendre une échelle pour atteindre un livre, si haut qu'il fût placé.

Il allongeait un de ses longs bras, se haussait sur la pointe de ses longs pieds et allait chercher, reposât-il sous la frise, le livre demandé.

Au reste, susceptible au plus haut degré, et ne pouvant digérer les plaisanteries, si inoffensives qu'elles fussent, sur sa grande taille; il m'en voulut très longtemps, parce qu'un jour qu'il se plaignait à madame Nodier d'un violent rhume de cerveau, je lui demandai s'il n'avait pas eu froid aux pieds l'année dernière.

Une fois admis dans cette douce et bonne intimité de la maison, on allait dîner chez Nodier à son plaisir. S'il fallait ajouter un, deux, trois couverts, aux couverts d'attente, on les ajoutait; s'il fallait allonger la table, on l'allongeait. Mais malheur à celui qui arrivait le treizième! celui-là dînait impitoyablement à une petite table, à moins qu'un quatorzième convive, encore plus inattendu que lui, ne vînt le relever de sa pénitence.

Bientôt je fus un de ces intimes dont je parlais tout à l'heure, et ma place à table fut fixée, une fois pour toutes, entre madame Nodier et Marie Nodier. Quand j'apparaissais à la porte, on me recevait avec des cris de joie, et il n'y avait pas jusqu'à Nodier qui n'allongeât vers moi ses deux grands bras pour me serrer les mains ou pour m'embrasser. Au bout d'un an, ce qui n'était qu'un point de fait devint un point

de droit : cette place m'attendait vide jusqu'à l'enlèvement du potage ; alors, on se hasardait à la donner ; mais, fût-elle donnée, celui qui me remplaçait eût-il été là depuis dix minutes, depuis un quart d'heure, depuis une demi-heure, fût-ce au dessert que j'arrivasse, il se levait ou on le faisait lever, et ma place m'était rendue.

Nodier prétendait que j'étais une bonne fortune pour lui, en ce que je le dispensais de causer ; mais ce qui, en pareil cas, était la joie du paresseux maître de maison, était le désespoir de ses convives : dispenser de causer le plus charmant causeur qu'il y eût au monde, c'était presque un crime : il est vrai qu'une fois chargé de cette vice-royauté de la conversation, je mettais un amour-propre inouï à bien remplir ma charge. Il y a des maisons où l'on a de l'esprit sans s'en douter, et d'autres maisons où l'on est bête malgré soi. Moi, j'avais trois maisons de prédilection, trois maisons où flambaient incessamment ma verve, mon entrain, ma jeunesse : c'était la maison de Nodier, la maison de madame Guyet-Desfontaines et la maison de Zimmermann. Partout ailleurs, j'avais encore quelque esprit, mais l'esprit de tout le monde.

Au reste, soit que Nodier parlât, — et, alors, grands et petits enfants se taisaient pour l'écouter ; — soit que son silence livrât la conversa-



tion à Dauzats, à Bixio et à moi, on arrivait toujours, sans avoir compté les heures, à la fin d'un dîner charmant, enviable par le prince le plus puissant de la terre, pourvu que ce prince fût un prince spirituel.

A la fin de ce dîner, on servait le café à la table même. Nodier était bien trop Sybarite pour se lever de table, et pour aller prendre son moka, debout et mal à son aise, dans un salon encore mal chauffé, quand il pouvait le prendre allongé sur sa chaise, dans une salle à manger bien tiède, et bien parfumée de l'arome des fruits et des liqueurs.

Pendant ce dernier acte, ou plutôt cet épilogue du dîner, madame Nodier se levait avec Marie pour aller éclairer le salon. Moi qui ne prends ni café ni liqueurs, je les suivais pour les aider dans cette tâche, où ma longue taille, qui me permettait d'allumer le lustre et les candélabres sans monter sur les fauteuils, leur était bien utile. Il va sans dire que, si Saint-Valery était là, comme il avait un pied de plus que moi, la charge d'allumeur lui revenait de droit.

Grâce à nous donc, le salon s'illuminait ; — c'était une solennité qui n'avait lieu que le dimanche : les autres jours, on était reçu dans la chambre de madame Nodier ; — en s'illuminant, le salon éclairait des lambris peints en blanc avec des moulures du temps de Louis XV, un

ameublement de la plus grande simplicité, composé de douze chaises ou fauteuils et d'un canapé recouverts en casimir rouge, et complété par des rideaux de même couleur, par un buste d'Hugo, par une statue d'Henri IV enfant, par un portrait de Nodier, et par un paysage de Regnier représentant une vue des Alpes.

A gauche en entrant, dans un enfoncement pareil à une immense alcôve, était le piano de Marie. Cet enfoncement avait assez de largeur pour que les amis de la maison pussent, comme dans la ruelle d'un lit du temps de Louis XIV, rester près de Marie et causer avec elle, tandis qu'elle jouait, du bout de ses doigts si agiles et si sûrs, des contredanses et des valse.

Mais ces contredanses et ces valse n'arrivaient qu'à un moment donné; deux heures étaient invariablement consacrées — de huit à dix heures — à la causerie; de dix heures à une heure du matin, on dansait.

Cinq minutes après l'éclairage du salon par madame Nodier, Marie et moi, entraient Taylor et de Cailleux d'abord, qui étaient chez eux bien plus que Nodier n'était chez lui; puis Nodier, appuyé au bras de Dautzats, de Francis Wey ou de Bixio; car, quoique Nodier n'eût guère que trente-huit ou quarante ans à cette époque, Nodier, comme ces grandes plantes grimpantes qui couvrent toute une muraille de feuilles et de

fleurs, avait déjà besoin de s'appuyer à quelqu'un.

Derrière Nodier entraient le reste des convives, avec la petite fille dansant et sautant.

Dix minutes après, commençaient d'arriver les habitués. C'étaient Fontanay et Alfred Johannot, ces deux figures voilées, toujours tristes au milieu de notre gaieté et de nos rires, comme si elles eussent eu un vague pressentiment du tombeau ; c'était Tony Johannot, qui n'arrivait jamais sans quelque dessin ou quelque eau-forte nouvelle dont s'enrichissaient ou l'album ou les cartons de Marie ; c'était Barye, si isolé au milieu du bruit, que sa pensée semblait toujours envoyée par son corps à la recherche de quelque merveille ; c'était Louis Boulanger, avec sa variété d'humeur, aujourd'hui triste, demain gai, toujours si grand peintre, si grand poète, si bon ami ; c'était Francisque Michel, un fouilleur de chartes, quelquefois si préoccupé de ses recherches de la journée, qu'il oubliait qu'il venait avec un feutre du temps de Louis XIII et des souliers jaunes ; c'était de Vigny, qui, doutant de sa future transfiguration, daignait encore se mêler aux hommes ; de Musset, presque enfant, rêvant ses *Contes d'Espagne et d'Italie* ; c'étaient, enfin, Hugo et Lamartine, ces deux rois de la poésie, ces pacifiques Étéocle et Polydice de l'art, dont l'un portait le sceptre et l'autre la couronne de l'ode et de l'épique.



Hélas ! hélas ! que sont devenus tous ceux qui étaient là ?

Fontanay et Alfred Johannot sont morts ; de Vigny s'est fait invisible ; Taylor a renoncé aux voyages ; Lamartine, au gouvernement provisoire, a laissé tomber la France de sa main ; Hugo est député, et essaye de ramasser cette France, qui a été trop lourde à la main de son collègue ; nous autres, nous sommes dispersés, suivant chacun de notre côté une route laborieuse, hérissée de mauvais vouloirs, de lois épineuses, de petites haines ministérielles ; et nous allons, aveugles et fatigués, vers ce nouveau monde que Dieu garde pour nos fils et nos petits-fils, que nous ne verrons pas, nous, mais dont au moins nos tombes, comme des bornes milliaires, indiqueront le chemin.

Revenons à ce salon où entraient successivement, au milieu d'une effusion de joie causée par leur vue, ceux-là que je viens de nommer. Si Nodier, en sortant de table, allait s'étendre dans son fauteuil à côté de la cheminée, c'est qu'il voulait, Sybarite égoïste, savourer à son aise, en suivant un rêve quelconque de son imagination, ce moment de béatitude qui suit le café ; si, au contraire, faisant un effort pour rester debout, il allait s'adosser au chambranle de la cheminée, les mollets au feu, le dos à la glace, c'est qu'il allait conter. Alors on souriait

d'avance au récit prêt à sortir de cette bouche aux lignes fines, spirituelles et moqueuses ; alors, on se taisait ; alors, se déroulait une de ces charmantes histoires de sa jeunesse, qui semblent un roman de Longus ou une idylle de Théocrite. C'était à la fois Walter Scott et Perrault ; c'était le savant aux prises avec le poète ; c'était la mémoire en lutte avec l'imagination. Non seulement Nodier était amusant à entendre, mais encore il était charmant à voir : son long corps efflanqué, ses longs bras maigres, ses longues mains pâles, son long visage, plein d'une mélancolique sérénité, tout cela s'harmonisait, se fondait avec sa parole un peu traînante, et avec cet accent franc-comtois dont j'ai déjà parlé ; et, soit que Nodier eût entamé le récit d'une histoire d'amour, d'une bataille dans les plaines de la Vendée, d'un drame sur la place de la Révolution, d'une conspiration de Cadoudal ou d'Oudet, il fallait écouter presque sans souffle, tant l'art admirable du conteur savait tirer le suc de chaque chose ; — ceux qui entraient faisaient silence, saluaient de la main, et allaient s'asseoir dans un fauteuil, ou s'adosser contre le lambris ; et le récit finissait toujours trop tôt ; il finissait on ne savait pourquoi, car on comprenait que Nodier eût pu puiser éternellement dans cette bourse de Fortunatus qu'on appelle l'imagination. On n'applaudissait pas, non, on n'ap-

plaudit pas le murmure d'une rivière, le chant d'un oiseau, le parfum d'une fleur ; mais, le murmure éteint, le chant évanoui, le parfum évaporé, on écoutait, on attendait, on désirait encore !

Mais Nodier se laissait doucement glisser du chambranle de la cheminée sur son grand fauteuil ; il souriait, il se tournait vers Lamartine ou vers Hugo :

— Assez de prose comme cela, disait-il ; des vers, des vers, allons !

Et, sans se faire prier, l'un ou l'autre poète, de sa place, les mains appuyées au dossier d'un fauteuil, ou les épaules assurées contre le lambris, laissait tomber de sa bouche le flot harmonieux et pressé de sa poésie ; et, alors, toutes les têtes se retournaient, prenant une direction nouvelle, tous les esprits suivaient le vol de cette pensée qui, portée sur ses ailes d'aigle, jouait alternativement dans la brume des nuages, parmi les éclairs de la tempête, ou au milieu des rayonnements du soleil.

Cette fois, on applaudissait ; puis, les applaudissements éteints, Marie allait se mettre à son piano, et une brillante fusée de notes s'élançait dans les airs. C'était le signal de la contredanse ; on rangeait chaises et fauteuils ; les joueurs se retranchaient dans les angles, et ceux qui, au lieu de danser, préféraient causer avec Marie, se glissaient dans l'alcôve,



Nodier était un des premiers à la table de jeu : longtemps il n'avait voulu jouer qu'à la bataille, et s'y prétendait d'une force supérieure ; enfin, il avait fait une concession au goût du siècle, et jouait à l'écarté.

Le bal commençait, et Nodier, qui avait d'ordinaire fort mauvais jeu, demandait des cartes. A partir de ce moment, Nodier s'annihilait, disparaissait, était complètement oublié. Nodier, c'était l'hôte antique qui s'efface pour faire place à celui qu'il reçoit, lequel, alors, devient chez lui maître en son lieu et place.

D'ailleurs, après avoir disparu un peu, Nodier disparaissait tout à fait. Il se couchait de bonne heure, ou plutôt, on le couchait de bonne heure. C'était à madame Nodier qu'était réservé ce soin d'endormir le grand enfant ; elle sortait, en conséquence, la première du salon, et allait préparer la couverture. Alors, l'hiver, dans les grands froids, quand par hasard il n'y avait pas de feu à la cuisine, on voyait, au milieu des danseurs, une bassinoire passer, s'approcher de la cheminée du salon, ouvrir sa large gueule, y recevoir la cendre chaude, et entrer dans la chambre à coucher.

Nodier suivait la bassinoire, et tout était dit.

Voilà ce qu'était Nodier, voilà quelle était la vie de cet homme excellent.

Un jour, nous le trouvâmes humble, embarrassé, honteux.

L'auteur du *Roi de Bohême et ses Sept Châteaux* venait d'être nommé académicien.

Il nous fit ses excuses bien humbles, à Hugo et à moi ; nous lui pardonnâmes.

Après avoir été refusé cinq fois, Hugo fut nommé à son tour.

Il ne me fit pas ses excuses, et il eut raison, car je ne lui eusse pas pardonné, à lui !





### III

## Victor Hugo



COMBIEN je remercierais aujourd'hui le contemporain qui me donnerait sur Dante, sur Shakespeare ou sur Corneille, les détails que vingt ans d'amitié avec lui me permettent de consigner ici sur Victor Hugo!

On était en pleine Restauration. L'Académie avait donné pour sujet de son prix annuel, couronné le 25 août, jour de la Saint-Louis : *Le bonheur que*



*procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

Sans en rien dire à personne, Victor avait concouru. Selon la loi du concours, il avait mis son nom dans un papier cacheté joint à sa pièce de vers ; seulement, à son nom, il avait ajouté son âge, quatorze ans et demi.

D'ailleurs, cet âge, il le disait dans le courant même de sa pièce de vers :

Moi qui, toujours, fuyant les cités et les cours,  
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Voyez-vous ce futur philosophe qui, à quatorze ans, avait *fui les cités et les cours* !...

C'est charmant de naïveté enfantine.

Eh bien, chose curieuse, ce furent ces quatorze ans qu'accusait le poète qui empêchèrent le poète d'être couronné. M. Raynouard, rapporteur, déclara que le concurrent, en se donnant *trois lustres à peine*, — c'était ainsi que l'on comptait en 1817, et que l'Académie compte encore, — M. Raynouard, dis-je, déclara que le concurrent avait voulu se moquer de l'Académie. Et, comme si l'Académie n'était pas habituée à ce que l'on se moquât d'elle, le prix fut partagé entre Saintine et Lebrun.

Cependant, on lut tout au long la pièce de l'imprudent qui s'était moqué de l'Académie en se donnant quatorze ans et demi.

L'assemblée, qui se moquait que l'on se

moquât de l'Académie, applaudit fort les vers du jeune poète.

Les suivants surtout furent couverts de bravos, et eussent été bissés, si l'on bissait à l'Académie :

Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,  
 Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres !  
 Que j'aime, en parcourant vos gracieux détours,  
 A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours !  
 Là, mon âme, tranquille et sans inquiétude,  
 S'ouvre avec plus de verve aux charmes de l'étude ;  
 Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir  
 A des maux que peut-être il doit un jour sentir.

Du reste, le concours était remarquable. Au nombre des concurrents étaient — nous les avons déjà nommés en disant que le prix avait été partagé entre eux — Saintine et Lebrun, d'abord ; puis Casimir Delavigne, Loyson, qui acquit depuis une certaine popularité que vint interrompre la mort, et, enfin, Victor Hugo.

Loyson eut l'accessit, et Victor Hugo — quoiqu'il se fût moqué de l'Académie, au dire de M. Raynouard, — la première mention honorable. Casimir Delavigne, qui, lui, s'était véritablement moqué de l'Académie en prenant le contre-pied de la question, eut une mention honorable à part en dehors du concours.

Victor jouait aux barres pendant qu'on l'applaudissait à l'Académie. Les premières nou-

velles qu'il eut de son succès lui furent données par Abel et Malitourne, qui entrèrent tout courants, et qui lui sautèrent au cou en lui racontant ce qui venait de se passer, et comment il aurait, selon toute probabilité, obtenu le prix, si l'Académie eût voulu admettre qu'un poète de quatorze ans fût de pareils vers.

La supposition, non pas qu'il eût voulu se moquer de l'Académie, mais qu'il eût pu mentir, blessa fort l'enfant, lequel s'enquit de son extrait de naissance, se le procura et l'envoya à l'Académie.

*Vide pedes! vide latus!* Il fallait bien croire.

Alors, l'indignation de la respectable grand-mère se changea en admiration.

M. Raynouard répondit au poète lauréat une vraie lettre de secrétaire perpétuel.

Il y avait même une belle et bonne faute d'orthographe dans la lettre de M. le secrétaire perpétuel : il répondait à Victor Hugo qu'il *fairait* avec plaisir sa connaissance.

D'eux-mêmes, et sans y être poussés, deux autres membres de l'Académie répondaient en même temps au jeune poète. C'étaient François de Neufchâteau et Campenon.

Tendre ami des neuf Sœurs, mes bras vous sont ouverts,  
Venez, j'aime toujours les vers,

répondait François de Neufchâteau.



L'esprit et le bon goût nous ont rassasiés ;

J'ai rencontré des cœurs de glace

Pour des vers pleins de charme et de verve et de grâce

Que Malfilâtre eût enviés !

répondait Campenon.

Quant à Chateaubriand, il appelait Hugo *l'Enfant sublime*. Le mot resta.

A cette époque, on concourait encore pour les Jeux floraux ; Hugo concourut deux années de suite, en 1818 et 1819. Il eut trois prix.

Les pièces couronnées étaient *Moïse sur le Nil*, *les Vierges de Verdun*, *la Statue de Henri IV*.

Victor avait, en outre, publié deux satires et une ode. Les satires étaient *le Télégraphe* et *le Racoleur politique* ; l'ode était *l'Ode sur la Vendée*. Il avait publié ces trois pièces à ses frais, et, chose étrange ! elles avaient rapporté huit cents francs à leur auteur.

Alors les poésies se vendaient : la société avait soif de quelque chose de nouveau ; ce quelque chose de nouveau lui était offert, et elle approchait naïvement ses lèvres de la coupe.

Cependant deux années de rhétorique en latin, deux années de philosophie, quatre années de mathématiques avaient conduit l'étudiant au seuil de l'École polytechnique.

Arrivé là, il jeta son premier regard réel dans l'avenir, et s'effraya. L'avenir qu'on lui préparait n'était pas la vocation qu'il s'était faite.

Au moment de franchir ce grand pas de l'examen, il écrivit à son père.

Il a un état, il est poète, il ne veut pas entrer à l'École; il peut se passer de la pension de 1 200 francs.

Le général Hugo, homme de décision lui-même, comprit ce parti pris; il n'y avait pas de temps perdu: Victor avait dix-huit mois pour le concours. Il supprima la pension, abandonnant le poète à ses propres forces.

Victor avait devant lui un trésor inépuisable comme ceux des *Mille et une Nuits*: il avait les 800 francs, produit de ses deux satires et de son ode. Avec ces 800 francs, il vécut treize mois, et, pendant ces treize mois, il composa et écrivit *Han d'Islande*. Cet étrange ouvrage fut le début d'un jeune homme de dix-neuf ans.

Pendant qu'il écrivait *Han d'Islande*, — chose qui ne contribua pas médiocrement à la teinte de l'ouvrage, — Victor perdit sa mère.

Ce fut le premier deuil de son cœur; seulement, il fut éternel.

Et, en effet, nous qui avons vu grandir l'enfant aux Feuillantines, à Avellino, au séminaire des Nobles, nous pouvons juger ce qu'était pour lui sa mère.

Aussi, dans un de ces moments de tristesse profonde où le cœur saignant cherche un entourage en harmonie avec son propre deuil, le

jeune homme était allé à Versailles, la ville de toutes les tristesses et de tous les deuils.

Il avait déjeuné au café; il tenait un journal à la main; il ne lisait pas, il pensait.

Un garde du corps, qui ne pensait pas et qui voulait lire, lui prit ce journal des mains. — Blond et rose, Victor, à dix-neuf ans, en paraissait quinze.

Le garde du corps croyait avoir affaire à un enfant, il insultait un homme; un homme qui se trouvait dans un de ces sombres moments de la vie où un danger devient une bonne fortune.

Aussi le jeune homme accepta-t-il la querelle qu'on lui cherchait, si grossière, si inutile qu'elle fût. On se battit à l'épée, presque séance tenante; Victor reçut un coup d'épée dans le bras.

Cet accident retarda de quinze jours l'apparition de *Han d'Islande*.

Par bonheur, ce cœur si profondément atteint avait, comme toute profonde nuit, son étoile; comme tout abîme, sa fleur : — il aimait!

Il aimait avec passion une jeune fille de quinze ans avec laquelle il avait été élevé, Mademoiselle Fouché. Il épousa cette jeune fille. — C'est aujourd'hui la femme dévouée qui suit le poète dans son exil.

*Han d'Islande*, vendu 1000 francs, fut la dot des époux, qui avaient trente-cinq ans à eux deux. Les témoins du mariage furent Alexandre



Soumet et Alfred de Vigny, poètes eux-mêmes, débutant eux-mêmes dans l'art et presque dans la vie.

Le premier volume de poésies publié sur ces entrefaites par Victor, imprimé chez Guiraudet, rue Saint-Honoré, 335, et vendu chez Péliissier, place du Palais-Royal, rapporta 900 francs.

De ces 900 francs, le poète acheta le premier châle qu'il donna à sa jeune femme.

D'autres femmes, des femmes de banquier ou de prince ont eu des cachemires plus beaux que celui-là, madame! nulle n'a eu tissu plus précieux, étoffe plus magnifique!

Le succès de ce premier volume fut immense. Je me rappelle en avoir reçu le contre-coup en province.

Le premier volume de Lamartine, *Méditations poétiques*, avait paru en 1820. C'était un succès gigantesque et mérité qu'il fallait, autant que possible, étouffer par un succès rival.

Par hasard, cette fois, le succès rival était un succès égal. Les deux succès marchèrent de front, se donnant la main, s'appuyant l'un sur l'autre.

On ne parvint pas plus, alors, à brouiller les deux poètes, quelque différence qu'il y eût dans leur manière, qu'on ne parvint, trente ans plus tard, à brouiller les deux hommes politiques, quelque différence qu'il y eût dans leur opinion.

La noce s'était faite chez M. Fouché, le père de la fiancée, qui habitait l'hôtel du conseil de guerre. Le repas avait eu lieu dans la salle même où avait été condamné — coïncidence étrange et sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure — le général La Horie, parrain de Victor.

*Han d'Islande*, que nous avons fort injustement abandonné, avait eu un succès de curiosité au moins égal au succès de ses fraîches et blondes sœurs les *Odes*. Seulement, *Han d'Islande* ne portait pas de nom d'auteur, et il était impossible de deviner que cette poignée de lis, de lilas et de roses qu'on appelait *Odes et Balades*, fût poussée à l'ombre de ce chêne sombre et rugueux qu'on appelait *Han d'Islande*.

Nodier avait lu *Han d'Islande*, et en avait été émerveillé. — Bon et cher Nodier! qu'on trouve près de tout ce qui grandit pour lui servir de soutien, près de tout ce qui fleurit pour le faire épanouir, il avait déclaré que Byron et Mathurin étaient dépassés, et que l'auteur inconnu de *Han d'Islande* avait, enfin, atteint l'idéal du cauchemar.

Lui qui devait faire *Smarra!* c'était, par ma foi, bien modeste.

Nodier n'était pas un de ces hommes auxquels l'auteur d'un livre, sous quelque voile anonyme qu'il s'enveloppât, pût rester longtemps caché. Il découvrit — le grand bibliomane, qui avait

fait tant de découvertes du même genre, mais autrement difficiles à faire, — que l'auteur de *Han d'Islande* était Victor Hugo. Seulement, qu'était-ce que Victor Hugo ? Quelque misanthrope comme Timon, quelque cynique comme Diogène, quelque pleureur comme Démocrite.

Il leva le voile, et trouva — vous savez qui — ce jeune homme blond et rose qui venait d'avoir vingt ans, et en paraissait seize.

Il recula d'étonnement : c'était à n'y pas croire. Là où il cherchait la physionomie grimaçante du vieux pessimiste, il trouvait le sourire jeune, naïf et plein d'espérance du poète naissant.

A partir de ce premier jour où ils se rencontrèrent, furent posées les bases de cette amitié que rien n'altéra jamais. C'était ainsi qu'aimait Nodier, et qu'on l'aimait.

Au reste, l'aisance, presque la fortune, allait entrer dans le jeune ménage : la première édition de *Han d'Islande*, vendue 1 000 francs, était épuisée, et, au même moment où Thiers, débutant de son côté, se couvrait du nom de Félix Bodin pour vendre son *Histoire de la Révolution*, Victor vendait sa seconde édition de *Han d'Islande* 10 000 francs. C'étaient les libraires Lecointre et Durey qui semaient cette pluie d'or sur le lit nuptial des jeunes époux.



En même temps, les honneurs venaient frapper à leur porte.

On se rappelle le cousin Cornet, fait sénateur et comte sous l'Empire, et devenu pair de France sous la Restauration : la célébrité naissante de Victor avait chatouillé son vieil amour-propre de député de Nantes et de membre des Cinq-Cents. Il n'avait pas d'enfant à qui léguer son blason d'azur à trois cornets d'argent et son manteau de pair ; il proposait d'étendre ce manteau sur les épaules du jeune poète, et, cela, à une seule condition.

Il est vrai que la condition était sévère : afin que son nom, à lui, ne pérît point, le jeune poète s'appellerait Victor Hugo-Cornet.

La proposition fut transmise par le général Hugo à l'auteur de *Han d'Islande* et des *Odes et Ballades*.

L'auteur de *Han d'Islande* et des *Odes et Ballades* répondit qu'il préférerait s'appeler Victor Hugo tout court ; que, d'ailleurs, si l'envie lui prenait, un jour, d'être pair de France, il n'avait besoin de personne pour cela, et se ferait bien pair de France tout seul.

L'offre du comte Cornet fut donc repoussée.

Il y avait un autre cousin qui, après les *Odes et Ballades*, avait été tout près de faire la même proposition d'héritage au jeune poète : c'était le comte Volney ; mais, par malheur, il avait appris



VICTOR HUGO  
d'après une lithographie d'Achille DEVÉRIA

que *Han d'Islande* sortait de la même plume que les *Odes et Ballades*, et il avait secoué la tête en agrafant plus solidement que jamais son manteau de pair sur ses épaules.

\*  
\* \*

En 1824, naquit, en même temps qu'un nouveau volume d'odes, cette charmante petite Léopoldine que nous avons vue disparaître si tristement en face du château de Villequier, noyée avec son mari, dans un beau jour, par un caprice du vent ; — cruelle épreuve du destin peut-être, qui tenait à connaître la trempe de ce cœur de père, dont il savait avoir besoin au jour des tempêtes civiles qui se préparaient.

Toutes ces odes portaient l'empreinte de l'opinion royaliste.

C'est que le jeune homme, à peine sorti de l'enfance, était le fils de sa mère vendéenne, de cette sainte femme qui, dans la guerre civile de 1793, avait sauvé dix-neuf prêtres.

Les amis du général Hugo, qui, sans faire d'opposition ouverte, appartenait à ce qu'on appelait, à cette époque, l'opinion libérale, s'inquiétaient parfois de ces tendances ultra-monarchiques ; mais le général secouait la tête et leur répondait en souriant :

— Laissons faire le temps ; l'enfant a les opi-



nions de sa mère ; l'homme aura les opinions de son père.

Veut-on voir comment le poète raconte lui-même cette promesse faite par son père, non seulement à un ami, mais à la France, mais à l'avenir, mais au monde :

« Décembre 1820.

« Le tout jeune homme qui s'éveille de nos jours aux idées politiques est dans une perplexité étrange : en général, nos pères sont bonapartistes, et nos mères sont royalistes.

« Nos pères ne voient dans Napoléon que l'homme qui leur donnait des épauettes ; nos mères ne voient dans Bonaparte que l'homme qui leur prenait leurs fils.

« Pour nos pères, la Révolution, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'une assemblée ; l'Empire, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'un homme.

« Pour nos mères, la Révolution, c'est une guillotine ; l'Empire, c'est un sabre.

« Nous autres enfants nés sous le Consulat, nous avons tous grandi sur les genoux de nos mères ; — nos pères étaient au camp ; — et bien souvent, privées, par la fantaisie conquérante d'un homme, de leur mari, de leur frère, elles ont fixé sur nous, frais écoliers de huit ou dix ans, leurs doux yeux maternels remplis de

larmes, en songeant que nous aurions dix-huit ans en 1820, et qu'en 1825, nous serions colonels ou morts.

« L'acclamation qui a salué Louis XVIII en 1814, ç'a été le cri de joie des mères.

« En général, il est peu d'adolescents de notre génération qui n'aient sucé, avec le lait de leur mère, la haine des deux époques violentes qui ont précédé la Restauration. Le Croquemitaine des enfants de 1803, c'était Robespierre; le Croquemitaine des enfants de 1815, c'était Bonaparte.

« Dernièrement, je venais de soutenir ardemment, en présence de mon père, mes opinions vendéennes. Mon père m'a écouté parler en silence, puis il s'est tourné vers le général L..., qui était là, et il lui a dit :

« — *Laissons faire le temps; l'enfant est de l'opinion de sa mère; l'homme sera de l'opinion de son père.*

« Cette prédiction m'a rendu tout pensif.

« Quoi qu'il arrive, et en admettant même jusqu'à un certain point que l'expérience puisse modifier l'impression que nous fait le premier aspect des choses à notre entrée dans la vie, l'honnête homme est sûr de ne pas errer en soumettant toutes ces modifications à la sévère critique de sa conscience. Une bonne conscience qui veille dans son esprit le sauve de toutes les

mauvaises directions où l'honnêteté peut se perdre. Au moyen âge, on croyait que tout liquide où un saphir avait séjourné était un préservatif contre la peste, le charbon, la lèpre, et toutes ses espèces, dit Jean-Baptiste de Rocolles.

« Ce saphir, c'est la conscience. »

Ces quelques lignes sont l'explication complète de la conduite politique de Victor aux différentes époques de sa vie.

Cependant, cette opinion royaliste qui se manifestait par de si beaux vers, aux yeux de ceux-là pour qui elle était un péché, se faisait absoudre par de bonnes actions.

Citons un fait qui, d'ailleurs, se reflétera d'une façon originale dans la vie du poète.

En 1822, la conspiration de Berton éclate; tous les yeux se tournent du côté de Saumur.

Au nombre des conjurés était — outre Berton, qui est mort si bravement; outre Cafe, qui s'ouvrit les veines, comme un héros antique, avec un morceau de vitre brisée, — un jeune homme nommé Delon.

Ce jeune homme, que j'avais entrevu chez M. Deviolaine, avec lequel sa famille était liée, avait plus d'une fois porté le petit Victor sur son épaule, ou fait sauter le futur poète sur ses genoux. C'était le fils d'un ancien officier qui avait servi sous les ordres du général Hugo.



Dans le fameux procès des chauffeurs, cet officier avait été capitaine rapporteur ; dans le procès non moins fameux de Malet, il avait été chef de bataillon rapporteur ; et, dans l'un et l'autre procès, sans faire de distinction entre les coupables, il avait réclamé la peine de mort.

Le général La Horie, ce parrain de Victor dont nous avons parlé, avait donc été fusillé sur le rapport de Delon.

Chose étrange, c'était le fils de cet homme qui avait réclamé la mort contre les autres pour cause de conspiration, que la mort poursuivait pour la même cause !

Depuis le jour où le chef de bataillon Delon, au lieu de se récuser, avait porté la parole contre le général La Horie, il y avait eu rupture entière entre la famille Hugo et la famille Delon.

Mais, s'il y avait eu rupture entre les cœurs des pères, il n'y avait pas eu rupture entre les cœurs des enfants.

Victor demeurait, alors, rue de Mézières, n° 10.

Il lut, un matin, dans le journal, cette terrible histoire de la conspiration de Saumur.

Tous les complices étaient arrêtés ou à peu près, à l'exception de Delon, qui était en fuite.

Aussitôt, ses souvenirs d'enfant, si puissants, si indestructibles, reviennent à la pensée du poète ; il prend plume, papier et encre, et,

oubliant la haine de la famille et la différence d'opinion, il écrit à *Mme Delon*, à *Saint-Denis* :

« Madame,

« J'apprends que votre fils est proscrit et fugitif; nos opinions sont opposées, mais c'est une raison de plus pour qu'on ne vienne pas le chercher chez moi.

« Je l'attends; à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il arrive, il sera le bienvenu, certain que je suis qu'aucun refuge ne peut être plus sûr pour lui que cette part de ma chambre que je lui offre.

« J'habite dans une maison sans portier, rue de Mézières, n° 10, au cinquième. Je veillerai à ce que, nuit et jour, la porte reste ouverte.

« Veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

« Victor HUGO. »

Cette lettre écrite, naïf comme un enfant qu'il était, le poète la mit à la poste.

A la poste! une lettre adressée à la mère d'un homme que toute la police pourchassait!

Puis, la lettre mise à la poste, à chaque crépuscule tombant, Victor sortait explorant les environs et croyant voir Delon dans chaque homme rasant les murs. Delon ne vint pas.

Mais ce qui vint, à son grand étonnement, sans qu'il eût fait aucune démarche pour cela, ce fut une pension de douze cents livres, dont l'auteur des *Odes et Ballades* reçut un matin, dans sa petite chambre de la rue de Mézières, le brevet signé de Louis XVIII.

Le brevet ne pouvait arriver mieux ; le poète venait de se marier.

Le 13 avril 1825, Hugo se présente à l'hôtel des postes, pour retenir les trois places de la malle pour lui, sa femme et une servante. Il allait à Blois. Son désir était que ces trois places fussent assurées d'avance.

Malheureusement, c'était chose difficile : la malle allait jusqu'à Bordeaux ; assurer des places jusqu'à Blois, c'était risquer que la malle fût vide de Blois à Bordeaux.

Cependant, cette faveur que sollicitait Victor, un homme pouvait l'accorder, c'était M. Roger, le directeur des postes.

M. Roger était presque un homme de lettres ; M. Roger était de l'Académie ; il était possible qu'il fit pour Victor Hugo ce que Victor Hugo désirait.

Victor se décida à monter chez M. le directeur général des postes. L'huissier annonça le poète.

Au nom de Victor Hugo, déjà fort célèbre à cette époque, surtout par l'ode qui avait paru sur la mort de Louis XVIII, ode que nous avons



citée en partie, M. Roger se leva, et vint au poète avec toute sorte de démonstrations d'amitié.

Il va sans dire que sa demande relativement à la propriété exclusive de la malle-poste jusqu'à Blois lui était accordée d'avance.

Mais M. Roger, ayant cette bonne fortune de tenir le poète, ne voulut point le lâcher ainsi; il le fit asseoir, et l'on causa.

— Pardieu ! dit M. Roger faisant surgir cette exclamation au milieu de la causerie, savez-vous d'où vous vient votre pension de douze cents livres, mon cher poète ?

— Mais, répondit Victor en souriant, elle me vient probablement en rémunération du peu que j'ai écrit.

— Ah bien, oui ! reprit le directeur des postes; voulez-vous que je vous dise, moi, d'où elle vous vient ?

— Mais oui, vous me ferez plaisir, je l'avoue.

— Vous rappelez-vous la conspiration de Saumur ?

— Sans doute.

— Vous rappelez-vous un jeune homme nommé Delon, qui fut compromis dans cette conspiration ?

— Parfaitement.

— Vous rappelez-vous lui avoir écrit, ou plutôt avoir écrit à sa mère une lettre dans laquelle vous offriez au proscrit la moitié de la

chambre que vous occupiez, rue de Mézières, n° 10 ?

Cette fois, Victor ne répondit point ; il regarda le directeur des postes avec des yeux presque éblouis, non point de la splendeur de ce bon M. Roger, mais de sa pénétration.

Il avait écrit cette lettre seul, entre ses quatre murs ; il n'en avait parlé à personne, et son bonnet de nuit lui-même, — ce confident que Louis XI conseillait de brûler dès qu'on lui avait confié quelque chose, — son bonnet de nuit lui-même n'en savait rien, vu qu'il ne portait pas de bonnet de nuit.

— Eh bien, continua le directeur des postes, cette lettre fut mise sous les yeux du roi Louis XVIII, qui vous connaissait déjà comme poète. « Ah ! ah ! dit le roi, grand talent, bon cœur... Il faut récompenser ce jeune homme-là ! » Et il ordonna qu'une pension de 1 200 francs vous fût accordée.

— Mais, enfin, balbutia Victor, comment cette lettre avait-elle été mise sous les yeux du roi Louis XVIII ?

Le directeur des postes poussa un éclat de rire homérique.

Si naïf que fût le poète, il finit, cependant, par comprendre.

— Mais, alors, s'écria-t-il, qu'est devenue cette lettre ?

— Comment! mais elle a *tout naturellement* été remise à la poste.

— De sorte qu'elle est parvenue à son adresse?

— Probablement.

— Mais, si Delon avait accepté mon offre, si Delon était venu chez moi, que fût-il arrivé, alors?

— Il fût arrivé, mon cher poète, qu'il eût été arrêté, jugé et probablement exécuté.

— De sorte qu'on aurait pu croire que cette lettre, c'était un guet-apens; de sorte que, s'il eût été arrêté, jugé, exécuté... cette pension que j'ai reçue, c'était le prix du sang! Oh!...

Victor jeta un cri d'effroi rétrospectif, prit sa tête dans ses mains, et se précipita dans l'anti-chambre, où M. Roger le suivit, toujours riant, lui faisant observer qu'il oubliait son chapeau, et lui criant :

— Rappelez-vous que la malle-poste est à vous tout entière pour après-demain 15 avril.

Cette terreur rétrospective finit par se calmer : Delon était en sûreté, Delon était en Angleterre; Hugo respira.

Seulement, il commença de croire à l'existence de ce fameux cabinet noir, qu'il avait pris pour un fantôme, et se promit bien, lorsqu'il offrirait désormais sa chambre à un proscrit, de ne pas la lui offrir par la poste.



Le jour du départ pour Blois arrivé, il se rendit, avec Mme Hugo et la femme de chambre, à l'hôtel des postes. Au moment où il montait en voiture, une ordonnance qui venait de le manquer chez lui arriva au grand galop, et lui remit un pli au cachet de la maison du roi.

C'était son brevet de chevalier de la Légion d'honneur, signé par le roi Charles X. — Hugo n'avait pas vingt-trois ans.

Il y a, je l'ai dit, un âge où ces sortes de choses causent une grande joie, surtout quand elles sont accordées d'une certaine façon.

Hugo et Lamartine avaient, d'abord, été confondus dans une promotion générale, dans ce qu'on appelle une *fournée*. Le roi Charles X raya leurs deux noms.

M. de la Rochefoucauld, qui patronnait la liste, et particulièrement les deux jeunes poètes, se hasarda à demander pourquoi Sa Majesté venait de rayer deux noms aussi illustres.

— C'est justement parce qu'ils sont illustres, monsieur, répondit Charles X, qu'ils ne doivent pas être confondus avec les autres noms. Vous me présenterez un rapport à part pour MM. Lamartine et Hugo.

Le brevet était accompagné d'une lettre officielle de M. le comte Sosthène de la Rochefoucauld, et d'une lettre amicale de son secrétaire, M. de Beauchesne.

M. de Beauchesne, ou plutôt Beauchesne, était la véritable lumière de M. de la Rochefoucauld dans tout ce qu'il faisait de bien, et, il faut le dire, ce directeur des beaux-arts tant raillé par les journaux de l'opposition du temps — je laisse à part la vie politique — a fait, en encouragements littéraires, d'excellentes choses.

Il est vrai, comme je l'ai dit, que, pour le guider dans cette voie, il avait Beauchesne.

Beauchesne était, à cette époque, un charmant garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et est devenu, depuis, un charmant poète. Cœur loyal s'il en fut, il semblait avoir pris pour devise : *Video nec invideo*; et, en effet, qu'aurait-il pu envier? Tout ce qui était grand l'appelait *frère*, tout ce qui était bon l'appelait *ami*.

En franc et loyal Breton, la vraie monarchie tombée, Beauchesne resta fidèle à ses ruines. Je raconterai en son lieu comment nous manquâmes nous battre un jour pour cause politique, et je constaterai que jamais nous n'avions été meilleurs amis qu'à l'heure où nous mettions l'épée à la main.

Cher Beauchesne! il disparut tout à coup : je fus dix ans, quinze ans sans le revoir. Un matin, il entra chez moi, comme s'il en fût sorti la veille, et me sauta au cou.

Il arrivait avec une charmante chose, tragédie ou drame, je ne sais trop, une œuvre de fan-

taisie tirée de nos anciens fabliaux, — *les Épreuves de la belle Griseldis*, — qui, selon toute probabilité, sera lue, reçue, jouée et applaudie aux Français.

Il avait un ravissant castel au bois de Boulogne; il l'a vendu. Le lierre n'a pas le temps de pousser sur la maison des poètes.

Je me rappelle qu'à l'époque où il venait de faire bâtir la sienne, il m'envoya son album pour y mettre quelques vers. J'y écrivis ceux-ci :

Beauchesne, vous avez une douce retraite;  
Moi, je suis sans abri pour les jours de malheur !  
Que votre beau castel, pour reposer sa tête,  
Garde dans son grenier une place au poète,  
Qui vous garde en échange une place en son cœur.

Une seconde fois j'avais perdu de vue Beauchesne. Il m'arriva une de ces catastrophes qui me laissent indifférent, mais que beaucoup de gens regardent comme un grand malheur.

J'ouvre une lettre pleine de tendres protestations. Elle était de Beauchesne. Je n'y ai pas répondu, alors : j'y répons aujourd'hui.

Ce n'est point, au reste, la dernière fois que le nom de Beauchesne se trouvera sous ma plume. Ainsi, cher Beauchesne, je ne vous dis pas adieu; je vous dis au revoir!...

Hugo recevait donc à la fois, avec son brevet de chevalier, et la lettre officielle de M. de la



Rochefoucauld, et la lettre amicale de Beauchesne. Il mit le tout sur son cœur, monta en voiture, et, dans le trajet de Paris à Blois, composa tout entière la ballade des *Deux Archers*.

En arrivant à Blois, il déposa, tout joyeux, son brevet entre les mains de son père.

Le vieux soldat détacha d'un de ses vieux habits qui avaient vu la poussière de tant de pays, un de ces vieux rubans qui avaient vu le feu de tant de batailles, et l'attacha à la boutonnière de la redingote de son fils.

Ce fut pendant ce séjour à Blois que le poète reçut la lettre close de Charles X qui l'invitait à assister au sacre.

Il partit pour Reims en compagnie de Nodier.

A Reims, il trouva Lamartine, avec lequel il acheva de faire connaissance.

Chacun d'eux paya son hospitalité au roi :

Lamartine par son *Chant du sacre*; Hugo par son *Ode à Charles X*.

En 1826, *Bug-Jargal* parut. — De même que *Christine* avait été faite avant *Henri III*, *Bug-Jargal* avait été fait avant *Han d'Islande*. Je ne sais quelle cause opéra dans la publication une transposition chronologique.

En 1827, l'ambassadeur d'Autriche donne une grande soirée. A cette soirée, il invite tout ce qu'il y a d'illustre en France, et tout ce qu'il y a d'illustre en France, toujours fort avide de

soirées, va à celle de l'ambassadeur d'Autriche.

Les maréchaux y allèrent comme les autres.

Seulement, à cette soirée, il arriva une singulière chose.

A la porte du salon était, comme d'habitude, un laquais chargé d'annoncer les personnages que l'on avait jugés dignes d'assister à la fête.

Le maréchal Soult se présente.

— Qui faut-il annoncer? demande le laquais.

— *Le duc de Dalmatie*, répond le maréchal.

— *M. le maréchal Soult!* annonce le laquais, qui avait reçu ses ordres.

Ce pouvait être une erreur. *L'illustre épée*, comme l'appela, depuis, Louis-Philippe, qui peut-être, pas plus que l'ambassadeur d'Autriche, ne se souciait de l'appeler le duc de Dalmatie, *l'illustre épée* n'y fit pas attention.

Le maréchal Mortier se présente le second.

— Qui faut-il annoncer? demande le laquais.

— *Le duc de Trévisé*.

— *M. le maréchal Mortier!* annonce le laquais.

Les yeux des deux vieux compagnons de l'empereur se rencontrèrent; leurs regards se croisèrent comme deux éclairs, s'interrogeant l'un l'autre; mais ils ne surent que se répondre: il n'était pas bien clair encore que ce fût un parti pris.

Le maréchal Marmont se présente le troisième.

— Qui faut-il annoncer? demande le laquais.

— *Le duc de Raguse.*

— *M. le maréchal Marmont!* annonce le laquais.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre. Les deux premiers arrivés allèrent au troisième venu, et lui firent part de leur doute. Cependant, tous trois résolurent d'attendre encore.

Le duc de Reggio, le duc de Tarente et tous les autres ducs de création impériale vinrent les uns après les autres, et quoique chacun d'eux eût donné son nom de duc, ils furent annoncés purement et simplement sous leur nom de famille.

L'insulte était claire, patente, publique, et, cependant, ceux qui avaient été insultés se retirèrent silencieux, gardant l'insulte qui leur avait été faite. Pas un d'eux n'eut l'idée de souffleter l'insulteur.

Qui demanda satisfaction? qui l'obtint pour eux? Le poète!

Trois jours après cette insulte faite à l'armée entière, dans la personne de ses chefs, l'*Ode à la Colonne* parut...

Pendant le cours de la même année 1827, *Cromwell* fut publié. On discuta peu sur le poème, beaucoup sur la préface, qui contenait toute une poétique nouvelle.

En 1828, vinrent *les Orientales* et *le Dernier jour d'un condamné.*



Enfin, le 16 février 1829, fut joué, comme je l'ai dit, *Henri III*.

La révolution poétique était à peu près faite par Hugo et par Lamartine; mais la révolution dramatique était encore tout entière à faire.

*Henri III* venait franchement, hardiment, heureusement de commencer l'œuvre.

Aussi, cette représentation, que j'ai racontée dans tous ses détails, fut-elle, non seulement une grande joie, mais encore un grand encouragement pour Hugo.

Nous nous revîmes après la représentation.

Il me tendit la main.

— Ah! m'écriai-je, me voilà donc enfin des vôtres!

J'étais bien heureux de mon succès; mais ce qui surtout me le rendait plus précieux, c'était le droit qu'il m'avait conquis de toucher toutes ces mains-là.

— Maintenant, me dit Hugo, à mon tour!

— Quand le jour sera venu, ne m'oubliez pas...

— Vous serez à la première lecture.

— C'est parole donnée?

— C'est rendez-vous pris!

Et nous nous quittâmes.

En effet, dès le lendemain, Hugo choisit, parmi les différents sujets arrêtés d'avance dans son esprit, le drame de *Marion Delorme*.

Puis, comme nous faisons, nous autres créateurs, il le porta quelque temps dans son cerveau, ainsi que la mère porte l'enfant dans son sein.

Puis, enfin, il se dit un jour :

— Le 1<sup>er</sup> juin 1829, je commencerai mon drame.

Le 1<sup>er</sup> juin arrivé, il le commença, en effet.

Le 19, il avait fait les trois premiers actes.

Le 20, au point du jour, comme le soleil se levait, emplissant de rayons d'or le cadre de la fenêtre qui éclairait sa chambre de la rue Notre-Dame-des-Champs, il fit le premier vers de son quatrième acte :

LE DUC DE BELLEGARDE

Condamné ?

LE MARQUIS DE NANGIS

Condamné !

LE DUC DE BELLEGARDE

Bien !... mais le roi fait grâce ?...

Le lendemain, juste vingt-quatre heures après, et comme le soleil lui rendait sa visite accoutumée, il en écrivait le dernier vers :

On peut bien, une fois, être roi par mégarde !

Pendant ces vingt-quatre heures, il n'avait ni bu, ni mangé, ni dormi ; mais il avait fait un



UNE SCÈNE DE MARION DELORME  
d'après une lithographie du temps



acte de près de six cents vers ; six cents vers qui, à mes yeux, comptent parmi les plus beaux de la langue française.

Le 27 juin, *Marion Delorme* était terminée.

\*  
\* \*

Hugo n'eut pas besoin, comme moi, d'écrire à Nodier, et d'attendre un rendez-vous de Taylor : autant j'étais inconnu avant *Henri III*, autant Hugo était déjà illustre avant *Marion Delorme*.

Il indiqua, comme je l'ai dit, une lecture chez Devéria, et invita Taylor à cette lecture, et, avec Taylor, de Vigny, Émile Deschamps, Sainte-Beuve, Soumet, Boulanger, Beauchesne, moi, — toute la pléiade, enfin.

La lecture commença.

Le premier acte de *Marion Delorme* est un chef-d'œuvre ; il n'y a rien à y reprendre, à part cette manie qu'a Hugo de faire entrer ses personnages par les fenêtres, au lieu de les faire entrer par les portes, et qui se trahissait là, chez lui, pour la première fois.

Nul cœur n'est plus exempt d'envie que le mien. J'écoutai donc ce premier acte avec une profonde admiration, mêlée, cependant, de quelque tristesse : je sentais que j'étais loin de

cette forme-là, que je serais longtemps à y atteindre, si j'y atteignais jamais.

Puis vint le second acte, et successivement les trois derniers. — J'étais près de Taylor.

Au dernier vers de la pièce, il se pencha vers moi.

— Eh bien ! me demanda-t-il, que pensez-vous de cela ?

— Je dis que nous sommes tous flambés, si Victor n'a pas fait aujourd'hui sa meilleure pièce.

Puis j'ajoutai :

— Seulement, je crois qu'il l'a faite.

— Et pourquoi croyez-vous cela ?

— Mais parce qu'il y a dans *Marion Delorme* toutes les qualités de l'homme mûr, et aucune des fautes du jeune homme. Le progrès est impossible à qui débute par une chose complète, ou à peu près.

Je suis intéressé, ne fût-ce que par amour-propre, à croire que j'avais raison : mon avis est encore aujourd'hui que *Marion Delorme* est, sinon la meilleure, du moins une des meilleures pièces d'Hugo.

Je le félicitai bien sincèrement, bien consciencieusement ; je n'avais jamais entendu rien de pareil à ces vers de *Marion Delorme* : j'étais écrasé sous la magnificence de ce style, moi à qui le style manquait surtout. On m'eût de-

mandé dix ans de ma vie en me promettant qu'en échange j'atteindrais, un jour, à cette forme, je n'eusse point hésité, je les eusse donnés à l'instant même !

Une chose m'avait profondément blessé au cinquième acte, c'était que Didier marchât à la mort sans pardonner à Marion. Je suppliai Hugo de substituer à la propre inflexibilité de son caractère quelque chose de plus humain ; Sainte-Beuve se joignit à moi, et, à nous deux, nous obtînmes le pardon de la pauvre Marion.

Restait la question de censure.

Personne de nous ne croyait que la commission d'examen laissât passer le caractère de Louis XIII, si admirablement tracé, justement à cause de la perfection des lignes et de la vivacité du coloris.

Il est vrai que l'acte de Louis XIII pouvait s'enlever sans rien ôter de l'intérêt de la pièce, et, plusieurs fois, Crosnier fit cette coupure au théâtre de la Porte-Saint-Martin, sans que le public s'en aperçût. C'était ce que les critiques de petits mots et de petites choses appelaient une superfétation, un hors-d'œuvre.

Hors-d'œuvre magnifique ! superfétation sublime ! — Je donnerais celui de mes drames que l'on voudrait prendre au choix, pour avoir fait le quatrième acte de *Marion Delorme*.

Au reste, ce fut pendant un temps le défaut



dominant de Victor Hugo, de faire des quatrièmes actes qui pouvaient s'enlever comme des tiroirs. Le quatrième acte d'*Hernani*, où se trouve le gigantesque monologue de Charles-Quint, pourrait s'enlever sans faire de tort à la pièce, et il en est de même du quatrième acte de *Ruy Blas*.

Mais, de ce que ce quatrième acte est inutile à l'ouvrage, s'ensuit-il qu'une fantaisie merveilleuse doive être supprimée ? de ce qu'une femme est belle, est-il absolument nécessaire de jeter ses diamants à l'eau, quand surtout elle en a pour un million ?

Le bruit de la lecture se répandit dans Paris, et ce fut un véritable *steeple-chase* des directeurs de théâtre à la rue Notre-Dame-des-Champs, pour avoir *Marion Delorme*.

Harel accourut d'abord ; il entra et, trouvant le manuscrit sous sa main, commença par écrire, à tout hasard, au-dessous du titre de l'ouvrage : « Reçue au théâtre de l'Odéon, le 14 juillet 1829. »

C'était le jour anniversaire de la prise de la Bastille : Harel espérait prendre *Marion Delorme* de la même façon que nos pères avaient pris la Bastille, — par surprise !

Harel fut repoussé avec perte ; mais, comme son nom était sur le manuscrit, il n'en soutint pas moins qu'il y avait prise de possession.

Après Harel, le lendemain ou le surlendemain, on annonça M. Crosnier.

Il fut introduit dans le salon.

Hugo lisait un journal ; il se leva, indiqua de la main un siège à M. Crosnier, qui s'assit.

Hugo s'assit à son tour, et attendit.

Mais M. Crosnier gardait le silence ; ce que voyant Hugo, il reprit son journal ; — ce que voyant à son tour M. Crosnier, il se décida à parler.

— Monsieur, dit-il s'adressant à Hugo, j'étais venu pour avoir l'honneur de parler à monsieur votre père ; on m'avait dit qu'il était chez lui. Si ce n'était point abuser de votre complaisance, je vous prierais de vouloir bien le faire prévenir que je l'attends.

— Hélas ! monsieur, répondit Hugo, mon père est mort depuis un an, et je présume que c'est à moi que vous voulez parler.

— Je veux parler à M. Victor Hugo.

— C'est moi, monsieur.

Crosnier ne pouvait se figurer que ce petit jeune homme blond et rose, qui semblait un enfant de vingt ans, fût l'homme autour duquel, depuis cinq ou six ans, il se faisait déjà tant de bruit.

Alors, il exposa le but de sa visite.

Il venait demander *Marion Delorme* pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Hugo sourit, lui montra la réception d'Harel, que primait la réception convenue du Théâtre-Français.

Crosnier sourit à son tour de ce sourire fin qui lui est particulier ; puis, prenant une plume :

— Monsieur Hugo, dit-il, permettez que j'inscrive ma réception au-dessous de celle de mon confrère.

— Inscrivez ce qu'il vous plaira, monsieur, dit Hugo ; mais je vous ferai observer qu'il y a deux réceptions qui priment la vôtre.

— Peu importe, monsieur, je désire prendre rang. Eh ! mon Dieu, qui sait ? malgré ces deux réceptions, il se peut que ce soit moi qui joue l'ouvrage.

Et il écrivit au-dessous de la réception d'Harel :  
« Reçue au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 16 juillet 1829. »

Ce fut étayée d'avance sur cette double réception que *Marion Delorme* se présenta au Théâtre-Français, et y fut reçue par acclamation et à l'unanimité.

Je me rappelle qu'en sortant, enthousiasmé de cette lecture à laquelle nous avons assisté tous, Émile Deschamps, montrant l'affiche du soir, haussa les épaules, et s'écria avec compassion, à la vue du chef-d'œuvre de Racine :

— Et ils vont jouer *Britannicus* !...

Personne de nous aujourd'hui, pas même



Émile Deschamps, n'avouerait avoir dit ce mot.

Et, moi, je déclare que nous l'eussions tous dit en 1829, et que plus d'un qui a fait, depuis, ses visites aux trente-neuf académiciens, le lui envia dans le moment.

La pièce fut distribuée et mise à l'étude immédiatement après la réception. Mademoiselle Mars jouait Marion ; Firmin, Didier ; Joanny, Nangis ; Menjaud, Saverny, etc.

Mais, un matin, cette nouvelle terrible se répandit, que la pièce était arrêtée par la censure !

Même chose était arrivée à *Henri III*. La censure arrête toujours, c'est son état, quitte à lâcher ensuite, si elle a affaire à une œuvre qui se défende ou à un auteur qui crie.

J'avais crié, et *Henri III* était sorti sain et sauf de ses griffes, grâce à M. de Martignac, qui était venu à mon secours.

Hugo s'adressa donc à M. de Martignac.

Mais, si bienveillant, si spirituel, si littéraire même que fût ce modèle des ministres présents, passés et futurs, il s'avoua impuissant.

Il s'agissait, non plus d'un Valois, mais d'un Bourbon, non plus d'un prédécesseur, mais d'un aïeul de Charles X.

Charles X pouvait seul prononcer dans cette question de famille.

Hugo résolut de demander une audience à Charles X. L'audience lui fut accordée.

A cette époque, on n'abordait les rois de France qu'en habit à la française et l'épée au côté. Hugo se décida à grand'peine à ce travestissement; mais Taylor se chargea de réunir les différentes pièces de l'habillement. Il tenait énormément à *Marion Delorme*, et, pour que *Marion Delorme* lui fût rendue, il eût habillé Hugo en Turc ou en Chinois.

Le jour de l'audience arriva. Hugo se rendit à Saint-Cloud. L'antichambre était comble.

Au nombre des personnes qui attendaient, étaient madame du Cayla, qui venait mettre la dernière main au ministère Polignac, et Michaud, de l'Académie, qui partait pour la Palestine. Michaud était lecteur du roi. Il était brodé d'or, à lui tout seul, comme quatre généraux! C'était, cependant, un homme de beaucoup d'esprit que Michaud.

Hugo était occupé à causer avec lui, quand les deux portes s'ouvrirent, et qu'on annonça Son Altesse royale Monseigneur le dauphin.

Hugo n'avait jamais vu de près celui pour lequel il avait voulu qu'on haussât l'Arc de triomphe, afin

Que le géant de notre gloire  
Pût y passer sans se baisser!

Il vit apparaître quelque chose comme un singe, moins la grâce; une espèce de momie au

visage tourmenté par un tic éternel, qui traversa la salle, répondant à tous les saluts, à tous les souhaits, à tous les hommages, par un grognement sourd dans lequel il était impossible de distinguer un seul mot articulé.

C'était le vainqueur du Trocadéro ! le pacificateur de l'Espagne !

Il n'en fit pas plus pour Madame du Cayla que pour les autres. Peut-être, si quelque courtisan lui eût soufflé qu'il y avait là un grand poète, se fût-il arrêté et eût-il regardé pour voir quelle espèce d'animal c'était.

Aucun courtisan ne prévint Monseigneur le dauphin, et Monseigneur le dauphin passa sans s'arrêter.

Presque aussitôt, Charles X passa à son tour, avec l'air aussi gracieux et aussi souriant que son fils avait l'air grotesque et rechargé. Il salua Mme du Cayla de la voix ; Michaud et Victor, de la main ; les autres, de la tête, et entra dans son salon d'audience.

Une seconde après, on appela Mme la comtesse du Cayla.

Sans s'inquiéter depuis quel temps elle attendait, ni si elle était venue avant les autres visiteurs, le dernier des rois chevaliers faisait passer la femme la première.

Mme du Cayla resta une heure environ avec le roi. Ce n'était pas trop pour accoucher d'un



ministère qui, lui-même, un an plus tard, devait accoucher de la révolution de Juillet.

Puis, quand Mme du Cayla se fut retirée, on appela le poète. Après s'être souvenu qu'il était le successeur de François I<sup>er</sup>, Charles X se rappelait qu'il était le descendant de Louis XIV.

Le poète entra.

Laissons-lui raconter à lui-même cette remarquable entrevue :

C'était le sept août. — O sombre destinée!  
 C'était le premier jour de leur dernière année!  
 Seuls, dans un lieu royal, côte à côte marchant,  
 Deux hommes, par endroits du coude se touchant,  
 Causaient... Grand souvenir qui dans mon cœur se grave!  
 Le premier avait l'air fatigué, triste et grave,  
 Comme un trop faible front qui porte un lourd projet.  
 Une double épaulette à couronne chargeait  
 Son uniforme vert à ganse purpurine,  
 Et l'Ordre et la Toison faisaient, sur sa poitrine,  
 Près du large cordon moiré de bleu changeant,  
 Deux foyers lumineux, l'un d'or, l'autre d'argent.  
 C'était un roi, vieillard à la tête blanchie,  
 Penché du poids des ans et de la monarchie!  
 L'autre était un jeune homme étranger chez les rois,  
 Un poète, un passant, une inutile voix...

Dans un coin, une table, un fauteuil de velours  
 Miraient dans le parquet leurs pieds dorés et lourds;  
 Par une porte en vitre, au dehors, l'œil, en foule,  
 Apercevait de loin des armoires de Boule,  
 Des vases du Japon, des laques, des émaux  
 Et des chandeliers d'or aux immenses rameaux,

Un salon rouge orné de glaces de Venise,  
 Plein de ces bronzes grecs que l'esprit divinise,  
 Multipliait sans fin ses lustres de cristal;  
 Et, comme une statue à lames de métal,  
 On voyait, casque au front, luire, dans l'encoignure,  
 Un garde argent et bleu, d'une fière tournure.

Or, entre le poète et le vieux roi courbé,  
 De quoi s'agissait-il ?

D'un pauvre ange tombé  
 Dont l'amour refaisait l'âme avec son haleine :  
 De Marion, lavée ainsi que Madeleine,  
 Qui boitait et traînait son pas estropié,  
 La censure, serpent, l'ayant mordue au pied.

Le poète voulait faire, un soir, apparaître  
 Louis-Treize, ce roi sur qui régnait un prêtre;  
 Tout un siècle : marquis, bourreaux, fous, bateleurs;  
 Et que la foule vînt, et qu'à travers les pleurs,  
 Par moments, dans un drame étincelant et sombre,  
 Du pâle cardinal on crût voir passer l'ombre.

Le vieillard hésitait. — Que sert de mettre à nu  
 Louis-Treize, ce roi, chétif et mal venu ?  
 A quoi bon remuer un mort dans une tombe ?  
 Que veut-on ? où court-on ? sait-on bien où l'on tombe ?  
 Tout n'est-il pas déjà croulant de tout côté ?  
 Tout ne s'en va-t-il pas dans trop de liberté ?  
 N'est-il pas temps plutôt, après quinze ans d'épreuve,  
 De relever la digue et d'arrêter le fleuve ?  
 Certes, un roi peut reprendre alors qu'il a donné.  
 Quant au théâtre, il faut, le trône étant miné,  
 Étouffer des deux mains sa flamme trop hardie ;  
 Car la foule est le peuple, et d'une comédie  
 Peut jaillir l'étincelle aux livides rayons  
 Qui met le feu dans l'ombre aux révolutions !

Puis il niait l'histoire, et, quoi qu'il en puisse être,  
 A ce jeune rêveur disputait son ancêtre;  
 L'accueillant bien, d'ailleurs; bon, royal, gracieux,  
 Et le questionnant sur ses propres aïeux.

Tout en laissant aux rois les noms dont on les nomme,  
 Le poète luttait fermement, comme un homme  
 Épris de liberté, passionné pour l'art,  
 Respectueux pourtant pour ce noble vieillard.  
 Il disait : « Tout est grave, en ce siècle où tout penche.  
 L'art, tranquille et puissant, veut une allure franche.  
 Les rois morts sont sa proie; il faut la lui laisser.  
 Il n'est pas ennemi; pourquoi le courroucer  
 Et le livrer, dans l'ombre, à des tortionnaires,  
 Lui dont la main fermée est pleine de tonnerres ?  
 Cette main, s'il l'ouvrait, redoutable envoyé,  
 Sur la France éblouie et le Louvre effrayé,  
 On s'épouvanterait — trop tard, s'il faut le dire, —  
 D'y voir subitement tant de foudres reluire !  
 Oh ! les tyrans d'en bas nuisent au roi d'en haut.  
 Le peuple est toujours là qui prend la muse au mot,  
 Quand l'indignation, jusqu'au roi qu'on révère,  
 Monte du front pensif de l'artiste sévère !

Sire, à ce qui chancelle est-on bien appuyé ?  
 La censure est un toit mauvais, mal étayé,  
 Toujours prêt à tomber sur les noms qu'il abrite.  
 Sire, un souffle imprudent, loin de l'éteindre, irrite  
 Le foyer, tout à coup terrible et tournoyant,  
 Et, d'un art lumineux, fait un art flamboyant.  
 D'ailleurs, ne cherchât-on que la splendeur royale,  
 Pour cette nation moqueuse mais loyale,  
 Au lieu des grands tableaux qu'offrait le grand Louis,  
 Roi-soleil fécondant les lis épanouis,  
 Qui, tenant sous son sceptre un monde en équilibre,



Faisait Racine heureux, laissait Molière libre,  
 Quel spectacle, grand Dieu ! qu'un groupe de censeurs  
 Armés et parlant bas, vils esclaves chasseurs,  
 A plat ventre couchés, épiant l'heure où rentre  
 Le drame, fier lion, dans l'histoire, son antre ! »

Ici, voyant vers lui, d'un front plus incliné,  
 Se tourner doucement le vieillard étonné,  
 Il hasardait plus loin sa pensée inquiète,  
 Et, laissant de côté le drame et le poète,  
 Attentif, il sondait le dessein vaste et noir  
 Qu'au fond de ce roi triste, il venait d'entrevoir.  
 — Se pourrait-il ? quelqu'un aurait cette espérance ?  
 Briser le droit de tous ! retrancher à la France,  
 Comme on ôte un jouet à l'enfant dépité,  
 De l'air, de la lumière et de la liberté !  
 Le roi ne voudrait pas, lui, roi sage et roi juste !  
 Puis, choisissant les mots pour cette oreille auguste,  
 Il disait que les temps ont des flots souverains ;  
 Que rien, ni ponts hardis, ni canaux souterrains,  
 Jamais, excepté Dieu, rien n'arrête et ne dompte  
 Le peuple qui grandit ou l'océan qui monte ;  
 Que le plus fort vaisseau sombre et se perd souvent,  
 Qui veut rompre de front et la vague et le vent.  
 Et que, pour s'y briser, dans la lutte insensée,  
 On a derrière soi, roche partout dressée,  
 Tout son siècle, les mœurs, l'esprit qu'on veut braver,  
 Le port même où la nef aurait pu se sauver !...  
 Charles-Dix, souriant, répondit : « O poète ! »

Le soir, tout rayonnant de lumière et de fête,  
 Regorgeant de soldats, de princes, de valets,  
 Saint-Cloud, joyeux et vert, autour du fier palais  
 Dont la Seine, en fuyant, reflète les beaux marbres,  
 Semblait avec amour presser sa touffe d'arbres ;

L'Arc de triomphe, orné de victoires d'airain ;  
 Le Louvre, étincelant, fleurdelisé, serein,  
 Lui répondaient de loin du milieu de la ville ;  
 Tout ce royal ensemble avait un air tranquille,  
 Et, dans le calme aspect d'un repos solennel,  
 Je ne sais quoi de grand qui semblait éternel !

. . . . .

Le lendemain de cette entrevue et de ce refus, — car Charles X refusa de laisser jouer *Marion Delorme*, — la pension de Victor Hugo, qui était de 2400 francs, fut portée à 6000 livres, à titre de dédommagement.

Tout le monde sait que le poète, de son côté, refusa, nous ne dirons pas dédaigneusement, mais dignement, cette augmentation de pension.

On a fait beaucoup de bruit, depuis, autour de ce refus. Tels puritains touchent aujourd'hui un traitement de sénateur qui ont reproché au poète d'avoir, après l'interdiction de *Marion Delorme* par Charles X, gardé sa pension primitive de 2400 francs.

Dieu fasse miséricorde à ceux-là ! ils sont aujourd'hui dans les antichambres de l'Élysée, et le premier poète de France, et, par conséquent, du monde, est à Guernesey !

Je demande pardon à Lamartine de faire d'Hugo le premier poète de France et du monde : Hugo est exilé ; Lamartine est trop généreux pour ne point lui céder le pas. Si Lamartine eût

été exilé comme Hugo, — et je regrette pour sa gloire qu'il ne le soit pas! — j'eusse dit : « Les deux premiers poètes de France; les deux premiers poètes du monde! »

Hugo, en revenant de Saint-Cloud, trouva Taylor qui l'attendait chez lui.

La nouvelle apportée, comme celle du page de Mme Malbrouck, était assez mauvaise. Taylor se désespérait.

— Nous n'avons rien dans nos cartons! répétait-il.

Notez que la Comédie-Française avait dans ses cartons dix pièces de M. Viennet, quatre ou cinq de M. Delrieu, deux ou trois de M. Lemercier, sans compter le *Pertinax* de M. Arnault, le *Julien* de M. de Jouy, etc., etc.

C'est là ce que Taylor appelait n'avoir rien dans ses cartons!

— Nous comptons sur *Marion Delorme* pour notre hiver, disait-il; notre hiver est perdu!...

Hugo le laissa se lamenter.

— Et quand espérez-vous jouer *Marion Delorme*? demanda-t-il.

— Mais au mois de janvier ou de février.

— Ah! bon! alors, nous avons de la marge... Eh bien!...

Il calcula.

— Nous sommes le 7 août; revenez le 1<sup>er</sup> octobre.



Taylor revint le 1<sup>er</sup> octobre.

Hugo prit un manuscrit, et le lui donna.

C'était *Hernani*.

Hugo avait commencé ce second ouvrage le 17 septembre et l'avait fini le 25 du même mois.

Il avait mis à l'exécuter trois jours de moins que pour *Marion Delorme*.

Hâtons-nous de dire que, d'avance, les plans de ces deux pièces étaient faits dans la tête du poète.

\*  
\* \*

Cette fois, il n'y avait rien à craindre de la censure : ne fût-ce que par pudeur, elle n'eût point osé arrêter *Hernani*.

Je crois que j'ai dit *la pudeur* de la censure !

Ah ! ma foi, tant pis ! puisque le mot est tombé sur le papier, qu'il y reste !

La pièce prenait naturellement la place de son aînée ; elle fut lue pour la forme, reçue avec des bravos, des acclamations, des cris, — Hugo lit très bien, surtout ses propres ouvrages, — distribuée et mise en répétition.

Je consigne ici qu'Hugo lit très bien, non pas que je pense que sa manière de lire ait pu influencer sur le plus ou le moins d'enthousiasme de la réception, mais parce que, ne l'ayant jamais entendu à la tribune, je ne puis, d'après les opinions très variées que j'ai vu exprimer



M<sup>lle</sup> MARS  
d'après une gravure de NIQUET

devant moi sur son talent d'orateur, me faire une idée de la façon dont il parle en public. Ce que je sais, c'est que ses discours lus m'ont toujours paru des chefs-d'œuvre de langue et de logique.

Avec les répétitions commencèrent les déboires.

Il n'y avait, au Théâtre-Français, de sympathie réelle pour la littérature romantique que chez le vieux Joanny ; les autres — mademoiselle Mars la première, malgré le splendide succès qu'elle venait d'obtenir dans la duchesse de Guise, — ne regardaient l'envahissement qui s'opérait que comme une espèce d'invasion de barbares à laquelle il fallait se soumettre en souriant.

Dans les caresses que nous faisait mademoiselle Mars, il y avait toujours les restrictions mentales de la femme violée.

Michelot, professeur au Conservatoire, homme du monde, homme poli, nous présentait une surface des plus gracieuses et des plus agréables.

Au fond, il nous abhorrait.

Quant à Firmin, qui nous fut si utile par son talent, — talent réel, quoique rejetant au plus haut degré la forme, c'est-à-dire le côté plastique de l'art, — il n'avait pas d'opinion littéraire ; il avait seulement une espèce d'instinct dramatique qui donnait, à défaut d'art, le mouvement et la vie à son jeu.



Il nous aimait donc assez, nous chez qui étaient ses qualités, à lui : la vie et le mouvement ; mais il craignait fort les autres, les vieux ; de sorte qu'il restait neutre dans toutes les querelles littéraires, et assistait rarement à une lecture, afin de ne pas être obligé de manifester son opinion. Ce n'était pas un obstacle, mais ce n'était pas non plus un soutien.

La pièce était distribuée — nous parlons des rôles principaux — entre les quatre artistes que nous venons de nommer, et qui étaient les premiers du Théâtre-Français.

Mademoiselle Mars jouait *doña Sol* ; Joanny, Ruy Gomez ; Michelot, Charles-Quint, et Firmin, *Hernani*.

J'ai dit que notre littérature n'était pas sympathique à mademoiselle Mars ; mais je dois ajouter ou plutôt répéter une chose, c'est que, comme mademoiselle Mars, au théâtre, était le plus honnête homme du monde, une fois la première représentation engagée, une fois que le feu des applaudissements ou des sifflets avait salué le drapeau — fût-il étranger — sous lequel elle combattait, elle se serait fait tuer plutôt que de reculer d'un pas ; elle aurait subi le martyre plutôt que de renier, nous ne dirons pas sa foi, — notre école n'était pas sa foi, — mais son serment.

Seulement, pour en arriver là, il fallait passer

par cinquante ou soixante répétitions, et ce qu'il y avait, pendant ces cinquante ou soixante répétitions, d'observations hasardées, de grimaces faites, de coups d'épingle donnés à l'auteur, c'était incalculable.

Il va sans dire que ces coups d'épingle pour le corps étaient bien souvent des coups de poignard pour le cœur.

J'ai raconté ce que j'avais souffert avec mademoiselle Mars pendant les répétitions d'*Henri III*; les discussions, les querelles, les disputes même que j'avais avec elle; les emportements auxquels, malgré mon obscurité, je n'avais pu, au risque de ce qui en adviendrait, m'empêcher de me laisser aller.

La même chose devait arriver et arriva à Hugo.

Mais Hugo et moi avons deux caractères absolument opposés; lui est froid, calme, poli, sévère, plein de mémoire du bien et du mal; moi, je suis en dehors, vif, débordant, railleur, oublieux du mal, quelquefois du bien.

Il en résultait, entre mademoiselle Mars et Hugo, des dialogues tout à fait différents des miens.

Notez qu'au théâtre, en général, le dialogue entre l'acteur et l'auteur a lieu par-dessus la rampe, c'est-à-dire de l'avant-scène à l'orchestre; de sorte que pas un mot n'en est perdu pour les trente ou quarante artistes, musiciens, régis-

seurs, comparses, garçons de théâtre, allumeurs et pompiers assistant à la répétition.

Cet auditoire, comme on le comprend, toujours disposé à bien accueillir les épisodes destinés à le distraire de l'ennui du fait principal, la répétition, ne contribue pas peu à agacer les nerfs des interlocuteurs, et, par conséquent, à infiltrer une certaine aigreur dans les relations téléphoniques qui s'établissent de l'orchestre au théâtre.

Les choses se passaient à peu près ainsi :

Au milieu de la répétition, mademoiselle Mars s'arrêtait tout à coup.

— Pardon, mon ami, disait-elle à Firmin, à Michelot ou à Joanny, j'ai un mot à dire à l'auteur.

L'acteur auquel elle s'adressait faisait un signe d'assentiment, et demeurait muet et immobile à sa place.

Mademoiselle Mars s'avancait jusque sur la rampe, mettait la main sur ses yeux, et, quoiqu'elle sût très bien à quel endroit de l'orchestre se trouvait l'auteur, elle faisait semblant de le chercher.

C'était sa petite mise en scène, à elle.

— M. Hugo ? demandait-elle ; M. Hugo est-il là ?

— Me voici, madame, répondait Hugo en se levant.



— Ah ! très-bien ! merci... Dites-moi, monsieur Hugo...

— Madame ?

— J'ai à dire ce vers-là :

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

— Oui, madame ; Hernani vous dit :

Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde !  
Ne pleure pas... Mourons plutôt ! Que n'ai-je un monde,  
Je te le donnerais ! Je suis bien malheureux !

et vous lui répondez :

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

— Est-ce que vous aimez cela, monsieur Hugo ?

— Quoi ?

— Vous êtes, *mon lion* !...

— Je l'ai écrit ainsi, madame ; donc, j'ai cru que c'était bien.

— Alors, vous y tenez, à votre *lion* ?

— J'y tiens et je n'y tiens pas, madame ; trouvez-moi quelque chose de mieux, et je mettrai cette autre chose à la place.

— Ce n'est pas à moi à trouver cela : je ne suis pas l'auteur, moi.

— Eh bien ! alors, madame, puisqu'il en est ainsi, laissons tout uniment ce qui est écrit.

— C'est qu'en vérité, cela me semble si drôle d'appeler M. Firmin *mon lion* !

— Ah ! parce qu'en jouant le rôle de doña Sol, vous voulez rester mademoiselle Mars ; si vous étiez vraiment la pupille de Ruy Gomez de Sylva, c'est-à-dire une noble Castellane du seizième siècle, vous ne verriez pas dans Hernani M. Firmin ; vous y verriez un de ces terribles chefs de bande qui faisaient trembler Charles-Quint jusque dans sa capitale ; alors, vous comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme son *lion*, et cela vous semblerait moins drôle !

— C'est bien ! puisque vous tenez à votre *lion*, n'en parlons plus. Je suis ici pour dire ce qui est écrit ; il y a dans le manuscrit : « Mon lion ! » je dirai : « Mon lion ! » moi... Mon Dieu ! cela m'est bien égal ! — Allons, Firmin !

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

Et la répétition continuait.

Seulement, le lendemain, arrivée au même endroit, mademoiselle Mars s'arrêtait comme la veille ; comme la veille, elle s'avancait sur la rampe ; comme la veille, elle mettait la main sur ses yeux ; comme la veille, elle faisait semblant de chercher l'auteur.

— M. Hugo ? disait-elle de sa voix sèche, de sa voix, à elle ; de la voix de mademoiselle Mars, et non pas de Célimène. — M. Hugo est-il là ?

— Me voici, madame, répondait Hugo avec sa même placidité.

— Ah ! tant mieux ! je suis bien aise que vous soyez là.

— Madame, j'avais eu l'honneur de vous présenter mes hommages avant la répétition.

— C'est vrai... Eh bien ! avez-vous réfléchi ?

— A quoi, madame ?

— A ce que je vous ai dit hier.

— Hier, vous m'avez fait l'honneur de me dire beaucoup de choses.

— Oui, vous avez raison... Mais je veux parler de ce fameux hémistiche.

— Lequel ?

— Eh ! mon Dieu, vous savez bien lequel !

— Je vous jure que non, madame ; vous me faites tant de bonnes et justes observations, que je confonds les unes avec les autres.

— Je parle de l'hémistiche du *lion*...

— Ah ! oui : *Vous êtes, mon lion !* je me rappelle...

— Eh bien ! avez-vous trouvé un autre hémistiche ?

— Je vous avoue que je n'en ai pas cherché.

— Vous ne trouvez donc pas cet hémistiche dangereux ?

— Qu'appellez-vous dangereux ?

— J'appelle dangereux ce qui peut être sifflé.



— Je n'ai jamais eu la prétention de ne pas être sifflé.

— Soit; mais il faut être sifflé le moins possible.

— Vous croyez donc qu'on sifflera l'hémistiche du *lion* ?

— J'en suis sûre !

— Alors, madame, c'est que vous ne le direz pas avec votre talent habituel.

— Je le dirai de mon mieux... Cependant, je préférerais...

— Quoi ?

— Dire autre chose.

— Quoi ?

— Autre chose, enfin !

— Quoi ?

— Dire, — et mademoiselle Mars avait l'air de chercher le mot, que, depuis trois jours, elle mâchait entre ses dents, — dire par exemple... heu... heu... heu...

Vous êtes, *monseigneur*, superbe et généreux !

Est-ce que *monseigneur* ne fait pas le vers comme *mon lion* ?

— Si fait, madame; seulement, *mon lion* relève le vers, et *monseigneur* l'aplatit. J'aime mieux être sifflé pour un bon vers qu'applaudi pour un méchant.

— C'est bien, c'est bien !... Ne nous fâchons

pas... On dira votre *bon vers* sans y rien changer ! — Allons, Firmin, mon ami, continuons...

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

Il est bien entendu que, le jour de la première représentation, mademoiselle Mars, au lieu de dire : « Vous êtes, mon lion ! » dit : « Vous êtes monseigneur ! »

Le vers ne fut ni applaudi ni sifflé : il n'en valait plus la peine.

Un peu plus loin, Ruy Gomez, après avoir surpris Hernani et doña Sol dans les bras l'un de l'autre, fait, à l'annonce de l'entrée du roi, cacher Hernani dans une chambre dont la porte est masquée par un tableau.

Alors, commence la fameuse scène connue sous le nom de *scène des portraits*, scène qui a soixante et seize vers, scène qui se passe entre don Carlos et Ruy Gomez, scène que doña Sol écoute muette et immobile comme une statue, scène à laquelle elle ne prend part qu'au moment où le roi veut faire arrêter le duc et où, arrachant son voile et se jetant entre le duc et les gardes, elle s'écrie :

Roi don Carlos, vous êtes

Un mauvais roi !...

Ce long silence et cette longue immobilité

avaient toujours choqué mademoiselle Mars. Le Théâtre-Français, habitué aux traditions de la comédie de Molière ou de la tragédie de Corneille, était on ne peut plus rebelle à la mise en scène du drame moderne et, en général, ne comprenait ni l'ardeur du mouvement ni la poésie de l'immobilité.

Il en résultait que la pauvre doña Sol ne savait que faire de sa personne pendant ces soixante et seize vers.

Un jour, elle résolut de s'en expliquer avec l'auteur.

Vous connaissez sa façon d'interrompre la répétition, et sa manière de s'avancer sur les quinquets.

L'auteur est debout à l'orchestre ; mademoiselle Mars debout à la rampe.

— Vous êtes là, monsieur Hugo ?

— Oui, madame.

— Ah ! bien !... Rendez-moi donc un service.

— Avec grand plaisir... Lequel ?

— Celui de me dire ce que je fais là, moi.

— Où cela ?

— Mais sur le théâtre, pendant que M. Michelot et M. Joanny causent ensemble.

— Vous écoutez, madame.

— Ah ! j'écoute... Je comprends ; seulement, je trouve que j'écoute un peu longtemps.

— Vous savez que la scène était beaucoup



plus longue, et que je l'ai déjà raccourcie d'une vingtaine de vers ?

— Eh bien, mais ne pourriez-vous pas la raccourcir encore de vingt autres ?...

— Impossible, madame !

— Ou, tout au moins, faire que j'y prenne part d'une façon quelconque ?

— Mais vous y prenez part naturellement, par votre présence même. Il s'agit de l'homme que vous aimez ; on débat sa vie ou sa mort ; il me semble que la situation est assez forte pour que vous en attendiez impatiemment mais silencieusement la fin.

— C'est égal... c'est long !

— Je ne trouve pas, madame.

— Bon ! n'en parlons plus... Mais, certainement, le public se demandera : « Que fait donc là mademoiselle Mars, la main sur sa poitrine ? Ce n'était pas la peine de lui donner un rôle pour la faire tenir debout, un voile sur les yeux, et sans parler, pendant toute une moitié d'acte ! »

— Le public se dira que, sous la main, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, son cœur bat ; que, sous le voile, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, son visage rougit d'espérance ou pâlit de terreur ; que, pendant le silence, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, l'amante d'Hernani

amasse dans son cœur l'orage qui éclate par ces mots, médiocrement respectueux d'une sujette à son seigneur :

Roi don Carlos, vous êtes

Un mauvais roi !...

et, croyez-moi, madame, cela suffira au public,  
— C'est votre idée, soit ! Au fait, je suis bien bonne de me tourmenter ainsi : si l'on siffle pendant la scène, ce ne sera pas moi qu'on sifflera, puisque je ne dis pas un mot... Voyons, Michelot ; voyons, Joanny, continuons.

Roi don Carlos, vous êtes

Un mauvais roi !...

Là, vous êtes content, n'est-ce pas, monsieur Hugo ?

— Très content, madame.

Et, avec son imperturbable sérénité, Hugo saluait et s'asseyait.

Le lendemain, mademoiselle Mars arrêtait la répétition au même endroit, s'avancait sur la rampe, mettait sa main sur ses yeux, et, de la même voix que la veille :

— M. Hugo est-il là ? demandait-elle.

— Me voici, madame.

— Eh bien, avez-vous trouvé à me faire dire quelque chose ?

— Où cela ?

— Mais vous le savez bien... dans la fameuse scène où ces messieurs disent cent cinquante vers, tandis que je les regarde et que je me tais... Je sais qu'ils sont charmants à regarder ; mais cent cinquante vers, c'est long !

— D'abord, madame, la scène n'a pas cent cinquante vers ; elle n'en a que soixante et seize, je les ai comptés ; puis je ne vous ai pas promis de vous faire dire quelque chose, puisque, au contraire, j'ai essayé de vous prouver que votre silence et votre immobilité, dont vous sortez par un éclat terrible, étaient une des beautés de cette scène.

— Des beautés ! des beautés !... J'ai bien peur que le public ne soit pas de votre avis.

— Nous verrons.

— Oui, mais il sera un peu tard quand vous verrez... Ainsi, vous tenez bien décidément à ce que je ne dise pas un mot de toute la scène ?

— J'y tiens.

— Ça m'est égal ; j'irai au fond, et je laisserai ces messieurs causer de leurs affaires sur le devant de la scène.

— Vous irez au fond si vous voulez, madame, seulement, comme ces affaires dont ils parlent sont autant les vôtres que les leurs, vous ferez un contresens... Quand il vous plaira, madame, on continuera la répétition.

Et la répétition continuait.



Mais, chaque jour, il y avait quelque interruption dans le genre de celles que nous venons de signaler ; cela agaçait fort Hugo, qui, encore à son début dramatique, avait cru que le plus difficile était de créer la pièce, et le plus ennuyeux, de la faire, et qui s'apercevait que tout cela était ineffable jouissance comparé aux répétitions.

Enfin, un jour, la patience lui manqua.

La répétition finie, il monta sur le théâtre, et, s'approchant de mademoiselle Mars :

— Madame, dit-il, je voudrais bien avoir l'honneur de vous dire deux mots.

— A moi ? répondit mademoiselle Mars, étonnée de la solennité du début.

— A vous.

— Et où cela ?

— Où vous voudrez.

— Venez, alors.

Et mademoiselle Mars, marchant la première, conduisit Hugo dans ce qu'on appelait, alors, le petit foyer, situé, à ce que je crois, à l'endroit où est aujourd'hui le salon de la loge du directeur.

Louise Despréaux y était assise seule dans un coin.

Louise Despréaux, comme nous l'avons dit, était une des antipathies de mademoiselle Mars, qui protégeait madame Menjaud. J'ai raconté

en son lieu la scène que j'avais eue avec mademoiselle Mars, à propos de Louise Despréaux, lors de la distribution du rôle du page et de la duchesse de Guise.

En voyant entrer mademoiselle Mars et Hugo, elle se leva et sortit discrètement. — Il est vrai que je soupçonne fort la curieuse de dix-sept ans d'avoir collé, du côté de l'oreille, son visage blond et rose à la porte.

Mademoiselle Mars s'arrêta, posant sur la cheminée la main dont elle tenait son rôle.

— Eh bien, demanda-t-elle, que vouliez-vous me dire ?

— Je voulais vous dire, madame, que je viens de prendre une résolution.

— Quelle résolution, monsieur ?

— Celle de vous redemander votre rôle.

— Mon rôle !... lequel ?

— Celui que vous m'aviez fait l'honneur de réclamer dans mon drame.

— Comment, le rôle de doña Sol, s'écria mademoiselle Mars tout étourdie, ce rôle-là ?

Et elle montrait le rouleau de papier qu'elle tenait à la main, fronçant son sourcil noir sur un œil qui prenait, à certains moments, une incroyable expression de dureté.

Hugo s'inclina.

— Oui, dit-il, le rôle de doña Sol, celui que vous tenez à la main.

— Ah ! par exemple, dit mademoiselle Mars en frappant le marbre de la cheminée avec le rôle, et le parquet avec son pied, voilà la première fois que cela m'arrive, qu'un auteur me redemande son rôle !

— Eh bien, madame, je crois qu'il est bon que l'exemple soit donné, et je le donne.

— Mais, enfin, pourquoi me le reprenez-vous ?

— Parce que je crois m'apercevoir d'une chose, madame : c'est que, quand vous me faites l'honneur de m'adresser la parole, vous paraissez ignorer complètement à qui vous parlez.

— Comment cela, monsieur ?

— Oui, vous êtes une femme d'un grand talent, je sais cela... mais il y a une chose dont, je le répète, vous semblez ne pas vous douter, et que, dans ce cas, je dois vous apprendre : c'est que, moi aussi, madame, je suis un homme d'un grand talent : tenez-vous-le donc pour dit, je vous prie, et traitez-moi en conséquence.

— Vous croyez donc que je le jouerai mal, votre rôle ?

— Je sais que vous le jouerez admirablement bien, madame ; mais je sais aussi que, depuis le commencement des répétitions, vous êtes fort impolie envers moi ; ce qui est indigne à la fois et de mademoiselle Mars et de M. Victor Hugo.

— Oh ! murmura mademoiselle Mars en mor-



dant ses lèvres pâles, vous mériteriez bien que je vous le rendisse, votre rôle!

Hugo tendit la main.

— Je suis prêt à le recevoir, madame, dit-il.

— Et, si je ne joue pas, qui le jouera?

— Oh! mon Dieu! madame, la première personne venue... Tenez, par exemple, mademoiselle Despréaux. Elle n'aura pas votre talent, sans doute; mais elle est jeune, elle est jolie; sur trois conditions que le rôle exige, elle en réunit deux; puis, en outre, elle aura pour moi ce que je vous reproche, à vous, de ne pas avoir, c'est-à-dire la considération que je mérite.

Et Hugo restait le bras tendu et la main ouverte, attendant que mademoiselle Mars lui rendît le rôle.

— Mademoiselle Despréaux! mademoiselle Despréaux! murmura mademoiselle Mars; ah! par exemple! la plaisanterie est bonne!... Vous lui faites votre cour, à ce qu'il paraît, à mademoiselle Despréaux?

— Moi? Je ne lui ai jamais parlé de ma vie!

— De sorte que vous me redemandez positivement, officiellement, votre rôle?

— Officiellement, positivement, je vous redemande mon rôle.

— Eh bien, moi, je le garde, votre rôle. Je le jouerai, et comme personne ne vous le jouerait à Paris, je vous en réponds!

— Soit, gardez le rôle ; mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit à l'endroit des égards que se doivent entre eux des gens de notre mérite.

Et Hugo salua mademoiselle Mars, la laissant tout ébouriffée de cette haute dignité à laquelle ne l'avaient point habituée les auteurs de l'Empire, à genoux devant son talent, et surtout arrêtés par cette certitude que leurs pièces ne feraient pas un sou sans elle.

A partir de ce jour, mademoiselle Mars fut froide mais polie envers Hugo, et, comme elle l'avait promis, le soir de la première représentation venu, elle joua admirablement le rôle.

Michelot, tout au contraire de mademoiselle Mars, était poli, presque louangeur ; mais, comme, dans le fond de l'âme, il nous détestait, à l'heure de la lutte, au lieu de combattre loyalement et vaillamment, ainsi que faisait mademoiselle Mars, il passait sournoisement à l'ennemi, indiquant d'un coup d'œil aux tirailleurs du parterre l'endroit faible, le moment opportun.

Beaucoup de vers furent *pris* dans le rôle de Michelot, qu'un acteur moins *complaisant* pour le public n'eût pas laissé prendre. — Au reste, avant la représentation, nous avons fait une rude guerre aux choses hasardées qui se trouvaient dans le rôle de don Carlos ! Je me rappelle, entre autres, avoir, tout en le regrettant fort, fait couper à Hugo un quatrain auquel

Michelot paraissait tenir beaucoup ; je me suis expliqué pourquoi, depuis.

Ces quatre vers appartenaient à ce charmant grotesque qui est propre à Hugo, et qui n'est à personne que lui.

Au moment où Ruy Gomez de Sylva rentre chez sa nièce et est sur le point d'y surprendre don Carlos et Hernani, ce dernier, qui craint pour la réputation de doña Sol, veut faire cacher le roi et se cacher lui-même dans l'armoire fort étroite d'où don Carlos vient de sortir, et où il était déjà très mal étant tout seul ; mais le roi se révolte contre la proposition. Est-ce donc, dit-il,

Est-ce donc une gaine à mettre des chrétiens ?

Nous nous pressons un peu ; vous y tenez, j'y tiens.

Le duc entre et s'en vient vers l'armoire où nous sommes, Pour y prendre un cigare... Il y trouve deux hommes !

Ces vers, qui, pour faire leur effet comique, devaient être jetés avec la gaieté et la désinvolture d'un roi de dix-neuf ans en bonne fortune, — notez que Charles-Quint n'a que dix-neuf ans lorsqu'il est nommé empereur d'Allemagne, — ces vers étaient déclamés du même ton que Mahomet disant :

Si j'avais à répondre à d'autres que Zopyre,

Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inspire ;

Le glaive et l'Alcoran, dans mes terribles mains,

Imposeraient silence au reste des humains !



C'était parfaitement insensé ; aussi, sur mes instances, et malgré les réclamations de Michélot, qui espérait bien à part lui que ces quatre vers *produiraient leur effet*, la coupure fut-elle décidée et impitoyablement maintenue.

J'ai dit qu'il n'en était pas de même de Joanny ; Joanny était un vieux soldat plein d'honneur et de franchise qui arrivait à la quatrième répétition sans manuscrit, et sachant déjà imperturbablement son rôle ; de sorte que, s'il y avait réellement quelque reproche à lui faire, c'était celui d'être blasé par trente ou quarante répétitions générales, quand venait le jour de la première représentation.

Cette première représentation était pour le parti une affaire importante. J'avais gagné le Valmy de la révolution littéraire ; il s'agissait pour Hugo d'en gagner le Jemmapes, et, alors, l'école nouvelle était lancée sur la voie des victoires...

*Hernani* avait été rendu à Hugo presque sans examen ; on n'avait pas eu le temps de nous le relire, Taylor tenant à monter l'ouvrage avant son départ pour l'Égypte.

Nous fûmes invités à entendre la lecture au comité, qui était en même temps la lecture aux acteurs, la pièce étant reçue d'avance.

Cette lecture fit un immense effet ; pourtant, je préférais, et je préfère encore *Marion Delorme*.



UNE SCÈNE D'HERNANI  
d'après une lithographie d'Achille DEVÉRIA

A deux heures, le jour de la représentation, nous étions dans la salle.

Nous comprenions bien que la victoire remportée par de Vigny était une victoire sans portée. Ce n'était pas de Shakspeare, de Goethe et de Schiller que les gens sensés doutaient, c'était de nous.

Nous demandions un théâtre national, original, français, et non pas grec, anglais ou allemand : c'était à nous de le faire.

Bon ou mauvais, *Henri III*, du moins, était une pièce originale, tirée de nos chroniques, dans laquelle on retrouvait peut-être des souvenirs des autres théâtres, mais qui n'en imitait aucun.

*Marion Delorme*, qu'on n'avait pas pu obtenir de la censure, et *Hernani*, qu'on allait représenter, étaient des pièces du même genre.

Seulement, *Henri III* était un ouvrage plus fort par le fond, et *Hernani* et *Marion Delorme* des ouvrages plus remarquables par la forme.

Malheureusement, les comédiens français étaient roidis dans certaines habitudes ; il était impossible, en général, de les faire passer du tragique au comique, sans qu'ils fissent quelque terrible faute d'intention et même d'intonation ; nous avons raconté l'anecdote de Michelot et des quatre vers relatifs à l'armoire.

Il faut dire aussi que, souvent, chez Hugo, le



comique et le tragique se touchent sans nuances intermédiaires, ce qui rend l'interprétation de sa pensée plus difficile que si, entre la familiarité et la grandeur, il se donnait la peine d'établir une gamme ascendante ou descendante.

La langue anglaise rythmée, scandée, divisée par brèves et par longues, a un grand avantage sur la nôtre, et, cet avantage, Shakspeare l'a largement exploité ; ses pièces, en général, sont écrites en trois langues : en prose, en vers blancs et en vers rimés.

Les gens du peuple ou de condition inférieure parlent en prose, les personnages intermédiaires parlent en vers blancs, les princes et les rois parlent en vers rimés.

En outre, si les idées s'élèvent dans la bouche de l'homme de condition inférieure, Shakspeare met à sa disposition les deux modes ascendants d'exprimer sa pensée ; si les idées s'abaissent dans la bouche d'un roi ou d'un prince, il sera libre de s'emparer, pour ne pas nuire à l'expression, du langage de la bourgeoisie, et même du langage du peuple.

Au reste, le public qui nous écoutait ignorait toutes ces choses, était indifférent à toutes ces distinctions : on venait pour applaudir ou pour siffler ; on applaudissait ou l'on sifflait, voilà tout.

La première représentation d'*Hernani* a laissé

un souvenir unique dans les annales du théâtre : la suspension de *Marion Delorme*, le bruit qui se faisait autour d'*Hernani* avaient vivement excité la curiosité publique, et l'on s'attendait, avec juste raison, à une soirée orageuse.

On attaquait sans avoir entendu, on défendait sans avoir compris.

Au moment, où *Hernani* apprend de Ruy Gomez que celui-ci a confié sa fille à Charles V, il s'écrie :

... Vieillard stupide, il l'aime !

M. Parseval de Grandmaison, qui avait l'oreille un peu dure, entendit : « Vieil as de pique, il l'aime ! » et, dans sa naïve indignation, il ne put retenir un cri :

— Ah ! pour cette fois, dit-il, c'est trop fort !

— Qu'est-ce qui est trop fort, monsieur ? qu'est-ce qui est trop fort ? demanda *mon ami* Lassailly, qui était à sa gauche, et qui avait bien entendu ce qu'avait dit M. Parseval de Grandmaison, mais non ce qu'avait dit Firmin.

— Je dis, monsieur, reprit l'académicien, je dis qu'il est trop fort d'appeler un vieillard respectable comme l'est Ruy Gomez de Silva, « vieil as de pique ! »

— Comment ! c'est trop fort ?

— Oui, vous direz tout ce que vous voudrez,

ce n'est pas bien, surtout de la part d'un jeune homme comme *Hernani*.

—Monsieur, répondit Lassailly, il en a le droit, les cartes étaient inventées... Les cartes ont été inventées sous Charles VI, monsieur l'académicien ! si vous ne savez pas cela, je vous l'apprends, moi... Bravo pour le vieil as de pique ! bravo Firmin ! bravo Hugo ! Ah !...

Vous comprenez qu'il n'y avait rien à répondre à des gens qui attaquaient et qui défendaient de cette façon-là.

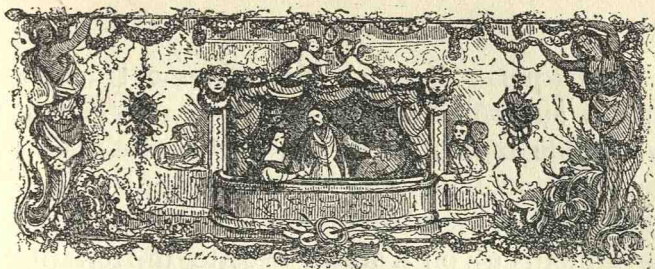
*Hernani* eut un grand succès, mais plus matériellement contesté que celui d'*Henri III*.

Et c'est tout simple, les beautés de forme et les beautés de style sont les moins senties du vulgaire, et ce sont les beautés familières à Hugo. En revanche, ces beautés, étant tout artistiques, avaient une grande influence sur nous, et sur moi en particulier.

*Hernani* eut tous les honneurs du triomphe : il fut outrageusement attaqué, et défendu avec rage ; il eut sa parodie, parodie très spirituelle, contre les habitudes reçues, et qui avait pour titre : *Arnali, ou la Contrainte par cor*, pièce française traduite du goth...







## IV

### Antony



LA censure ayant momentanément disparu, *Antony* se trouvait hors de page; il s'agissait de le mettre en répétition.

Je courus au Théâtre-Français; j'y trouvai mademoiselle Mars et Firmin. On sait que mademoiselle Mars avait accepté le rôle d'Adèle, et Firmin celui d'Antony; le reste de la distribution fut fait séance tenante.

La pièce, dans les rôles secondaires surtout, était admirablement montée : Rose Dupuis jouait la comtesse de Lacy; Menjaud, le jeune poète; Monrose, l'abonné du *Constitutionnel*; madame Hervey, madame de Camps.

Je dis que la pièce était admirablement montée quant aux rôles secondaires, non pas que je veuille le moins du monde porter atteinte au talent de mademoiselle Mars ni à celui de Firmin ; mais, si grand que soit le talent des artistes, — à moins qu'on n'arrive à cette universalité de puissance dont était doué Talma, — il y a des rôles qui vont plus ou moins au caractère personnel des individus.

Or, nulle femme n'était moins capable que mademoiselle Mars de comprendre le caractère tout moderne d'Adèle, avec ses nuances de résistance et de faiblesse, ses exagérations de passion et de repentir.

D'un autre côté, nul homme n'était moins capable que Firmin de reproduire la mélancolie sombre, l'ironie amère, la passion ardente et la divagation philosophique du personnage d'Antony.

Mademoiselle Mars avait au plus haut degré la grâce, l'esprit, le charme, la diction, la coquetterie ; mais il lui manquait la poésie, qui recouvre toutes les autres qualités de ce vague mystérieux d'où vient la séduction des femmes de Shakespeare.

Firmin avait, à un degré inférieur, les mêmes qualités que mademoiselle Mars ; mais il lui manquait la fatalité qui fait les Orestes de tous les temps.

La pâleur est pour ces personnages un des premiers besoins du drame moderne : mademoiselle Mars n'osait pas, et Firmin ne pouvait pas être pâle.

Disons mieux : le Théâtre-Français lui-même était un mauvais cadre pour le tableau.

Il y a des atmosphères dans lesquelles certaines créations ne sauraient vivre.

Les répétitions d'*Antony* marchèrent donc concurremment avec celles de *Napoléon*. Mais il y avait cette différence entre les deux pièces et les deux théâtres, qu'à l'Odéon tout le monde était content de son rôle, et que, depuis le directeur jusqu'au souffleur, chacun me secondait de son mieux, tandis qu'au Théâtre-Français tout le monde était mécontent de son rôle, et, depuis le directeur jusqu'au souffleur, chacun entravait l'auteur et l'ouvrage.

On connaît mademoiselle Mars ; je l'ai montrée à une répétition d'*Hernani*, épluchant le rôle de doña Sol ; je regrette de m'être tant pressé, je l'eusse montrée aux répétitions d'*Antony*, épluchant le rôle d'Adèle.

De son côté, Firmin plumait tant qu'il pouvait celui d'*Antony* ; toute plume d'une nuance un peu tranchée faisait tache sur l'espèce de ton grisaille qu'on voulait donner à un ouvrage dont le cachet dominant avait d'abord été la couleur, et, à force de tirer délicatement chaque



plume, le rôle tournait tout doucement à l'amoureux du Gymnase.

Au bout d'un mois de répétitions, la pièce, privée de tous ses points saillants, pouvait être réduite à trois actes, et même à un seul acte.

Un beau matin, la proposition me fut faite de supprimer le second et le quatrième acte, qui faisaient longueur.

J'avais pris un tel dégoût de l'ouvrage, que j'étais prêt à le supprimer tout entier ; j'en étais arrivé à trouver que c'était *Napoléon* qui était l'œuvre d'art, et *Antony* qui était l'œuvre vulgaire.

On fixa le jour de la représentation : *il fallait se débarrasser de la pièce, qui tenait le théâtre, et qui empêchait de passer Don Carlos, ou l'Inquisition*, drame sur lequel on comptait beaucoup, mais dont, le jour de la première représentation, l'auteur désira garder l'anonyme, et pour cause.

Sur ces entrefaites, Hugo était venu me trouver ; il avait compris qu'au Théâtre-Français nous ne serions jamais pour les comédiens, pour les habitués, pour le public même, que des usurpateurs ; les stupidités qu'on nous avait prêtées sur Molière, Corneille et Racine, avaient germé à l'orchestre ; et tout ce qui avait plus de cinquante ans venait, chaque soir, s'étendre voluptueusement à l'ombre de notre outrecuidance !



LES ROMANTIQUES CHASSÉS DU TEMPLE  
d'après une lithographie du temps

En conséquence, Hugo avait cherché et trouvé un théâtre qui ne fût pas un Olympe, où nos succès ne fussent point des sacrilèges, et où ceux que nous remplacerions fussent de simples mortels, et non pas des dieux.

Ce théâtre était celui de la Porte-Saint-Martin.

Il avait traité avec M. Crosnier, son directeur, pour *Marion Delorme*. Ainsi se réalisait la prédiction faite par Crosnier à Hugo, lorsque, le 16 juillet 1829, celui-ci lui avait dit : « Monsieur, vous arrivez trop tard ; il y a deux réceptions qui priment la vôtre », et que Crosnier lui avait répondu : « Mon Dieu ! qui sait ? malgré ces deux réceptions, il se peut que ce soit moi qui joue l'ouvrage ! »

En traitant avec Crosnier, Hugo avait, sauf ma ratification, traité en son nom et au mien.

J'avais remercié Hugo de cette fraternelle attention ; mais les deux seules pièces que je possédasse étaient en répétition, l'une à Odéon, l'autre au Théâtre-Français.

Il fallait donc attendre que j'eusse mis au monde une nouvelle pièce.

Je n'eus pas besoin d'attendre cela.

Plus approchait le jour de la première représentation d'*Antony*, plus je sentais de mauvais vouloir dans le théâtre.

D'un autre côté, ceux de mes amis qui avaient assisté aux répétitions s'en étaient allés en



hochant la tête, et, pressés par moi de me dire leur avis, avaient avoué franchement qu'ils ne voyaient pas de pièce là-dedans.

J'étais complètement démoralisé ; plus j'avais dans la carrière dramatique, plus je perdais cette première confiance en moi-même qui m'avait soutenu au milieu des tribulations d'*Henri III*. Je commençais à croire que je m'étais trompé et qu'il n'y avait absolument rien dans *Antony*.

Deux choses m'arrivèrent à la fois qui eussent dû me pousser à un découragement complet et qui, au contraire, me rendirent toute ma volonté.

Comme le jour de la première représentation était fixé au samedi suivant, et que nous étions au mardi ou au mercredi, Firmin me prit à part.

— Mon cher ami, me dit-il, je n'ai pas voulu te refuser le rôle d'Antony, d'abord parce que je jouerai tous les rôles que tu me distribueras, ensuite parce que, m'ayant donné le rôle de Saint-Mégrin, qui est un bon rôle, tu as acquis le droit de m'en donner un mauvais...

Il s'attendait à ce que je l'arrêtasse ; mais, au contraire, je le laissai dire. Il continua :

— Mais, tu comprends, je représente le principal personnage, et je ne veux pas prendre sur moi la responsabilité de la chute de la pièce.

— Tu crois donc qu'elle tombera ?

— C'est ma conviction... Je ne sais pas comment il se fait que, toi qui connais si bien ton théâtre, tu aies hasardé un rôle si monotone... Antony est un rabâcheur qui, depuis le premier acte jusqu'au cinquième, répète toujours la même chose ; qui se fâche on ne sait pourquoi ; une espèce de monomane sans cesse en rage, en fureur, en hostilité contre les autres hommes.

— Ainsi, voilà l'effet que te produit Antony ?

— Oui.

— Ça ne m'étonne pas : c'est justement ce que j'ai voulu faire.

— Eh bien, n'importe... Te voilà prévenu, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ce n'est pas le tout que de prévenir un homme qu'il va tomber, il faut encore lui donner un moyen d'éviter la chute.

— Ah ! moi, dit Firmin, tu comprends, je suis acteur, et non auteur ; je joue des pièces, mais je n'en fais pas.

— Enfin, tu as bien une idée ?

— Oui, j'en ai une... mais je n'ose pas te la dire.

— Dis toujours.

— Tu sauteras aux frises !

— Pourvu que je ne te retombe pas sur les pieds, peu t'importe !

— Eh bien !...

— Eh bien, quoi ?

— Eh bien, à ta place, je porterais la pièce à Scribe.

— Non, répondis-je, mais je la porterai à Crosnier.

Et, m'approchant du souffleur :

— Garnier, lui dis-je, voulez-vous me donner le manuscrit, mon ami ?

Le souffleur me donna le manuscrit ; Firmin, tout ébouriffé, me regardait faire.

De son côté, mademoiselle Mars attendait que je fusse libre.

— Eh bien, mon petit, me dit-elle de ce ton sec qui lui était habituel quand elle préparait à un auteur quelque chose de désagréable, avez-vous fini de causer avec Firmin ? y en aura-t-il un peu pour les autres ?

— Oh ! mon Dieu, madame, dit Firmin, vous n'aviez qu'à parler : on n'a pas l'habitude de vous les prendre, vos auteurs !

— Ma foi ! pour les rôles que me fait celui-là, vous pouvez bien me le prendre !

— Bon ! dis-je, cela promet !

Puis, m'avançant vers mademoiselle Mars :

— Madame, lui dis-je, je suis à vos ordres.

— Ah ! c'est bien heureux !... Vous savez une chose ?

— Non, madame, je ne la sais pas ; mais, si vous voulez bien me la dire, je la saurai.

— C'est que je ne joue pas votre pièce samedi.



— Ah !... Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que je fais faire pour quinze cents francs de robes, et que je désire qu'on les voie.

— Et pourquoi ne les verrait-on pas samedi aussi bien qu'un autre jour ?

— Parce qu'on nous avait promis un nouveau lustre pour samedi, et que l'éclaireur vient de nous remettre à trois mois. Quand il y aura un autre lustre, je jouerai votre pièce.

— Ah ! madame, lui dis-je, il n'y a qu'une chose qui mette obstacle à cette bonne volonté de votre part...

— Laquelle ?

— Dans trois mois, ma pièce sera jouée.

— Comment, elle sera jouée ?

— Oui.

— Et où cela ?

— Au théâtre de la Porte-Saint-Martin... Adieu, madame ! Au revoir, Firmin !

Et je sortis, emportant mon manuscrit.

En descendant l'escalier qui conduit du théâtre dans l'orchestre, je tournai la tête, et je vis mademoiselle Mars et Firmin qui se rapprochaient l'un de l'autre en s'interrogeant des yeux et en faisant de grands bras.

Je regrette de ne pouvoir transmettre à la postérité la conversation qui s'ensuivit.

Je courus du même pas chez Dorval ; elle demeurerait alors boulevard Saint-Martin, dans

une maison ayant une sortie sur la rue Meslay.

Par chance, elle était toute seule.

On m'annonça ; elle fit répéter deux fois mon nom.

— Eh bien, oui, criai-je de la salle à manger, c'est moi ! Après ?... Est-ce que je suis consigné à la porte, par hasard ?

— Ah ! tu es gentil ! me dit-elle avec cet accent traînard qui avait quelquefois dans sa bouche un si grand charme ; il y a six mois qu'on ne t'a vu !

— Que veux-tu, ma chère ! dis-je en entrant et en lui jetant les bras autour du cou, j'ai fait, depuis ce temps-là, un enfant et une révolution, sans compter que j'ai manqué deux fois d'être fusillé... Eh bien, voilà comme tu embrasses les revenants, toi ?

— Je ne peux pas t'embrasser autrement, mon *bon chien*.

C'était le nom d'amitié, je dirai même d'amour, que Dorval m'avait donné. Et son *bon chien* lui a été fidèle jusqu'à la fin, pauvre Dorval !

— Et pourquoi ne peux-tu m'embrasser ? lui demandai-je.

— Je suis comme Marion Delorme : je me refais une virginité.

— Impossible ?

— Parole d'honneur ! je redeviens sage.

— Ah ! ma chère, je parlais d'une révolution que j'avais faite : en voilà une seconde. Qui diable a fait celle-là ?

— Alfred de Vigny.

— Tu l'aimes ?

— Ne m'en parle pas, j'en suis folle !

— Et que fait-il pour te maintenir dans ces bons sentiments ?

— Il me fait de petites *élévations*<sup>1</sup>.

— En ce cas, ma chère, reçois mes sincères compliments : d'abord, de Vigny est un poète d'un immense talent ; ensuite, c'est un vrai gentilhomme : cela vaut mieux que moi, qui suis un mulâtre.

— Tu crois ? me dit Dorval avec une de ces intonations comme elle seule savait en donner.

— A mon tour, parole d'honneur !

— Alors, ce n'est pas pour cela que tu venais ?  
Je me mis à rire.

— Dame !... répondis-je.

— Non... décidément, cela ne se peut pas ; imagine-toi qu'il me traite comme une duchesse.

— Il a parfaitement raison.

— Il m'appelle son ange.

— Bravo !

— L'autre jour, j'avais un petit bouton à

1. Alfred de Vigny publiait, à cette époque, d'adorables poésies intitulées *Élévations*.



l'épaule, il m'a dit que c'étaient des ailes qui poussaient.

— Mais cela doit énormément t'amuser, ma chère ?

— Je crois bien ! Piccini ne m'avait pas habituée à cela.

— Et Merle ?

— Encore moins... A propos, nous nous sommes mariés, avec Merle, tu sais ?

— Tout de bon ?

— Oui, c'était un moyen de nous séparer.

— Mais il doit être l'homme le plus heureux de la terre ?

— Tu penses !... Il a son café au lait le matin, et ses pantoufles devant son lit le soir... Veux-tu lui dire bonjour ?

— Merci ! je viens pour toi.

— Ah ! tu es bien gentil, mon grand chien... Et puis j'oubliais : il n'est pas ici, il est à la campagne.

— J'ai à t'annoncer une nouvelle.

— Laquelle ?

— C'est que j'ai retiré *Antony* du Théâtre-Français.

— Ah ! que tu as bien fait ! C'est comme Hugo, tu sais, il leur a repris *Marion Delorme* et nous l'a apportée ; c'est moi qui joue Marion.

— Eh bien, que dis-tu de la pièce ?

— Tiens, je trouve cela très beau, moi... Je

ne sais pas comment je m'en tirerai, par exemple ! Dis donc, des vers ! me vois-tu devenue tragédienne ?

— Mais il me semble que ce ne sera pas ton coup d'essai.

— Ah ! oui, dans *Marino Faliero*. Dieu merci, le rôle d'Helena m'a-t-il assez embêtée ! Tu m'as vue là dedans, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'étais bien mauvaise, hein ?

— Le fait est que tu n'étais pas bonne ; mais j'espère que tu seras meilleure dans Adèle ?

— Qu'est-ce que c'est que cela, Adèle ?

— C'est la maîtresse d'Antony, ma chère.

— Tu nous apportes donc *Antony* ?

— Mais oui !

— Et c'est moi qui jouerai Adèle, mon bon chien ?

— Parbleu !

— Fanfare alors !... Ma foi, tant pis, je vais t'embrasser... Oh ! que tu es bête ! quand je te dis que non !... Tiens ! qu'as-tu donc dans ta poche ?

— Le manuscrit.

— Oh ! donne, que je le regarde.

— Je vais te le lire.

— Comment, tu vas me le lire, à moi ?

— Sans doute.

— Comme cela, pour moi toute seule ?

— Certainement.

— Ah ça ! mais tu me prends donc pour une grande actrice ?

— De Vigny ne te traite que comme une duchesse ; moi, je veux te traiter comme une reine.

Elle se leva et me fit une révérence.

— La reine sera toujours votre servante, monsieur, et la preuve c'est que je vais vous donner une table, et vous offrir... quoi ? Qu'aimes-tu mieux quand tu lis ? de l'eau-de-vie, du rhum ou du kirsch ?

— J'aime mieux de l'eau.

— Eh bien, attends.

Elle entra dans sa chambre à coucher, je l'y suivis.

— Ah ! bon ! voilà que tu viens ici, toi ?

— Pourquoi pas ?

— C'est défendu.

— Même pour moi ?

— Pour tout le monde... Alexandre ! je te donne ma parole que je vais sonner.

— Ah ! par exemple !

— Alexandre !...

— Je veux en avoir le cœur net. Je parie que tu ne sonnes pas, moi.

— Alexandre !...

Elle se pendit à la sonnette et fit bruyamment résonner le timbre.

Je me jetai sur un fauteuil et me mis à rire comme un fou.



La femme de chambre entra.

— Louise ! dit Dorval avec une parfaite dignité, un verre d'eau pour M. Dumas.

— Louise !... dans une cuvette, ajoutai-je.

— Insolent ! dit Dorval.

Elle se jeta sur moi et me battit de toute sa force.

Au moment où elle frappait avec le plus d'acharnement, on sonna du dehors.

Elle s'arrêta court.

— Ah ! dit-elle, viens vite dans le salon, mon bon chien, que l'on ne te voie pas ici.

— Si l'on ne me voyait pas du tout ?

— Comment cela ?

— Si nous remettons la lecture à ce soir ?

— Ce serait encore mieux.

— Si je m'en allais par où tu sais ?

— Oui, oui... A ce soir ! Veux-tu que je préviene Bocage ?

— Non, je veux d'abord te lire cela, à toi.

— Comme tu voudras... Voyons, va-t'en ! va-t'en ! Oh ! qu'il est ennuyeux, ce de Vigny, d'arriver juste à ce moment-ci !

— Que veux-tu, ma pauvre amie ! nous ne sommes pas dans ce monde pour avoir toutes nos aises... A ce soir.

— A ce soir, oui.

Elle poussa vivement la porte de la chambre à coucher ; juste au même moment, la porte du salon s'ouvrait.

— Ah ! bonjour, mon cher comte, dit-elle ; venez donc vous asseoir près de moi... Je vous attendais avec impatience...

Pendant ce temps-là, Louise levait la portière de perse et me faisait signe de la suivre.

Je lui mis un louis dans la main. Elle me regarda avec étonnement.

— Eh bien, quoi ? lui demandai-je.

— C'est donc comme si madame n'avait pas sonné.

— Exactement.

— Est-ce qu'on ne vous reverra pas ?

— Si fait, je reviens ce soir.

— Ah ! je comprends, alors.

— Eh bien, non, tu ne comprends pas.

— C'est possible, encore ; que voulez-vous ! depuis six mois, ici, c'est le monde renversé. Ah ! monsieur, vous que madame aime tant, que vous devriez bien lui dire qu'elle se perd !

Elle avait raison, pauvre Louise !...

Nous dirons plus tard comment elle avait raison.

\*  
\* \*

Je revins le soir. Dorval était seule : elle m'attendait.

— Ah ! ma foi ! m'écriai-je, je n'espérais pas un tête-à-tête.

— J'ai dit que j'avais une lecture.



MARIE DORVAL DANS SA LOGE  
d'après une lithographie de GAVARNI



— Et as-tu dit qui lisait ?

— Oh ! non ; mais, d'abord, viens t'asseoir ici, et écoute-moi, mon bon chien.

Je me laissai conduire à un fauteuil. Je m'assis.

Elle resta debout devant moi, avec ses deux mains dans les miennes ; elle me regarda de son bon et doux regard.

— Tu m'aimes, toi, n'est-ce pas ? me dit-elle.

— De tout mon cœur !

— Tu m'aimes véritablement ?

— Puisque je te le dis.

— Pour moi ?

— Pour toi.

— Tu ne voudrais donc pas me faire de la peine ?

— Ah ! grand Dieu !

— Tu désires que je joue ton rôle ?

— Puisque je te l'apporte.

— Tu ne veux pas entraver ma carrière ?

— Ah çà ! mais tu es folle !

— Eh bien, ne me tourmente plus comme tu as fait ce matin. Je n'aurais pas la force de me défendre, moi, et... et je suis heureuse comme je suis ; j'aime de Vigny, il m'adore. Tu sais, il y a des hommes que l'on ne trompe pas, ce sont les hommes de génie, ou, si on les trompe, ma foi, tant pis pour celles qui les trompent !

— Ma chère Marie, lui dis-je, tu es à la fois

l'esprit le plus élevé et le meilleur cœur que je connaisse. Touche là, je ne suis plus que ton ami.

— Ah ! entendons-nous, je ne dis pas que cela durera toujours.

— Cela durera, du moins, tant que tu ne me rendras pas la parole que je te donne.

— C'est dit. Si, un jour, cela m'ennuie, je t'écrirai.

— A moi ?

— A toi.

— Avant tout autre ?

— Avant tout autre, tu sais bien comme je t'aime, mon bon chien... Ah ! nous allons donc lire cela ; on dit que c'est superbe. Pourquoi donc cette mijaurée de mademoiselle Mars n'a-t-elle pas joué le rôle ?

— Ah ! parce qu'elle avait fait faire pour quinze cents francs de robes et que le lustre n'éclairait pas assez.

— Tu sais que je n'en ferai pas faire pour quinze cents francs de robes, moi ; mais sois tranquille, on trouvera moyen de s'attifer ! C'est donc une femme du monde, hein ? Quel bonheur de jouer une femme du monde, mais une vraie, comme tu dois savoir les faire ! moi qui n'ai jamais joué que des poissardes... Allons, vite, mets-toi là, et lis.

Je commençai à lire, mais elle n'eut pas la

patience de rester sur sa chaise ; elle se leva, et vint s'appuyer sur mon dos, lisant en même temps que moi par-dessus mon épaule.

Après le premier acte, je relevai la tête : elle m'embrassa au front.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien, mais il me semble que cela s'en-grène drôlement ! Ils vont aller loin, s'ils marchent toujours du même pas.

— Attends, et tu vas voir.

Je commençai le second acte.

A mesure que j'avançais dans ma lecture, je sentais la poitrine de l'admirable actrice pal-piter contre mon épaule ; à la scène entre Adèle et Antony, une larme tomba sur mon manu-scrit, puis une seconde, puis une troisième.

Je relevai la tête pour l'embrasser.

— Oh ! que tu es ennuyeux ! dit-elle ; va donc, tu me laisses au milieu de mon plaisir.

Je me remis à lire, et elle se remit à pleurer.

A la fin de l'acte, on se le rappelle, Adèle s'enfuit.

— Ah ! dit Dorval en sanglotant, en voilà une femme honnête ! Moi, je ne m'en irais pas, va !

— Toi, lui dis-je, tu es un amour !

— Non, monsieur, je suis un ange ! Voyons le troisième ; ah ! mon Dieu, pourvu qu'il la rejoigne !



Je lus le troisième acte; elle l'écouta toute frissonnante.

Le troisième acte se termine, on le sait, par la vitre cassée, par le mouchoir appliqué sur la bouche d'Adèle, par Adèle repoussée dans sa chambre; après quoi, la toile tombe.

— Eh bien, me dit Dorval, maintenant ?

— Tu ne te doutes pas de ce que lui fait Antony ?

— Comment, il la viole ?

— Un peu ! seulement, elle ne sonne pas, elle.

— Ah !...

— Quoi ?

— Bon ! en voilà une fin de troisième ! Oh ! tu n'y vas pas de main morte, toi ! C'est égal, il est un peu joli à jouer, cet acte-là. Tu verras comme je dirai : « Mais elle ne ferme pas, cette porte ! » et : « Il n'est jamais arrivé d'accident dans cette auberge ? » Il n'y a que le cri, quand je l'apercevrai ; il me semble que cela doit faire tant de plaisir à Adèle de revoir Antony, qu'elle ne peut pas crier.

— Il faut pourtant qu'elle crie.

— Oui, je sais bien, c'est plus moral. Allons, va, va, mon bon chien !

J'entamai le quatrième acte.

A la scène de l'insulte, elle me prit le cou entre ses deux mains : ce n'était plus seulement

son sein qui s'élevait et s'abaissait, c'était son cœur qui battait contre mon épaule ; je le sentais bondir à travers ses vêtements. A la scène entre la vicomtesse et Adèle, scène dans laquelle Adèle répète trois fois : « Mais je ne lui ai rien fait, à cette femme ! » je m'arrêtai.

— Sacré nom d'un chien ! me dit-elle, pourquoi t'arrêtes-tu donc ?

— Je m'arrête, répondis-je, parce que tu m'étrangles.

— Tiens, c'est vrai, dit-elle ; mais c'est qu'aussi on n'a jamais fait de ces choses-là au théâtre. Ah ! c'est trop nature, c'est bête, ça étouffe, ah !...

— Il faut pourtant bien que tu écoutes jusqu'à la fin.

— Je ne demande pas mieux.

J'achevai de lire l'acte.

— Ah ! me dit-elle, tu peux être tranquille sur celui-là, j'en réponds. Ah ! je dirai drôlement cela : « C'est sa maîtresse ! » Ce n'est pas difficile à jouer, tes pièces ; seulement, ça vous broie le cœur... Oh ! la la, laisse-moi pleurer un peu, hein ?... Ah ! grand chien, va ! où as-tu donc appris les femmes, toi ? Tu les sais un peu bien par cœur !

— Voyons, lui dis-je, un peu de courage et finissons-en.

— Allons, va !

Je commençai le cinquième acte. A mon grand étonnement, quoiqu'elle pleurât beaucoup, il me parut lui faire moins d'effet que les autres.

— Eh donc ? lui demandai-je.

— Ah ! dit-elle, je trouve cela bien, moi ! très bien !

— Ce n'est pas vrai, tu ne le trouves pas bien.

— Mais si.

— Mais non !

— Eh bien, veux-tu que je te dise franchement mon avis ?

— Oui.

— Je le trouve un peu mou, le dernier acte.

— Regarde, et vois ce que c'est que les goûts : mademoiselle Mars le trouvait trop dur, elle.

— Je parie qu'il n'était pas comme cela, d'abord ?

— Non, je dois te l'avouer.

— Et qu'elle te l'a fait changer ?

— D'un bout à l'autre !

— Allons donc !

— Mais, si tu veux, je te le referai.

— Je crois bien, que je le veux !

— Oh ! c'est facile.

— Et quand le referas-tu ?

— Demain, après-demain, un de ces jours enfin.



Elle me regarda, fit tourner ma chaise sur un de ses pieds, et se mit à genoux entre mes jambes.

— Sais-tu ce que tu devrais faire, mon bon chien ? me dit-elle.

— Que devrais-je faire ? Voyons.

Elle ôta un de ses petits peignes et se mit à peigner ses cheveux, tout en me parlant.

— Ce que tu devrais faire, je vais te le dire : tu devrais m'arranger cet acte-là cette nuit.

— Je veux bien ; je vais rentrer chez moi, et m'y mettre.

— Non, sans rentrer chez toi.

— Comment cela ?

— Écoute : Merle est à la campagne : prends sa chambre ; on te fera du thé ; de temps en temps, je t'irai voir pendant que tu travailleras. Demain matin, tu auras fini, et tu viendras me lire cela près de mon dodo ; ah ! ce sera bien gentil.

— Et, si Merle revient ?...

— Bah ! nous ne lui ouvrirons pas, à lui.

— Eh bien, soit ; tu auras ton acte demain avant ton déjeuner.

— Oh ! bon chien, que tu es aimable, va ! Mais tu sais ?...

Elle leva le doigt.

— Puisque c'est convenu !

— A la bonne heure ! Que veux-tu faire, ce

soir ? Veux-tu souper ? veux-tu travailler ?

— Je veux travailler.

Elle sonna.

— Louise ! Louise !

Louise entra.

— Eh bien, madame, encore ? demanda-t-elle.

— Non... Fais du feu dans la chambre de Merle.

— Mais monsieur a dit qu'il ne reviendrait pas.

— Ce n'est pas pour monsieur, c'est pour Alexandre.

La femme de chambre me regarda.

— Eh bien, oui, dis-je, pour moi.

— Oh ! que c'est drôle ! dit-elle. — Enfin...

— Tu vois, dis-je à Dorval, c'est un scandale.

— Quoi ! ça t'étonne, Louise ? Il a une lettre de change, il craint d'être arrêté chez lui demain matin, et il couche ici, voilà tout ; seulement, il ne faut pas le dire.

Cette bonne Dorval, elle ne connaissait que deux motifs pour lesquels on pût ne pas coucher chez soi : une maîtresse ou une lettre de change.

— Ah ! fit Louise, bon, bon, bon ! Je crois bien qu'il ne faut pas le dire !

— Surtout à M. le comte, tu comprends... d'autant plus qu'il n'y a pas de mal.

Louise sourit.

— Oh ! madame me prend pour une autre, par exemple... Madame n'a pas autre chose à m'ordonner ?

— Non.

Louise sortit.

Nous restâmes seuls : moi, comme toujours, en admiration devant cette nature naïve, prime-sautière, obéissant sans cesse au premier mouvement de son cœur, ou au premier conseil de son imagination ; elle, joyeuse comme un enfant qui se donne des vacances ignorées et savoure un plaisir inconnu.

Alors, debout devant moi, sans prétention, avec des poses d'un abandon admirable, des cris d'une justesse douloureuse, elle repassa tout son rôle, n'en oubliant pas un point saillant, me disant chaque mot comme elle le sentait, c'est-à-dire avec une poignante vérité, faisant éclore du milieu de mes scènes, même de ces scènes banales qui servent de liaison les unes aux autres, des effets dont je ne m'étais pas douté moi-même, et, de temps en temps, s'écriant en battant des mains, et en sautant de joie :

— Oh ! tu verras, mon bon chien, tu verras, quel beau succès nous aurons !

O splendide organisation que la mort a cru détruire en la frappant entre mes bras, et que j'ai juré, moi, de ne pas laisser détruire par la



mort ; oh ! je te ferai revivre, je te l'ai dit, et, puisque ceux qui avaient le droit d'exiger de moi le mensonge m'ont autorisé à dire la vérité, sois tranquille : à chaque évocation de ma plume, tu sortiras de la tombe, palpitante de réalisme, avec les faiblesses qui te faisaient femme, avec les qualités qui te faisaient artiste ; telle, enfin, que Dieu t'avait créée. Pour toi pas de voile, pour toi pas de masque ; te traiter comme une femme vulgaire serait insulter à ton génie !

Au bout d'un quart d'heure, Louise rentra : tout était prêt dans la chambre de Merle. Il était décidé que je ferais désormais mes pièces chez ceux à qui elles étaient destinées.

Je me mis à mon cinquième acte à onze heures et demie du soir ; à trois heures du matin, il était refait ; à neuf heures, Dorval battait joyeusement des mains, et s'écriait :

— Comme je dirai : « Mais, je suis perdue, moi ! » Attends donc, et puis : « Ma fille ! il faut que j'embrasse ma fille ! » et puis : « Tue-moi ! » et puis tout enfin !

— Alors, tu es contente ?

— Je crois bien !... Maintenant, il faut envoyer chercher Bocage pour déjeuner et pour entendre cela.

Je connaissais peu Bocage, comme talent. Je lui avais vu jouer seulement le curé de *l'Incen-*

diaire, et le sergent de Napoléon à Schœnbrunn, deux rôles qui ne m'aidèrent aucunement à me le figurer dans Antony. J'avais donc quelque répugnance contre lui; je parlais de Lockroy, de Frédérick; de la facilité de les avoir l'un ou l'autre au renouvellement de l'année théâtrale; mais Dorval tint bon : elle soutint que Bocage seul pouvait donner à Antony la physionomie qui lui convenait; — et l'on envoya chercher Bocage.

Bocage était, alors, un beau garçon de trente-quatre à trente-cinq ans, avec de beaux cheveux noirs, de belles dents blanches et de beaux yeux voilés pouvant exprimer trois choses essentielles au théâtre : la rudesse, la volonté, la mélancolie; comme défauts physiques, il avait les genoux un peu cagneux, les pieds grands, traînait les jambes et parlait du nez.

Il accourut; — la lettre de Dorval était pressante. Nous déjeunâmes, et, après le déjeuner, je relus *Antony*.

— Eh bien, que dites-vous de cela, Bocage? demanda Dorval quand j'eus prononcé ces derniers mots : « Elle me résistait : je l'ai assassinée! »

— Ma foi, répondit Bocage, je dis que je ne sais pas trop ce que je viens d'entendre... Ce n'est ni une pièce, ni un drame, ni une tragédie, ni un roman; c'est quelque chose qui tient de

tout cela, fort saisissant, à coup sûr!... Seulement, est-ce que vous me voyez dans Antony, moi?

— Vous serez superbe! répondit Dorval.

— Et vous, Dumas?

— Moi, je vous connais trop peu; mais Dorval vous connaît, et elle répond de vous.

— Bon!... Il va me falloir une mise particulière pour cela: je ne peux pas le jouer avec les redingotes et les habits de tout le monde.

— Oh! soyez tranquille, répondis-je, à nous deux, nous trouverons bien un costume.

— Qu'y a-t-il à faire, maintenant?

— Il y a à prévenir Crosnier que vous venez d'entendre un drame qui vous convient, à vous et à Dorval; que ce drame est de moi, et que je suis prêt à signer avec lui le même traité qu'il a signé avec Hugo.

— Bon!

— Seulement, vous comprenez, Bocage? pas de lecture officielle avant réception: la pièce reçue en tout cas; puis lecture officieuse au directeur, après réception.

— Parbleu! c'est entendu!... Est-ce que vous lisez, vous autres? Vous apportez vos pièces, et on les joue, voilà tout. Les conditions?

— Les mêmes qu'Hugo.

— Cela sera fait ce soir.

Je pris un cabriolet, et j'allai prévenir Hugo de ce qui venait de se passer.



Le soir même, je reçus un petit billet de Bocage ; il contenait ces deux lignes seulement :

« J'ai vu Crosnier. Tout est arrangé ; vous lisez demain, à onze heures du matin, dans son cabinet, *officieusement*, bien entendu.

« Tout à vous.

« BOCAGE. »

Le lendemain, à l'heure dite, j'étais chez M. Crosnier.

A peine si je le connaissais ; à peine l'avais-je vu une ou deux fois. Il avait participé pour un tiers ou pour un quart à cinq ou six pièces, et, entre autres, à une imitation d'*Intrigue et Amour*, de Schiller, jouée sous le titre de *la Fille du Musicien*. Je ne sais même pas trop si cette dernière pièce, qui eut, d'ailleurs, un grand succès, n'a pas été jouée postérieurement à l'époque dont je parle.

C'était un homme fin, spirituel, aux cheveux blonds et rares, aux yeux gris, à la bouche un peu démeublée, affable et de bonnes façons, qui a, depuis, amassé, je crois, une très belle fortune à laquelle ses relations avec Cavé n'ont pas fait de tort. En somme, l'organisation la plus apte à comprendre *la Petite ville*, la moins apte à comprendre *Antony*.

Je commençai ma lecture. Au troisième acte, M. Crosnier luttait poliment contre le sommeil ;

au quatrième, il dormait le plus convenablement possible ; au cinquième, il ronflait.

Je sortis, j'oserai dire, sans qu'il m'entendît sortir. — Bocage m'attendait au salon pour savoir le résultat de la lecture ; je lui montrai, à travers l'entre-bâillement de la porte, son directeur endormi et lui laissai un reçu de mille francs.

M. Crosnier, d'après nos conventions, me devait mille francs contre la lecture.

— Diable ! fit Bocage, le traité est-il signé ?

— Non ; mais j'ai votre lettre d'hier, qui vaut traité, et je vais attendre votre réponse chez Dorval.

Bocage seul pourrait dire ce qui se passa entre lui et Crosnier. Je crois qu'il y eut du tirage. Cependant, une demi-heure ou trois quarts d'heure après, il arriva chez Dorval avec le billet de mille francs.

Seulement, Crosnier remettait la pièce à trois ou quatre mois ; il ne voulait pas risquer son hiver sur un ouvrage qui lui paraissait *si peu sûr*.

— Eh bien, *sûr ou non*, cela n'empêche pas, mon bon chien, que je répons, moi, qu'il fera de l'argent ! dit Dorval.

Voilà l'histoire d'*Antony*, comment il sortit du Théâtre-Français et fit son entrée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, ayant pour père votre

serviteur et pour parrain et marraine Bocage et Dorval...

Bocage avait tout fait servir à l'originalité du personnage qu'il était chargé de représenter, jusqu'aux défauts physiques que nous avons signalés chez lui.

Madame Dorval avait tiré un parti énorme du rôle d'Adèle. Elle jetait les mots avec une admirable justesse. Tous ses effets étaient indiqués, excepté un seul qu'elle n'avait point encore trouvé.

« Mais je suis perdue, moi ! » devait-elle s'écrier en apprenant l'arrivée de son mari. Eh bien, elle ne savait pas comment dire ces cinq mots : « Mais je suis perdue, moi ! » Et, cependant, elle sentait que, dits avec vérité, ils renfermaient un grand effet.

Tout à coup, une illumination lui passa dans l'esprit.

— Es-tu là, mon auteur ? demanda-t-elle en s'approchant de la rampe pour regarder à l'orchestre.

— Oui... Qu'y a-t-il ? répondis-je.

— Comment mademoiselle Mars disait-elle : « Mais je suis perdue, moi ? »

— Elle était assise, et se levait.

— Bon ! reprit Dorval en retournant à sa place, je serai debout, et je m'assiérai.

La répétition s'acheva. Alfred de Vigny était



présent, et me donna quelques bons conseils. J'avais fait d'Antony un athée, il me fit effacer cette nuance du rôle.

Alfred de Vigny me promit un grand succès. Nous nous quittâmes, lui persistant dans son opinion, moi secouant la tête en signe de doute.

Bocage m'emmena dans sa loge pour me montrer son costume. Je dis *costume*, car, quoique Antony fût vêtu, comme le commun des mortels, d'une cravate, d'un gilet et d'un pantalon, il devait y avoir, vu l'excentricité du personnage, quelque chose de particulier dans la mise de la cravate, dans la forme du gilet, dans la coupe de l'habit et dans la taille du pantalon. J'avais, d'ailleurs, donné là-dessus mes idées à Bocage, qui les avait parfaitement utilisées, et, en le voyant revêtu de ces habits, on devait comprendre, dès le premier abord, que l'acteur ne représentait pas un homme ordinaire.

Il était convenu que la pièce passerait définitivement le 3 mai ; je n'avais donc plus que deux répétitions avant le grand jour. Les répétitions précédentes avaient été fort négligées par moi : je fis les deux dernières avec une extrême sévérité.

Arrivée à la phrase qui l'avait si longtemps inquiétée, madame Dorval se tint parole à elle-même : elle était debout, elle se laissa tomber



BOCAGE DANS LE ROLE D'ANTONY  
d'après une lithographie de LACAUCHIE

sur un fauteuil, comme si la terre eût manqué sous ses pieds et s'écria : « Mais je suis perdue, moi ! » avec un tel accent de terreur, que le peu de personnes qui assistaient à la répétition éclatèrent en bravos.

La dernière répétition générale se fit à huis clos. C'est toujours un tort d'introduire même ses amis les plus sûrs à une répétition générale : le jour de la représentation, ils racontent la pièce à leurs voisins ou se promènent dans les corridors en parlant à haute voix, et en faisant craquer leurs bottes sur le parquet.

Je ne me suis jamais beaucoup loué d'avoir donné des billets de spectacle à mes amis, un jour de première représentation ; mais je me suis toujours repenti de leur avoir donné des billets d'entrée un jour de répétition générale.

On objectera les bons conseils que les spectateurs peuvent donner : d'abord, aux répétitions générales, il est trop tard pour recevoir un conseil important ; puis, les bons conseils, ceux qui les donnent, ce sont, dans le cours des répétitions, les acteurs, les pompiers, les machinistes, les comparses, tout ce monde enfin qui vit du théâtre, et qui sait le théâtre mieux que tous les bacheliers ès lettres et tous les académiciens possibles.

Eh bien, tout ce monde-là m'avait prédit le succès d'*Antony*, machinistes et pompiers en



allongeant le cou à travers les coulisses, artistes et comparses en allant écouter dans la salle les scènes où ils ne figuraient pas.

Le soir de la première représentation arriva.

\*  
\*\*

L'époque était mal choisie pour la littérature : tous les esprits tournaient à la politique, et l'on voyait l'émeute voler dans l'air, comme, pendant les chaudes soirées d'été, les martinets aux cris aigus et les chauves-souris aux ailes de crêpe.

Ma pièce était aussi bien montée qu'elle pouvait l'être ; mais, à part la dépense de talent qu'allaient faire les acteurs, M. Crosnier n'avait fait aucune dépense : pas un tapis neuf, pas une décoration nouvelle, pas même un salon retouché. L'ouvrage pouvait tomber sans remords : il n'avait coûté au directeur que le temps perdu en répétitions.

La toile se leva.

Madame Dorval, en robe de gaze, en toilette de ville, en femme du monde enfin, c'était une nouveauté au théâtre où l'on venait de la voir dans *les Deux Forçats* et dans *Trente Ans* ; aussi ses premières scènes eurent-elles un médiocre succès ; sa voix rauque, ses épaules voûtées, son geste, si familier, que dans les scènes sans passion il devenait vulgaire, tout cela ne pré-

venait en faveur ni de la pièce ni de l'actrice. Deux ou trois intonations d'une admirable justesse trouvèrent, cependant, grâce devant le public, mais ne l'émurent pas au point de lui arracher un seul bravo.

Bocage, de son côté, on se le rappelle, a peu de chose dans le premier acte : on l'apporte évanoui, et le seul effet qu'il ait, c'est, après avoir arraché l'appareil de sa blessure, cette phrase qu'il prononce en s'évanouissant pour la seconde fois : « Et, maintenant, je resterai, n'est-ce pas ? »

A cette phrase seulement, on commença de comprendre la pièce et de sentir ce que pouvait renfermer de drame intime un ouvrage dont le premier acte se terminait ainsi.

La toile tomba au milieu des applaudissements.

J'avais recommandé de faire les entr'actes courts. Je passai au théâtre pour presser moi-même artistes, régisseurs et machinistes. Au bout de cinq minutes, avant que l'émotion eût eu le temps de se calmer, la toile se leva de nouveau.

Le second acte était tout entier à Bocage. Il s'en empara avec vigueur, mais sans égoïsme, laissant à Dorval tout ce qu'elle avait le droit d'y prendre, et s'élevant à une très grande hauteur dans sa scène de misanthropie amère et de menace amoureuse, scène qui, au reste, — à

part celle des enfants trouvés, — tient à peu près tout l'acte.

Je le répète, Bocage y fut très beau : intelligence d'esprit, noblesse de cœur, expression de visage, le type d'Antony tel que je l'avais conçu était livré au public.

Après l'acte, et tandis que la salle applaudissait encore, je montai le féliciter de grand cœur. Il était rayonnant d'enthousiasme et d'espoir, et Dorval lui disait, avec la franchise de son génie, combien elle était contente de lui. Dorval ne craignait rien : elle savait que le quatrième et le cinquième acte étaient à elle, et elle attendait tranquillement son tour.

La salle, à ma rentrée, était frémissante ; on y sentait cette atmosphère imprégnée d'émotion qui fait les grands succès. Je commençais à croire que j'avais eu raison contre tout le monde, même contre mon directeur. J'excepte Alfred de Vigny qui m'avait prédit un succès.

On connaît le troisième acte, tout d'action, et d'action brutale ; il avait, du côté de la violence, un certain rapport avec le troisième acte d'*Henri III*, où le duc de Guise broie le poignet de sa femme pour la forcer de donner à Saint-Mégrin un rendez-vous de son écriture.

Heureusement, le troisième acte du Théâtre-Français, ayant réussi, faisait planche à celui de la Porte-Saint-Martin.



Antony, poursuivant Adèle, arrive le premier dans une auberge de village, s'empare de tous les chevaux de poste, pour obliger Adèle à s'y arrêter, choisit, dans les deux seules chambres de l'hôtellerie, celle qui lui convient, se ménage par le balcon une entrée dans celle d'Adèle, et se retire au bruit de la voiture de celle-ci.

Adèle entre, prie, supplie pour qu'on lui trouve des chevaux : elle n'est plus qu'à quelques lieues de Strasbourg, où elle va rejoindre son mari ; les chevaux, écartés par Antony, sont introuvables : Adèle est obligée de passer la nuit dans l'hôtel. Elle prend toutes ses précautions de sûreté, précautions qui, dès qu'elle sera seule, deviendront nulles par le fait de la croisée du balcon, oubliée dans sa craintive investigation.

Madame Dorval était adorable de naïveté féminine et de terreur instinctive. Elle disait comme personne ne les eût dites, comme personne ne les dira jamais, ces deux phrases bien simples : « Mais elle ne ferme pas, cette porte ! » et : « Il n'est jamais arrivé d'accident dans votre hôtel, madame ? » Puis, l'hôtelière rentrée, elle se décidait elle-même à rentrer dans son cabinet.

A peine avait-elle disparu, qu'un carreau de la fenêtre tombait brisé en éclats, qu'un bras s'avancait, que l'espagnolette était levée, que la

fenêtre s'ouvrait, et qu'Antony et Adèle apparaissaient à la fois, l'un sur le balcon de sa fenêtre, l'autre sur le seuil de son cabinet.

Adèle, à la vue d'Antony, poussait un cri. Le reste de la mise en scène était d'une naïveté effrayante. Pour empêcher que le cri ne se renouvelât, Antony jetait un mouchoir sur la bouche d'Adèle, entraînait celle-ci vers le cabinet, et, au moment où ils y entraient tous deux, la toile tombait.

Il y eut un instant de silence dans la salle. Porcher, l'homme que j'avais désigné à l'un de nos trois ou quatre prétendants à la couronne comme le plus capable de lui faire une restauration ; Porcher, qui était chargé de ma restauration, à moi, hésitait à donner le signal. Le pont de Mahomet n'est pas plus étroit que ce fil qui suspendait en ce moment *Antony* entre un succès et une chute.

Le succès l'emporta. Une immense clameur, suivie d'applaudissements frénétiques, s'élança comme une cataracte. On applaudit et l'on hurla pendant cinq minutes.

Quand j'en serai aux chutes, qu'on soit tranquille, je ne me ménagerai pas ; mais, en attendant, je demande la permission de dire la vérité.

Cette fois, le succès appartenait aux deux acteurs ; je courus au théâtre pour les embrasser.

Pas d'Adèle ! pas d'Antony !

Je crus un instant qu'emportés par l'ardeur de la représentation, ils avaient repris la mise en scène à ces mots : *Antony lui jette un mouchoir sur la bouche et l'emporte dans sa chambre*, et qu'ils continuaient la pièce.

Je me trompais : chacun d'eux changeait de costume pour le quatrième acte, et était enfermé dans sa loge.

Je leur criai toute sorte de tendresses à travers la porte.

— Êtes-vous content ? me demanda Bocage.

— Enchanté !

— Bravo ! le reste regarde Dorval.

— Vous ne la laisserez pas en route ?

— Oh ! soyez tranquille !

Je courus à la porte de Dorval.

— C'est superbe, ma petite ! splendide ! magnifique !

— Est-ce toi, mon grand chien ?

— Oui.

— Entre donc, alors !

— Mais la porte est fermée.

— Pour tout le monde, mais pas pour toi.

Elle m'ouvrit, toute défaite, à moitié déshabillée, et se jeta dans mes bras.

— Je crois que nous en pinçons un, mon petit !

— Un quoi ?

— Tiens donc ! un succès !



— Hum ! hum !

— Tu n'es pas content ?

— Si fait !

— Diable ! tu serais difficile ! Il me semble pourtant que nous avons passé de rudes ornières !

— C'est vrai, tout a été bien jusqu'à présent ; mais...

— Mais quoi, voyons, mon grand chien ?... Oh ! que je t'aime, va ! de m'avoir donné un si beau rôle ! .. As-tu vu des femmes du monde, hein !

— Non.

— Que t'ont-elles dit de moi ?

— Puisque je n'en ai pas vu...

— Tu en verras, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui.

— Tu me répéteras ce qu'elles t'auront dit..., mais bien franchement ?

— Sois tranquille.

— Tiens, voilà ma toilette de bal... Un peu soignée, j'espère ! Oh ! grand chien, va ! Sais-tu combien tu me coûtes ?

— Non.

— Tu me coûtes huit cents francs !

— Viens ici.

Je lui dis tout bas quelques mots à l'oreille.

— Vraiment ? s'écria-t-elle.

— Parbleu !

— Tu feras cela ?

— Puisque je te le dis.

— Embrasse-moi.

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Je n'embrasse jamais les gens à qui je fais un cadeau.

— Comment ?

— J'attends qu'ils m'embrassent.

Elle me sauta au cou.

— Allons, bon courage ! lui dis-je.

— Et à toi aussi.

— Du courage ? Je vais en chercher.

— Où cela ?

— A la Bastille.

— A la Bastille ?

— Oui ; j'ai idée que le commencement du quatrième acte n'ira pas sur des roulettes.

— Et pourquoi cela ? Allons donc ! il est charmant, le quatrième acte : j'en réponds, moi.

— Oui, tu réponds de la fin, mais pas du commencement.

— Ah ! oui, il y a un *feuilleton* que dit Grailly... Bah ! cela passera tout de même : le public est lancé ; nous sentons cela, nous autres.

— Ah ! vous sentez cela ?

— Et puis, vois-tu, mon grand chien, il y a des gens à l'orchestre, des *messieurs*, des vrais !

qui me regardent comme jamais on ne m'a regardée.

— Ça ne m'étonne pas.

— Dis donc...

— Quoi?

— Si j'allais devenir une femme à la mode?

— Il ne tient qu'à toi.

— menteur!

— Je te jure qu'il ne tient qu'à toi.

— Oui... mais...

— Alfred, hein?

— Justement!... Ah! ma foi, tant pis! on verra.

La voix du régisseur retentit :

— Madame Dorval! peut-on commencer?

— Non, non, non, je suis en chemise! Il est bon, Moëssard! Que dirait le public?... C'est toi qui me retardes aussi... Va-t'en donc!

— Mets-moi à la porte.

— Allons, va-t'en! va-t'en! va-t'en!

Elle me poussa trois fois avec ses lèvres, et je me trouvai dehors.

Pauvres lèvres, si vivantes, si frémissantes, si souriantes et que j'ai vues se fermer et se refroidir pour toujours sous la main de la mort!

Je sortis; j'avais besoin d'air. Je rencontrai Bixio dans les corridors.

— Viens avec moi, lui dis-je.

— Où diable vas-tu?



— Je vais me promener.

— Comment ! te promener ?

— Oui.

— Au moment où l'on va lever la toile ?

— Justement ! je ne suis pas sûr du quatrième acte, et j'aime autant qu'il commence sans moi.

— Es-tu sûr de la fin ?

— Oh ! la fin, c'est autre chose... Nous reviendrons pour la fin, sois tranquille !

Nous nous élançâmes sur le boulevard.

— Ah ! fis-je en respirant.

— Qu'as-tu donc ?... Est-ce ta pièce qui te met comme cela ?

— Allons donc, ma pièce !

J'entraînai Bixio vers la Bastille. De quoi parlâmes-nous ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que nous fîmes une demi-lieue, aller et retour, en bavardant et en riant.

Si l'on eût dit aux passants : « Vous voyez bien ce grand fou qui est là-bas ? C'est l'auteur de la pièce qu'on joue en ce moment au théâtre de la Porte-Saint-Martin ! » ils eussent, à coup sûr, été bien étonnés.

Je rentrai au bon moment, à la scène de l'insulte. Le *feuilleton*, comme disait Dorval, c'est-à-dire l'apologie du drame moderne, la vraie préface d'*Antony*, avait passé sans encombre et même avait été applaudi.

J'avais une baignoire, près du théâtre; je fis signe à Dorval que j'étais là. Elle me fit signe qu'elle me voyait.

Puis commença la scène entre Adèle et la vicomtesse, la scène qui se résume par ces mots : « Mais je ne lui ai rien fait, à cette femme ! » Puis la scène entre Adèle et Antony, où Adèle répète à trois ou quatre reprises : « C'est sa maîtresse ! »

Eh bien, je le dis après vingt-deux ans, — et, pendant ces vingt-deux ans, j'ai fait bien des drames, j'ai vu représenter bien des pièces, j'ai applaudi bien des artistes, — eh bien, qui n'a pas vu Dorval jouant ces deux scènes, celui-là eût-il vu tout le reste du répertoire moderne, n'a pas une idée du point où le pathétique peut être porté.

On sait comment se termine cet acte : la vicomtesse entre; Adèle, surprise dans les bras d'Antony, jette un cri, et disparaît. Derrière la vicomtesse entre à son tour le domestique d'Antony, qui arrive à franc étrier de Strasbourg, et qui annonce à son maître le retour du mari d'Adèle. Antony s'élance hors de scène comme un fou, comme un désespéré, en s'écriant : « Malheureux ! arriverai-je à temps ? »

Je courus au théâtre. Dorval était déjà en scène, occupée à défriser ses cheveux et à déchirer ses fleurs. Elle avait des moments de désordre

passionné que personne n'avait comme elle.

Les machinistes faisaient leur changement, tandis que Dorval faisait le sien.

On applaudissait avec frénésie.

— Cent francs, criai-je aux machinistes, si la toile est levée avant que les applaudissements aient cessé !

Au bout de deux minutes, on frappait les trois coups ; la toile se levait, et les machinistes avaient gagné leurs cent francs.

Le cinquième acte commença littéralement avant que les applaudissements du quatrième se fussent apaisés.

J'eus un moment d'angoisse. Au milieu de la scène d'épouvante où les deux amants, pris dans un cercle de douleurs, se débattaient sans trouver un moyen ni de vivre ni de mourir ensemble, un instant avant que Dorval s'écriât : « Mais je suis perdue, moi ! » j'avais, dans la mise en scène, fait faire à Bocage un mouvement qui préparait le fauteuil à recevoir Adèle, presque foudroyée par la nouvelle de l'arrivée de son mari. Bocage oublia de tourner le fauteuil.

Mais Dorval était tellement emportée par la passion, qu'elle ne s'inquiéta point de si peu. Au lieu de tomber sur le coussin, elle tomba sur le bras du fauteuil, et jeta son cri de désespoir avec une si poignante douleur d'âme meurtrie, déchirée, brisée, que toute la salle se leva.



Cette fois, les bravos n'étaient point pour moi ; ils étaient pour l'actrice, pour l'actrice seule, pour la merveilleuse, pour la sublime actrice !

On connaît le dénouement, dénouement si inattendu, et qui se résume dans une seule phrase, qui éclate en six mots. La porte est enfoncée par M. d'Hervey au moment où Adèle, poignardée par Antony, tombe sur un sofa. « Morte ? s'écrie le baron d'Hervey. — Oui, morte ! répond froidement Antony. *Elle me résistait : je l'ai assassinée !* Et il jette son poignard aux pieds du mari.

On poussait de tels cris de terreur, d'effroi, de douleur dans la salle, que peut-être le tiers des spectateurs à peine entendit ces mots, complément obligé de la pièce, qui, sans eux, n'offre plus qu'une simple intrigue d'adultère dénouée par un simple assassinat.

Et, cependant, l'effet fut immense. On demanda l'auteur avec des cris de rage. Bocage vint et me nomma.

Puis on redemanda Antony et Adèle, et tous deux revinrent prendre leur part d'un triomphe comme ils n'en avaient jamais eu, comme ils n'en devaient jamais ravoïr.

C'est que tous deux avaient atteint les plus splendides hauteurs de l'art !

Je m'élançai hors de ma baignoire pour courir à eux, sans faire attention que les corridors

étaient encombrés de spectateurs sortant des loges.

Je n'avais pas fait quatre pas, que j'étais reconnu. Alors, j'eus mon tour comme auteur.

Tout un monde de jeunes gens de mon âge, — j'avais vingt-huit ans, — pâle, effaré, hale-tant, se rua sur moi. On me tira à droite, on me tira à gauche, on m'embrassa. J'avais un habit vert boutonné du premier au dernier bouton : on en mit les basques en morceaux. J'entrai dans les coulisses comme lord Spencer rentre chez lui, avec une veste ronde ; le reste de mon habit était passé à l'état de relique.

Au théâtre, on était stupéfait. On n'avait jamais vu de succès se produisant sous une pareille forme ; jamais applaudissements n'étaient arrivés si directement du public aux acteurs ; — et de quel public ! du public fashionable, du public dandy, du public des premières loges, du public qui n'applaudit pas d'habitude, et qui, cette fois, s'était enroué à force de crier, avait crevé ses gants à force d'applaudir.

Crosnier était caché. Bocage était joyeux comme un enfant. Dorval était folle !

Oh ! bons et braves cœurs d'amis, qui, au milieu de leur triomphe, semblaient jouir encore plus de mon succès que du leur ! qui laissaient de côté leur talent, et qui, à grands cris, exaltaient le poète et l'œuvre !

Je n'oublierai jamais cette soirée ; Bocage ne l'a point oubliée non plus. Il y a huit jours, nous en parlions comme si cela se fût passé la veille ; et, pour peu que l'on se souvienne encore de quelque chose là-haut, Dorval s'en souvient aussi, j'en suis sûr.

Maintenant, après nous être embrassés, que devînmes-nous ? Je n'en sais rien. Comme autour de tout ce qui est lumineux, il y a, sur le reste de la soirée et de la nuit, un brouillard que ma mémoire ne peut percer, à vingt-deux ans de distance.

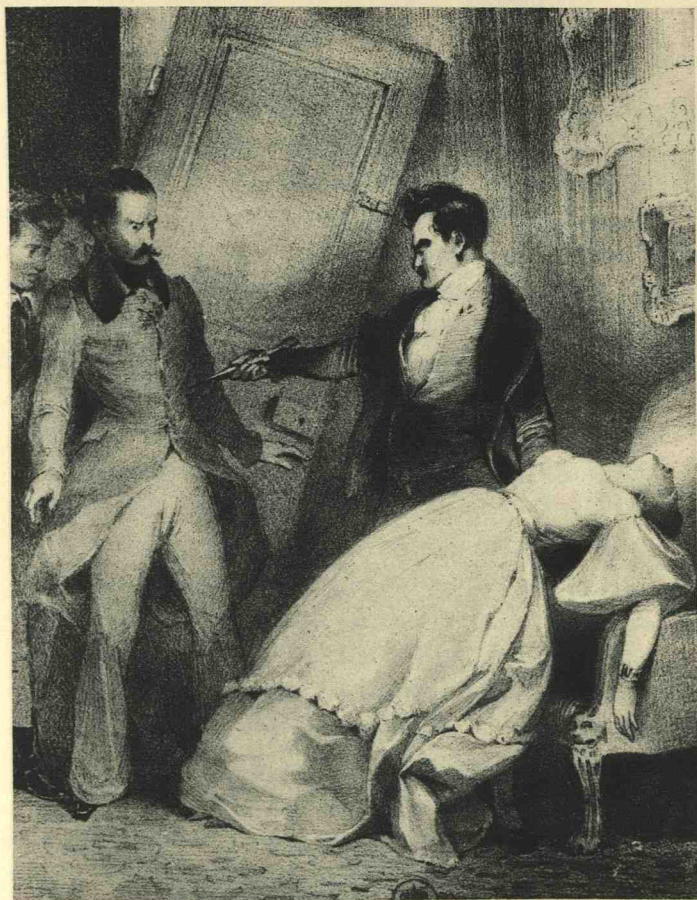
Au reste, une des spécialités du drame d'*Antony* était de retenir les spectateurs jusqu'au tomber du rideau. Comme la *morale* de l'ouvrage était dans ces six mots que Bocage disait, d'ailleurs, avec une dignité parfaite : « Elle me résistait : je l'ai assassinée ! » chacun restait pour les entendre, et ne voulait partir qu'après les avoir entendus.

Il en résulta ceci.

Deux ou trois ans après la première représentation d'*Antony*, *Antony* devint la pièce de toutes les représentations à bénéfice ; si bien qu'un jour on demanda à Dorval et à Bocage la pièce pour le théâtre du Palais-Royal.

Au bénéfice de qui était la représentation ? Je ne me le rappelle plus, et cela ne fait rien à la chose. La pièce eut son succès ordinaire, grâce





UNE SCÈNE D'ANTONY  
d'après une lithographie d'Alfred JOHANNOT

au jeu des deux grands artistes ; seulement, le régisseur, mal renseigné sur le moment où il fallait crier : *Au rideau!* fit tomber la toile sur le coup de poignard d'Antony ; de sorte que le public fut privé de son dénoûment.

Ce n'était point son affaire : le dénoûment, voilà ce qu'il voulait surtout ; aussi, au lieu de s'en aller, se prit-il à crier de toutes ses forces :

— Le dénoûment ! le dénoûment !

Les cris devinrent tels, que le régisseur pria les artistes de permettre qu'on relevât le rideau, afin qu'ils pussent achever la pièce.

Dorval, toujours bonne fille, reprit, sur son fauteuil, sa pose de femme tuée, et l'on se mit à courir après Antony.

Mais Antony était rentré dans sa loge, furieux qu'on lui eût fait manquer son effet de la fin, et, retiré sous sa tente comme Achille, comme Achille il refusa obstinément d'en sortir.

Pendant ce temps, le public applaudissait, criait, appelait : « Bocage ! Dorval !... Dorval ! Bocage ! » et menaçait de briser les banquettes.

Le régisseur leva la toile, espérant que Bocage, mis au pied du mur, serait forcé d'entrer en scène. Bocage envoya promener le régisseur.

Cependant, Dorval attendait sur son fauteuil, le bras pendant, la tête renversée en arrière.

Le public aussi attendait. Le plus profond silence s'était fait ; mais, une minute écoulée,

comme il vit que Bocage n'entraît pas en scène, il se mit à applaudir, à appeler, à crier de plus belle.

Dorval sentit que l'atmosphère tournait à la bourrasque ; elle ranima son bras inerte, redressa sa tête renversée, se leva, s'avança jusqu'à la rampe, et, au milieu du silence, ramené comme par miracle au premier mouvement qu'elle avait risqué :

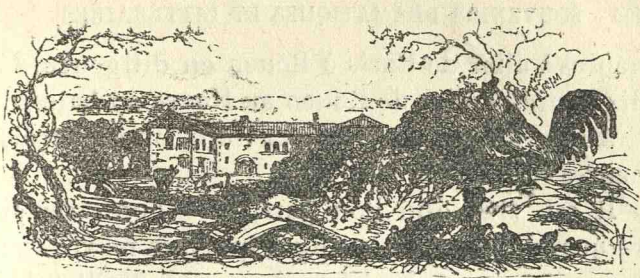
— Messieurs, dit-elle, *je lui résistais, il m'a assassinée!*

Puis elle tira une belle révérence, et sortit de scène, saluée par un tonnerre d'applaudissements.

La toile tomba, et les spectateurs se retirèrent enchantés. Ils avaient leur dénoûment, avec une variante, c'est vrai ; mais cette variante était si spirituelle qu'il eût fallu avoir un bien mauvais caractère pour ne pas la préférer à la version originale.







V

Un séjour à Trouville



J'AVAIS déjà été au Havre en 1828, et j'avais refait *Christine*, comme plan du

moins, dans la voiture de Paris à Rouen.

Puis c'est une si belle ville à voir que Rouen avec sa cathédrale, son église Saint-Ouen, ses vieilles maisons de bois sculpté, son Hôtel de Ville, son hôtel Bourgtheroulde, qu'on meurt d'envie de la revoir !

Je m'arrêtai un jour à Rouen.

Le lendemain, le bateau partait à six heures du matin.

A cette époque, on mettait encore quatorze

heures à aller de Paris à Rouen en diligence, et dix heures à aller de Rouen au Havre en bateau.

Aujourd'hui, par l'*express-train*, on met trois heures et demie !

Il est vrai que l'on part, que l'on arrive, — quand on arrive, — mais que l'on ne voyage pas ; vous ne voyez ni Jumièges, ni la Meilleraie, ni Tancarville, ni toute cette charmante côte de Villequier où, un jour, — dix ans après celui où j'y passai, — la fille de notre grand poète trouva la mort au milieu d'une partie de plaisir.

Pauvre Léopoldine ! elle serait à Jersey aujourd'hui, complétant la pieuse colonie qui rend, sinon la patrie, du moins la famille à notre Dante exilé, et rêvant un autre *Enfer* !

Oh ! que ne suis-je le mystérieux inconnu dont le bras élastique s'étendait d'un côté à l'autre du Guadalquivir, pour offrir du feu au cigare de don Juan ! comme j'étendrais, chaque matin et chaque soir, mon bras de Bruxelles à Jersey pour toucher la main amie qui a écrit les plus beaux vers et la plus vigoureuse prose qui aient été écrits dans ce siècle !

On ne voit pas non plus Harfleur avec son ravissant clocher, bâti par les Anglais ; ce qui faisait dire à je ne sais plus quel évêque voyageant pour s'instruire : « Je me doutais bien que cela n'avait pas été fait ici ! »

Mais, enfin, on va au Havre, on revient le

même jour, et on peut encore être à Aix-la-Chapelle le lendemain matin.

Supprimer la distance, c'est augmenter la durée du temps. Désormais, on ne vivra pas longtemps ; plus seulement, on vivra plus vite.

Arrivé au Havre, je me mis en quête d'un endroit où passer un mois ou six semaines ; je demandai un village, un coin, un trou, pourvu qu'il fût au bord de la mer : on me nomma Sainte-Adresse et Trouville.

Un instant, je flottai entre les deux pays, qui m'étaient aussi inconnus l'un que l'autre ; mais, ayant poussé plus loin mes informations, et ayant appris que Trouville était encore plus isolé, plus perdu, plus solitaire que Sainte-Adresse, j'optai pour Trouville.

Puis je me rappelai, comme on se rappelle un rêve, que mon bon ami Huet, le paysagiste, le peintre des marais et des grèves, m'avait parlé d'un charmant village au bord de la mer où il avait failli s'étrangler avec une arête de sole, et que ce village s'appelait Trouville. Seulement, il avait oublié de me dire comment on allait à Trouville.

Il fallut m'en enquérir. Il y avait au Havre infiniment plus d'occasions pour Rio de Janeiro, pour Sidney ou pour la côte de Coromandel qu'il n'y en avait pour Trouville.

Trouville, comme latitude, était alors à peu



près aussi ignoré que l'île de Robinson Crusoë.

Des navigateurs, en allant de Honfleur à Cherbourg, avaient signalé de loin Trouville comme une petite colonie de pêcheurs qui, sans doute, commerçait avec la Délivrande et Pont-l'Évêque, ses voisins les plus proches ; mais on n'en savait pas davantage. Quant à la langue que parlaient ces pêcheurs, on l'ignorait complètement ; toutes les relations qu'on avait eues jusqu'alors avec eux, on les avait eues de loin et par signes.

J'ai toujours eu la rage des découvertes et des explorations, je résolus, sinon de découvrir, du moins d'explorer Trouville, et de faire, pour la rivière de la Touque, ce que Levailant, ce voyageur chéri de mon enfance, avait fait pour la rivière des Éléphants.

Cette résolution prise, je sautai dans le bateau qui allait à Honfleur, où de nouveaux renseignements sur la route à suivre devaient m'être donnés.

Nous arrivâmes à Honfleur. Pendant cette traversée de deux heures faite au moment du flux, tout le monde eut le mal de mer, excepté une belle Anglaise poitrinaire, aux longs cheveux flottants, aux joues de pêche et de rose, qui combattait le fléau à grands verres d'eau-de-vie ! Je n'ai jamais rien vu de plus triste que cette belle figure debout et errante sur le pont

du bâtiment, tandis que tout le monde était assis ou couché ; elle, dévouée à la mort avec toutes les apparences de la bonne santé, tandis que tous ces passagers qui semblaient près de mourir devaient, comme tant d'autres Antées, reprendre leurs forces dès qu'ils toucheraient la terre. Si les spectres existent, ils doivent marcher, regarder et sourire comme marchait, regardait et souriait cette belle Anglaise.

En abordant à Honfleur, au moment où le bâtiment s'arrêta, sa mère et un jeune frère, blond et rose comme elle, semblèrent se lever comme d'un champ de bataille, et la rejoignirent d'un pas traînant. Elle, au contraire, pendant que nous reconnaissions nos malles et nos portemanteaux, franchit légèrement le pont-levis qui venait d'amarrer au rivage le paquebot en miniature, et disparut à l'angle d'une rue de Honfleur.

Je ne l'ai jamais revue, et je ne la reverrai probablement jamais que dans la vallée de Josaphat ; mais, si je la revois, là ou ailleurs, — en ce monde, ce qui me paraît peu possible, ou dans l'autre, ce qui me paraît peu probable, — je réponds que, du premier coup d'œil, je la reconnaîtrai.

A peine à Honfleur, nous nous occupâmes de savoir par quels moyens nous pourrions nous transporter à Trouville,

Il y avait deux moyens d'y arriver : la voie de terre et la voie de mer.

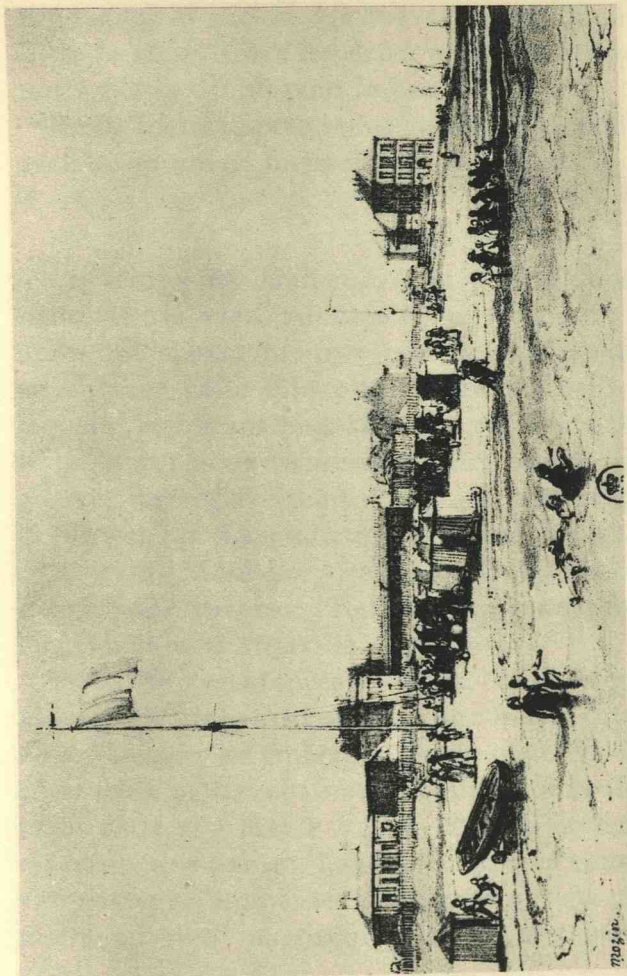
Par la voie de terre, on nous offrait une mauvaise charrette et deux mauvais chevaux ; cette mauvaise charrette et ces deux mauvais chevaux, moyennant vingt francs, nous voitureraient par un mauvais chemin et, au bout de cinq heures, nous arriverions à Trouville.

Par la voie de mer, on nous offrait, à la marée descendante, c'est-à-dire dans deux heures, une jolie barque avec quatre vigoureux rameurs ; un voyage pittoresque le long des côtes, où je trouverais force oiseaux, tels que mouettes, goélands, plongeurs ; à droite, l'Océan infini ; à gauche, des falaises gigantesques. Puis, si le vent était bon, — et il ne pouvait manquer d'être bon, les matelots ne doutent jamais de cela ! — puis, si le vent était bon, deux heures de traversée seulement.

Il est vrai que, si le vent était mauvais, il fallait aller à la rame, et qu'on ne savait pas quand on arriverait. Enfin, on nous demandait douze francs au lieu de vingt.

Par bonheur, ma compagne de voyage — car j'ai oublié de dire que j'avais une compagne de voyage — était une des personnes les plus économes que j'aie connues ; quoiqu'elle eût été assez malade pendant la traversée du Havre à Honfleur, cette économie de huit francs





LA PLAGE DE TROUVILLE. FN 1835  
d'après une lithographie de MOKIN

la toucha, et comme je lui avais galamment laissé le choix entre les deux moyens de transport, elle se décida pour le bateau.

Deux heures après, nous quitions Honfleur avec les premiers mouvements du reflux.

\*  
\* \*

Le temps fit honneur à la parole de nos matelots : la mer était calme, le vent bon, et, après une charmante traversée de trois heures, en suivant cette côte pittoresque du haut de laquelle, seize ans plus tard, le roi Louis-Philippe, à qui nous venions de faire une si rude guerre, devait, avec tant d'angoisse, interroger la mer, et lui demander un bâtiment, ne fût-ce qu'une simple barque pareille à celle que trouva Xerxès pour traverser l'Hellespont, — nos matelots signalèrent Trouville.

Trouville se composait, alors, de quelques maisons de pêcheurs groupées sur la rive droite de la Touque, à l'embouchure de cette rivière, entre deux petites chaînes de collines qui enferment cette charmante vallée comme un écrin renferme une parure. Le long de la rive gauche s'étendaient d'immenses pâturages qui me promettaient une magnifique chasse aux bécassines.

La mer était retirée, et la plage, unie et resplendissante comme un miroir, était à sec.

Nos matelots nous firent monter à califourchon sur leurs épaules, et nous descendirent sur le sable.

Il y a pour moi, dans la vue de la mer, dans l'aspiration de ses âcres senteurs, dans son murmure éternel, une fascination immense. Quand il y a longtemps que je n'ai vu la mer, je m'ennuie d'elle comme d'une maîtresse bien-aimée, et, bon gré mal gré, il faut que je revienne, pour la vingtième fois, respirer son haleine et savourer ses baisers. Les trois mois, sinon les plus heureux, du moins les plus sensuels de ma vie, furent ceux que je passai, avec mes matelots siciliens, dans un *speronare*, pendant mon odysée sur la mer Tyrrhénienne. Mais, alors, je débutais dans ma carrière maritime, et, pour un début, ce n'était point mal, on en conviendra, de découvrir un port de mer tel que Trouville.

La plage, au reste, était vivante et animée comme dans un jour de foire. A notre gauche, au milieu d'un archipel de roches, tout un monde d'enfants récoltait de pleins paniers de moules ; à notre droite, des femmes, à grands coups de bêche, fouillaient le sable, pour en tirer des espèces de petites anguilles qui ressemblent aux fils de cette salade qu'on appelle de la barbe de capucin ; enfin, tout autour de notre petite barque, encore flottante, mais qui promettait d'être bientôt à sec, une foule de



pêcheurs et de pêcheuses de crevettes marchaient au pas gymnastique, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et poussant devant eux le filet emmanché d'une longue perche où ils font leur grouillante récolte.

Nous nous arrêtons à chaque pas ; tout était nouveau pour nous sur cette plage inconnue. Cook, abordant aux îles des Amis, n'était pas plus préoccupé ni plus heureux que moi. Ce que voyant nos matelots, ils nous annoncèrent qu'ils allaient porter nos malles à l'auberge et y annoncer notre venue.

— A l'auberge ! mais à laquelle ? demandai-je.

— Il n'y a pas à se tromper, répondit le loustic de la troupe, il n'y en a qu'une.

— A quelle enseigne ?

— Elle n'a pas d'enseigne. Vous demanderez la mère Oseraie ; le premier venu vous indiquera sa maison.

Ce renseignement nous rassura, et nous n'hésitâmes plus à flâner en toute conscience sur la plage de Trouville.

Une heure après, des flots de sable traversés, deux ou trois indications demandées en français et répondues en trouvillois, nous arrivâmes à aborder à notre auberge.

Une femme d'une quarantaine d'années, grasse, propre, avenante, le sourire narquois

du paysan normand sur les lèvres, vint au-devant de nous.

C'était la mère Oseraie, laquelle ne se doutait peut-être pas de la célébrité que devait lui donner, un jour, le Parisien qu'elle recevait d'un air presque goguenard. Pauvre mère Oseraie ! si elle s'en fût doutée, peut-être m'eût-elle traité comme Platon, dans sa *République*, conseille de traiter les poètes : couronnés de fleurs et mis à la porte ! Tout au contraire, elle s'avança à ma rencontre, et, après m'avoir regardé avec curiosité, des pieds à la tête :

— Bon ! c'est vous ? dit-elle.

— Comment, c'est moi ? lui demandai-je.

— Oui, puisqu'on a apporté vos paquets et retenu deux chambres.

— Ah ! bien, je comprends.

— Pourquoi deux chambres ?

— Une pour moi, une pour madame.

— Ah ! c'est que, chez nous, quand on est marié, on couche ensemble.

— D'abord, qui vous dit que madame et moi soyons mariés ?... Et puis, quand nous le serions, je suis de l'avis d'un de mes amis qu'on appelle Alphonse Karr !

— Eh bien, que dit-il, votre ami qu'on appelle Alphonse Karr ?

— Il dit qu'au bout d'un certain temps, quand un homme et une femme n'ont qu'une

chambre, ils cessent d'être amant et maîtresse, et deviennent mâle et femelle ; voilà ce qu'il dit.

— Ah !... je ne comprends pas... Enfin, n'importe ! vous voulez deux chambres ?

— Parfaitement.

— Eh bien, vous les aurez ; mais j'aurais mieux aimé que vous n'en prissiez qu'une.

Je n'affirmerais pas qu'elle dit *prissiez*, mais le lecteur me pardonnera d'ajouter cet enjolivement à notre dialogue.

— Bon ! je vous vois venir, répondis-je ; vous nous l'eussiez fait payer comme deux, et vous en eussiez eu une de plus à louer aux voyageurs.

— Justement !... Tiens, vous n'êtes pas encore trop bête pour un Parisien, vous !

Je saluai la mère Oseraie.

— Je ne suis pas tout à fait de Paris, lui dis-je ; mais ça ne fait rien.

— Ainsi, vous voulez les deux chambres ?

— J'y tiens.

— Je vous préviens qu'elles donnent l'une dans l'autre.

— A merveille !

— On va vous y conduire.

Elle appela une belle grosse fille au nez, aux yeux et aux jupes retroussés.

— Conduisez madame à sa chambre, dis-je à la servante ; moi, je reste à causer avec la mère Oseraie.



— Pourquoi ça ?

— Parce que je trouve votre conversation agréable.

— Farceur !

— Et puis je désire savoir un peu ce que vous prendrez par jour.

— Et la nuit, ça ne compte donc pas ?

— Par jour et par nuit.

— Il y a deux prix : quand ce sont des peintres, c'est quarante sous.

— Comment, quarante sous ? quarante sous pour quoi ?

— Pour la nourriture et le logement, donc !

— Ah ! quarante sous ! Et combien de repas ?

— Tant qu'on veut ! deux, trois, quatre... à sa faim, quoi !

— Bien ! vous dites donc que c'est quarante sous par jour ?

— Pour les peintres... Êtes-vous peintre, vous ?

— Non.

— Eh bien, ça sera cinquante sous, et cinquante sous pour votre dame, cent sous.

Je ne pouvais pas croire au chiffre.

— Cent sous, alors... pour deux, trois ou quatre repas et deux chambres ?

— Cent sous... Est-ce que vous croyez que c'est trop cher ?

— Non, si vous ne nous augmentez pas.

— Et pourquoi donc faire vous augmenterais-je ?

— Dame ! ça s'est vu.

— Ah ! pas ici... Si vous étiez peintre, ça ne serait que quarante sous.

— D'où vient ce rabais au profit des peintres ?

— C'est que ce sont de bons enfants, et que je les aime. Ce sont eux qui ont commencé la réputation de mon auberge.

— A propos, connaissez-vous un peintre nommé Decamps ?

— Decamps ? Je crois bien !

— Et Jadin ?

— Jadin ? Je ne connais que ça.

Je crus que la mère Oseraie se vantait ; mais j'avais une pierre de touche.

— Et Huet ? lui demandai-je.

— Oh ! celui-là, certainement que je le connais aussi.

— Vous ne vous rappelez rien de particulier sur lui ?

— Si fait, je me rappelle que je lui ai sauvé la vie.

— Bah ! et comment cela, donc ?

— Un jour qu'il s'étranglait avec une arête de sole... Faut-il être bête de s'étrangler avec une arête de sole !

— Et de quelle façon lui avez-vous sauvé la vie ?

— Ah ! ça, il était temps. Figurez-vous qu'il était déjà cramoisi.

— Que lui avez-vous fait ?

— Je lui ai dit : « Prenez patience, et attendez-moi. »

— Ce n'est pas facile de prendre patience, quand on s'étrangle.

— Dame ! que voulez-vous ! ce n'était pas ma faute... Alors, j'ai couru le plus vite que j'ai pu au jardin ; j'ai arraché un poireau, je l'ai lavé, j'en ai coupé la barbe, et je lui ai fourré le poireau jusqu'au fond du gosier... C'est souverain pour les arêtes !

— En effet, je le crois.

— Aussi, il ne parle jamais de moi que les larmes aux yeux.

— D'autant plus que le poireau est de la famille des oignons... C'est égal, ça me contrarie.

— Qu'est-ce qui vous contrarie ? qu'il ne soit pas étranglé, ce pauvre cher homme ?

— Non pas ! non pas ! j'en suis enchanté, et je vous remercie en son nom et au mien : c'est un de mes amis et, de plus, un homme d'un grand talent... Mais je suis contrarié que Trouville ait été découvert par trois peintres avant de l'être par un poète.

— Vous êtes donc poète, vous ?

— Dame ! je n'ose pas trop dire que oui.



— Qu'est-ce que c'est que ça, un poète ? Ça a-t-il des rentes ?

— Non.

— Eh bien, alors, c'est un mauvais état.

Je vis que j'avais donné à la mère Oseraie une assez pauvre idée de moi.

— Voulez-vous que je vous paye une quinzaine d'avance ?

— Pourquoi faire !

— Dame ! si vous avez peur qu'en ma qualité de poète, je ne m'en aille sans vous payer !

— Si vous vous en allez sans me payer, ça sera tant pis pour vous, et non pas pour moi.

— Comment cela ?

— En ce que vous aurez volé une brave femme, donc ! car je suis une brave femme, moi.

— Je commence à le croire, mère Oseraie ; mais, moi aussi, vous le verrez, je suis un bon garçon.

— Eh bien, franchement, ça me fait cet effet-là... Dînez-vous ?

— Je crois bien ! plutôt deux fois qu'une.

— Alors, montez chez vous, et laissez-moi à mes affaires.

— Mais que nous donnerez-vous à dîner ?

— Ah ! ça me regarde !

— Comment, cela vous regarde ?

— Oui... Si vous n'êtes pas content, vous irez ailleurs.

— Mais vous êtes toute seule !

— Ça veut dire qu'il faut que vous en passiez par où je veux, mon bel ami... Allons, à votre chambre !

Je commençais à me faire aux manières de la mère Oseraie : c'était ce que l'on appelle, dans *la Morale en action* et dans les recueils d'anecdotes, « la franchise villageoise ».

J'eusse autant aimé « l'urbanité parisienne » ; mais la mère Oseraie était faite ainsi, et force m'était bien de la prendre comme elle était faite.

Je montai à ma chambre : c'était un quadrilatère passé à la chaux, avec un parquet de sapin, une table de noyer, un lit de bois peint en rouge, et une cheminée ayant un miroir à barbe au lieu de glace, et, pour garniture, deux pots de verre façonnés en corne d'abondance ; plus, le bouquet d'oranger de la mère Oseraie, âgé de vingt ans, et frais comme le premier jour, grâce à la cloche qui le défendait du contact de l'air. Des rideaux de calicot à la fenêtre, des draps de toile au lit, — draps et rideaux blancs comme la neige, complétaient l'ameublement.

Je passai dans la chambre à côté ; elle était meublée sur le même modèle, et possédait, en outre, une commode à ventre bombé, avec incrustations de bois de différentes couleurs, qui sentait la du Barry d'une lieue, et qui, restaurée, redorée, rabibochée, aurait tenu sa place dans

l'atelier d'un des trois peintres que la mère Oseraie venait de nommer.

Au reste, de l'une et de l'autre fenêtre, la vue était magnifique. De la mienne, on voyait la vallée de la Touque, s'enfonçant vers Pont-l'Évêque, au milieu de ses deux collines boisées ; de celle de ma compagne, la mer, toute sillonnée de petits bâtiments pêcheurs dont les voiles blanchissaient à l'horizon, et qui attendaient la marée pour revenir avec elle.

Le hasard m'avait bien partagé en me donnant la chambre qui plongeait sur la vallée : si j'avais eu la mer, ses vagues, ses mouettes, ses bâtiments, son horizon confondu avec le ciel éternellement devant les yeux, il m'eût été impossible de travailler.

J'avais complètement oublié le dîner, quand j'entendis la mère Oseraie qui m'appelait.

— Eh ! monsieur le poète !

— Eh ! la mère ! répondis-je.

— Allons ! le dîner est prêt.

J'offris le bras à ma voisine, et nous descendîmes.

O digne mère Oseraie ! comme je me repentis, à la vue de votre potage, de vos côtelettes de pré salé, de vos soles en matelote, de votre homard en mayonnaise, de vos deux bécassines rôties et de votre salade de crevettes, d'avoir pu un instant douter de vous !



Cinquante sous un dîner qui, à Paris, eût coûté vingt francs ! Il est vrai que le vin se payait à part ; mais on était libre de boire du cidre à discrétion.

Ma compagne de voyage se proposait de faire, avec la mère Oseraie, un bail de trois, six, neuf. Pendant ces neuf ans là, à son avis, nous pouvions économiser cent cinquante mille francs !

Peut-être avait-elle raison, pauvre Mélanie ! mais comment Paris et ses émeutes se seraient-ils passés de moi ?

Aussitôt le dîner fini, nous reprîmes le chemin de la plage.

La marée était dans son plein, et les barques rentraient au port comme un troupeau de moutons au bercail.

Les femmes attendaient sur la grève, avec leurs grands paniers à transporter le poisson.

Chacune reconnaissait de loin sa barque et son équipage ; la mère nommait son fils ; la sœur, son frère ; la femme, son mari.

Tout cela, avant de se parler de la voix, se parlait du geste, et savait si la pêche avait été bonne ou mauvaise.

Pendant ce temps, un chaud soleil de juillet descendait à l'horizon, au milieu de gros nuages qu'il frangeait de pourpre, et à travers les intervalles desquels il dardait ses rayons d'or, flèches d'Apollon qui venaient se briser dans la mer.

Je ne sais rien de plus beau, de plus grand, de plus magnifique, qu'un coucher de soleil dans l'Océan !

Nous restâmes sur la plage jusqu'à ce qu'il fût nuit complète.

Je compris parfaitement que, si je ne brisais dès le principe ce désir de contemplation qui s'emparait de moi, je passerais mes journées à tirer des oiseaux de mer, à cueillir des huîtres sur les rochers et à pêcher des anguilles dans le sable.

Je résolus donc, pour combattre cette douce ennemie qu'on appelle l'oisiveté, de me mettre au travail dès le soir même, s'il était possible.

J'avais un traité avec Harel, et il était convenu que je lui rapporterais une pièce en cinq actes en vers, intitulée *Charles VII chez ses grands vassaux...*

\*  
\*\*

En rentrant chez la mère Oseraie, le 7 juillet, à neuf heures du soir, j'écrivis les premiers vers de cette pièce.

Le lendemain matin, les cent premiers vers du drame étaient faits, et, dans ces cent premiers vers, étaient compris les trente-six ou trente-huit qui racontent la chasse au lion de Yaqoub. Ils doivent prendre rang parmi les rares bons vers que j'ai écrits.

Notre vie commença, dès lors, à prendre l'uniformité et la monotonie de la vie des eaux.

J'avais cru devoir me présenter chez le maire, brave et excellent homme nommé M. Guétier, lequel joua, je crois, un rôle assez actif en 1848, dans l'embarquement du roi Louis-Philippe. Il me donna toute autorisation de chasser dans les marais communaux, et j'en profitai dès le jour même.

Le soleil levant dardait sur la fenêtre de ma chambre, et, le rideau tiré, venait m'éveiller dans mon lit. J'ouvrais les yeux, j'allongeais la main sur mon crayon et je me mettais à travailler.

A dix heures, la mère Oseraie nous prévenait que nous étions servis ; à onze, je prenais mon fusil, et j'allais tuer trois ou quatre bécassines ; à deux, je me remettais au travail jusqu'à quatre ; à quatre, j'allais nager jusqu'à cinq ; à cinq heures et demie, le dîner nous attendait ; de sept heures à neuf heures, nous allions nous promener sur la plage ; à neuf heures, le travail recommençait jusqu'à onze heures ou minuit.

*Charles VII* avançait de cent vers par jour.

Si perdu que fût Trouville, il y venait, cependant, quelques baigneurs normands, vendéens ou bretons.

Du nombre fut une charmante femme accompagnée de son mari et de son fils ; je ne me rap-



pelle plus d'elle que son nom et son visage : c'était une physionomie gracieuse et avenante, avec une légère teinte d'aristocratie ; on la nommait madame de la Garenne.

Dès le jour de son arrivée, et lorsqu'elle sut que j'habitais l'hôtel, elle aborda franchement la question de voisinage en m'envoyant son album. Je venais d'achever la grande scène du troisième acte entre le comte de Savoisy et Charles VII ; je la lui copiai toute chaude de mon accouchement.

Un excellent jeune homme était arrivé avec eux, cachant, sous l'air timide d'un gentilhomme campagnard, une certaine science et une profonde résolution. Il était chasseur ; cette similitude dans nos goûts nous fit rapidement compagnons, sinon amis.

C'était ce pauvre Bonnechose, qui fut tué pendant l'insurrection vendéenne de 1832.

Tandis que nous nous promenions, chassant dans les marais de Trouville, madame la duchesse de Berry obtenait du roi Charles X la permission de faire une tentative en France avec le titre de régente, quittait Édimbourg, traversait la Hollande, séjournait un jour ou deux à Mayence, autant à Francfort, franchissait la Suisse, entrait dans le Piémont ; puis, enfin, s'arrêtait, sous le nom de comtesse de Sagena, à Sestri, petite ville située à douze lieues de

Gênes, dans les États du roi Charles-Albert.

Ainsi, sans que Bonnechose s'en doutât, la mort l'ajournait à un an !

Cependant, le bruit commençait à se répandre à Paris que l'on venait de découvrir un nouveau port de mer entre Honfleur et la Délivrande.

Il en résultait que l'on voyait arriver de temps en temps un baigneur hasardeux qui demandait d'une voix timide :

— Est-ce vrai qu'il existe un village appelé Trouville, et que ce village est celui dont voici le clocher ?

Et je répondais *oui*, à mon grand regret ; car je pressentais l'heure où Trouville deviendrait un autre Dieppe, un autre Boulogne, un autre Ostende.

Je ne me trompais pas. Hélas ! Trouville a maintenant dix auberges ; le terrain qui se vendait cent francs l'arpent se vend aujourd'hui cinq francs le pied.

Un jour, au nombre de ces baigneurs hasardeux, de ces touristes égarés, de ces navigateurs sans boussole, arriva un homme de vingt-huit à trente ans, qui déclara s'appeler Beudin, et être banquier.

Le soir de son arrivée, je me baignais assez loin en mer, quand, à dix pas de moi, sur le dos d'une vague, j'aperçus un poisson qui réa-

lisait le rêve de Marécot dans *l'Ours et le Pacha*, c'est-à-dire un gros poisson, un énorme poisson, un poisson comme on n'en voit guère, un poisson comme on n'en voit pas.

Avec un peu plus d'amour-propre, je l'eusse reconnu pour un dauphin, et j'eusse cru qu'il me prenait pour un autre Arion ; mais je le reconnus simplement pour un poisson de taille gigantesque, et, je l'avoue, son voisinage m'inquiéta. Je me mis à nager de toutes mes forces vers la terre.

Je nageais bien, à cette époque ; mais, en sa qualité de poisson, mon voisin nageait encore mieux que moi ; il en résulta que, sans faire aucun effort apparent, il me suivit, se tenant toujours à une égale distance de moi.

Deux ou trois fois, me sentant fatigué, — c'était l'haleine surtout qui me manquait, — j'eus l'idée de reprendre pied ; mais je craignais de m'effrayer en trouvant sous moi une trop grande profondeur.

Je continuai donc de nager jusqu'à ce que mes genoux labourassent le sable.

Les autres nageurs me regardaient avec étonnement ; mon poisson me suivait comme si je l'eusse tenu en laisse.

Arrivé à gratter, comme je l'ai dit, le sable avec mes genoux, je repris pied.

Mon poisson faisait culbutes sur culbutes,



et paraissait au comble de la satisfaction.

Je me retournai et regardai avec plus d'attention, et surtout avec plus de calme. Je le reconnus pour un marsouin.

A l'instant même, je pris ma course vers la maison de la mère Oseraie. Je traversai le village tel que j'étais, c'est-à-dire avec mon caleçon de bain.

Quoique la mère Oseraie ne fût pas très impressionnable, comme elle n'avait point l'habitude de recevoir des voyageurs dans un costume si léger, elle jeta un cri.

— Ne faites pas attention, mère Oseraie, lui dis-je, je viens chercher ma carabine.

— Jésus Dieu ! dit-elle, c'est donc pour chasser dans le paradis terrestre ?

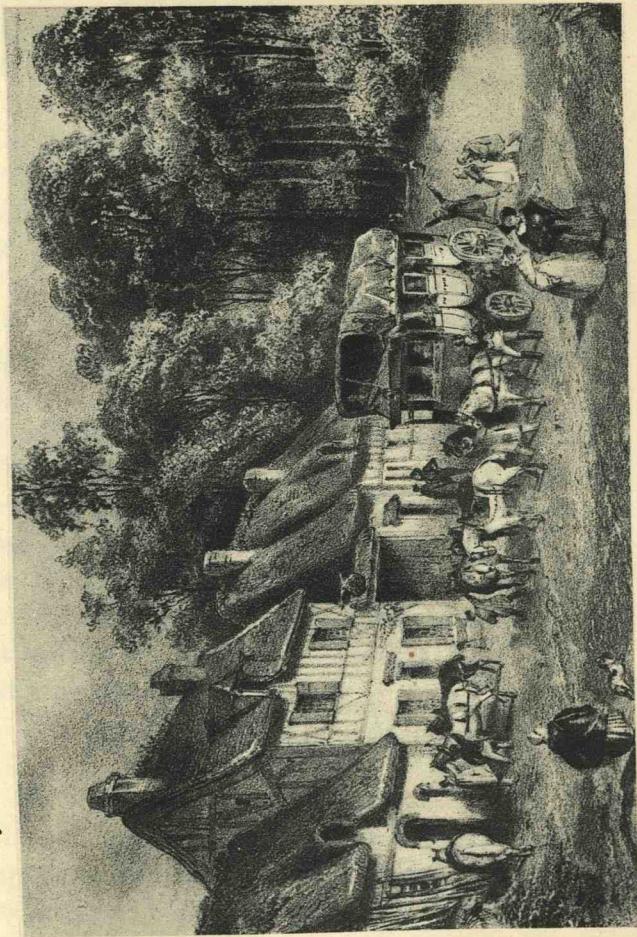
Si j'avais été moins pressé, je me fusse arrêté pour lui faire compliment sur son mot ; mais je ne pensais qu'au marsouin.

Sur l'escalier, je rencontrai Mme de la Garenne ; l'escalier était fort étroit : je me rangeai pour la laisser passer.

J'eus l'idée de lui demander des nouvelles de son fils et de son mari ; mais je réfléchis que le moment était mal choisi pour entamer une conversation.

Mme de la Garenne passée, je m'élançai dans ma chambre, et je sautai sur ma carabine.

La bonne faisait le lit.



PAYSAGE NORMAND  
d'après une lithographie romantique

— Tiens, dit-elle, ce monsieur qui prend son fusil ! il ferait bien mieux de prendre sa redingote.

Décidément, mon costume donnait de l'esprit à tout le monde.

Je repris à fond de train le chemin de la mer.

Mon marsouin continuait de faire ses cabrioles.

J'entrai dans l'eau jusqu'à la ceinture ; je me trouvais à une cinquantaine de pas de lui : je craignis, en m'avançant davantage, de l'effrayer ; d'ailleurs, j'étais à bonne portée.

Je mis en joue, et je lâchai le coup.

J'entendis ce bruit mat de la balle entrant dans les chairs. Le marsouin plongea et disparut.

Le lendemain, les pêcheurs le retrouvèrent mort dans les rochers aux moules. La balle lui était entrée un peu au-dessous de l'œil, et lui avait traversé la tête.

\*  
\* \*

Le soir de cette aventure, le nouveau baigneur s'approcha de moi, et me fit compliment sur mon adresse. C'était une manière d'engager la conversation.

Nous allâmes nous asseoir sur la falaise, et nous causâmes.

Après quelques mots échangés :



— Pardieu ! me dit-il, il y a une chose dont vous ne vous doutez pas.

— Laquelle ? lui demandai-je.

— C'est que je suis venu ici à peu près pour vous.

— Comment cela, pour moi ?

— Vous ne me connaissez pas sous mon nom de Beudin ?

— Non, je l'avoue.

— Mais vous me connaissez peut-être sous celui de Dinaux ?

— Bon ! le collaborateur de Victor Ducange !

— Justement.

— Le même qui a fait avec lui *Trente Ans ou la Vie d'un joueur* ?

— C'est moi... ou plutôt c'est nous.

— Comment, c'est vous ?

— Oui, nous sommes deux : Goubaux et moi.

— Ah ! mais je connais Goubaux, c'est un homme d'infiniment de mérite.

— Merci !

— Pardon... on ne peut pas être fort au fusil et dans la conversation... Au fusil, je ne vous eusse pas manqué.

— Vous ne m'avez pas manqué non plus ; du premier coup, vous m'avez dit que Goubaux était un homme d'esprit, et que j'étais, moi, un imbécile !

— Avouez que vous n'en avez rien cru ?

— Ma foi ! non.

Nous nous mêmes à rire.

— Eh bien, repris-je, comme vous ne me cherchiez sans doute pas pour recevoir le compliment que je viens de vous faire, dites-moi pourquoi c'était.

— C'était pour vous parler d'une pièce que Goubaux et moi, nous ne nous sentons pas la force de mener à bien, et qui, dans vos mains, deviendrait — plus le style — le pendant du *Joueur*.

Je m'inclinai en signe de remerciement.

— Non, parole d'honneur ! continua Beudin, je suis sûr que l'idée vous plaira.

— Avez-vous quelque chose de fait, ou est-ce encore à l'état de vapeur ?

— Nous avons le prologue, qui est déjà assez palpable... Mais, quant au reste, il faut que vous nous aidiez à le trouver.

— L'avez-vous là, le prologue ?

— Non, rien n'est écrit encore ; mais je puis vous le raconter.

— J'écoute.

— La scène se passe dans le Northumberland. Un vieux médecin que nous appellerons, si vous voulez, le docteur Grey, et sa femme, se quittent, la femme pour aller se coucher, le mari pour travailler une partie de la nuit. A peine la femme a-t-elle refermé la porte de sa chambre, qu'une voiture s'arrête sous les

fenêtres du docteur ; c'est un homme qui s'enquiert d'un médecin. Le docteur Grey décline sa qualité ; le voyageur lui demande l'hospitalité pour quelqu'un qui ne peut aller plus loin. Le docteur ouvre sa porte, et un homme masqué, portant une femme dans ses bras, entre en scène en recommandant au postillon de dételé et de cacher les chevaux et la voiture.

— Bravo ! l'entrée est bonne !... Voyons l'homme masqué ; voyons la femme malade.

— La femme est tout près d'accoucher ; son amant l'enlève ; ils allaient s'embarquer à Shields, quand les douleurs de l'enfantement ont pris la fugitive ; il est important de cacher ses traces ; son père, qui est tout-puissant comme ambassadeur d'Espagne à Londres, s'est mis à sa poursuite. Le docteur pourvoit au plus pressé : il indique une chambre à l'homme masqué, qui y transporte la patiente ; puis il fait descendre sa femme pour l'aider dans les soins qu'il va donner à la malade. En ce moment, on entend le bruit d'une chaise qui passe au galop. Des cris de la femme appellent le docteur auprès d'elle ; l'homme masqué revient en scène, n'ayant pas le courage de voir souffrir sa maîtresse. Au bout d'un instant, le docteur accourt retrouver son hôte : la femme inconnue vient d'accoucher d'un garçon, la mère et l'enfant se portent bien.



Le narrateur s'interrompt.

— Croyez-vous, me demanda-t-il, que cette scène soit possible au théâtre ?

— Pourquoi pas ? Elle l'était bien du temps de Térence.

— Comment, du temps de Térence ?

— Oui :

PAMPHILA

*Miseram me ! differor doloribus !  
Juno Lucina, fer opem ! serva me, obsecro !*

REGIO

*Hem !*

*Numnam alla, quæso, parturit...*

PAMPHILA

Oh ! malheureuse ! je succombe à mes douleurs !...  
Junon Lucine, à mon aide ! sauve-moi, je t'en supplie !

REGIO

Hein ! est-ce qu'elle accoucherait ? je vous le demande !

— Il y a cela dans Térence ?

— Parfaitement.

— Alors, nous sommes sauvés !

— Je crois bien ! c'est du pur classique, comme  
*Amphitryon* et *l'Avare*.

— Je continue, alors ?

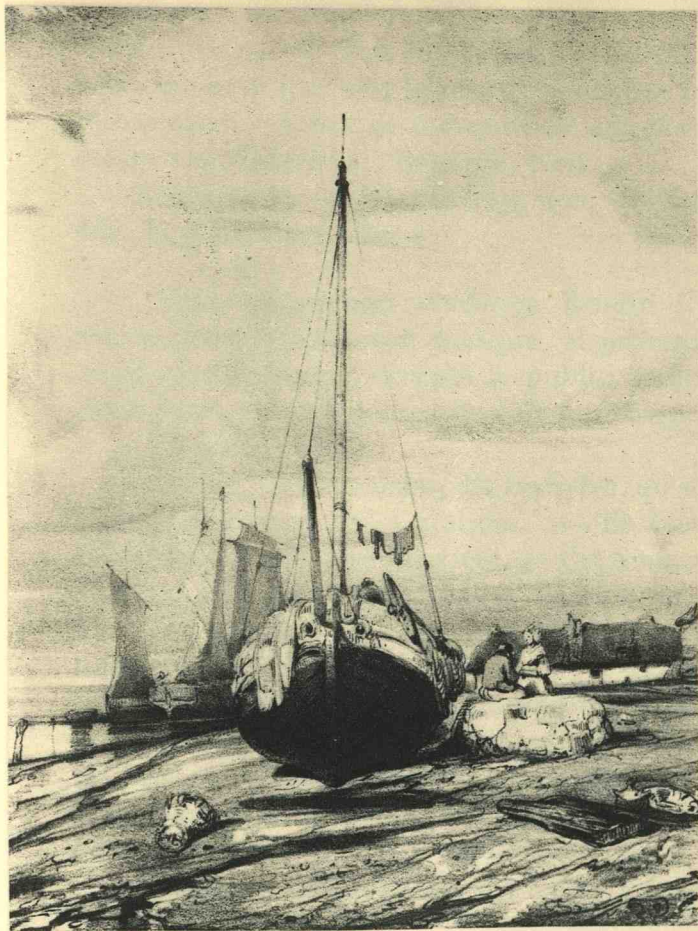
— Et je r'écoute.

— Au moment où l'homme masqué s'élançe dans la chambre de l'accouchée, on frappe violemment à la porte du docteur Grey. « Qui va là ? — Au nom de la loi, ouvrez ! » C'est le

père, un constable et deux hommes de la police. Le docteur est obligé d'avouer qu'il a donné asile à deux fugitifs ; le père déclare qu'à l'instant même il va emmener sa fille. Le docteur s'y oppose au nom de l'humanité ; le père insiste ; le docteur lui apprend alors l'état dans lequel se trouve la malade. Fureur du père, qui ignorait complètement la situation. A cet instant, l'homme masqué sort tout joyeux de la chambre, et reconnaît avec effroi le père de celle qu'il a enlevée ; celui-ci lui saute à la gorge, et réclame son arrestation. Le bruit de la lutte arrive jusqu'à l'accouchée, qui vient, à moitié évanouie, tomber aux genoux de son père ; elle déclare qu'elle suivra son amant partout, même en prison ; qu'il est son époux devant les hommes. Le père requiert de nouveau et plus énergiquement l'assistance du constable, et prend sa fille dans ses bras pour l'emporter. L'homme masqué s'approche à son tour, et... et l'acte pourrait finir ainsi ; tenez, j'ai crayonné la dernière scène... Supposons que l'homme masqué ait pris le nom de Robertson, que le père s'appelle Da Sylva, et la jeune femme Caroline :

« ROBERTSON, appuyant la main sur l'épaule de Da Sylva. — Laissez là cette jeune femme.

» CAROLINE. — Oh ! mon père !... mon Robertson !...



LE PORT DE TROUVILLE  
d'après une lithographie romantique



» DA SYLVA. — Ton Robertson!... Eh bien, venez tous, et que tout le monde connaisse ton Robertson!... A bas ce masque! (*Il arrache le masque de Robertson.*) Regarde, c'est...

» ROBERTSON. — Silence! au nom de votre fille, et pour votre fille! »

— Vous comprenez, continua Beudin : il remet promptement son masque, si promptement, que personne, excepté le public, auquel il fait face, n'a eu le temps de voir son visage...

— Eh bien, après?

— Après? « Tu as raison, dit Da Sylva, qu'elle seule te connaisse... Cet homme... — Eh bien? demande Caroline avec anxiété. — Cet homme, dit Da Sylva en se penchant à l'oreille de sa fille, cet homme, c'est le bourreau!... » Caroline jette un cri, et tombe. Le prologue finit là.

— Attendez donc, lui dis-je, mais je connais quelque chose de pareil à cela... oui... non... si! dans les *Chroniques de la Canongate!*

— Oui, c'est, en effet, le roman de Walter Scott qui nous a donné l'idée de notre pièce.

— Eh bien, mais après? Il n'y a pas de drame dans la suite du roman.

— Non... Aussi, nous nous en séparerons complètement à partir de ce moment-là.

— Bon! et, en nous en séparant, où allons-nous?

— Nous sommes à vingt-six ans de distance. Le théâtre représente le même cabinet ; seulement, tout a vieilli de vingt-six ans, personnages, meubles, tentures. L'homme dont le public a vu le visage, et que Da Sylva a dénoncé tout bas à sa fille comme le bourreau, fait une partie d'échecs avec le docteur Grey ; mistress Grey travaille ; Richard, l'enfant du prologue, écrit debout ; Jenny, la fille du docteur, le regarde écrire.

— Tiens, c'est joli, cette idée de tout un monde vieilli de vingt-six ans. Après ?

— Ah ! dame ! après, dit Beudin, c'est tout !

— Comment, c'est tout ?

— Oui... pardieu ! vous comprenez bien que, si la pièce était faite, nous n'aurions pas besoin de vous !

— C'est juste... Mais, enfin, vous avez quelque idée sur le reste de la pièce ?

— Oui... Richard a grandi sous l'œil de son père. Richard est ambitieux, Richard veut arriver à la Chambre des communes. L'influence du docteur Grey peut le servir : il fait semblant d'aimer sa fille... Nous aurons le spectacle des élections en Angleterre, qui sera une chose curieuse.

— Et puis ?

— Et puis ce que vous trouverez.

— Mais, dites donc, il y a à peu près tout à trouver !

— Oui, à peu près... Mais cela ne vous embarrasse pas !

— Ah ! c'est que, dans ce moment-ci, je fais mon drame de *Charles VII*, et je ne peux pas m'occuper d'autre chose.

— Oh ! le feu n'est pas à la maison ! D'ailleurs, Goubaux cherche de son côté, tandis que je cherche du mien... L'idée vous plaît-elle ?

— Oui.

— Eh bien, à votre retour à Paris, nous nous réunissons ou chez vous, ou chez moi, ou chez Goubaux, et nous arrêtons notre plan.

— Cela va... mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous vous nommerez, et que je resterai derrière le rideau.

— Pourquoi cela ?

— Mais, d'abord, parce que l'idée n'est pas de moi, et, ensuite, parce que je suis résolu à me faire nommer toujours seul<sup>1</sup>.

1. J'ai tenu effectivement cette résolution jusqu'au moment où la grande amitié que je portais à Maquet me détermina à lui faire la surprise de le nommer avec moi comme auteur du drame des *Mousquetaires*. C'était justice, d'ailleurs, puisque nous avons fait, non seulement le drame, mais encore le roman en collaboration. — Je suis enchanté d'ajouter que, quoique nous ne travaillions plus ensemble, cette amitié est toujours la même, de mon côté du moins.



— Alors, c'est nous qui ne nous nommerons pas.

— Non, par exemple, cela, c'est impossible.

— Eh bien, soit! Quand nous en serons là, nous déciderons la chose... Vous prendrez moitié?

— Pourquoi moitié, puisque nous serons trois?

— Mais parce que nous vous laisserons le soin de l'exécution.

— J'exécuterai la pièce, si vous voulez; mais je ne prendrai que le tiers.

— Nous débattons tout cela à Paris.

— Parfaitement! mais n'oubliez pas que je fais mes réserves.

— Ainsi, aujourd'hui 24 juillet, à cinq heures du soir, il est convenu que nous faisons ensemble, vous, Goubaux et moi, *Richard Darlington*.

— Aujourd'hui, 24 juillet, jour de ma naissance, il est convenu, à cinq heures du soir, que Goubaux, vous et moi, nous faisons *Richard Darlington*.

— C'est aujourd'hui le jour de votre naissance?

— Depuis quatre heures du matin, j'ai vingt-neuf ans.

— Bravo! cela nous portera bonheur!

— Je vous le souhaite!

— Et quand serez-vous à Paris?

— Vers le 15 août.

— A merveille!

— Maintenant, jetez-moi sur le papier le plan du prologue.

— Pourquoi maintenant ?

— Parce que je viendrai au rendez-vous avec le prologue fait... Ce qui est fait n'est plus à faire.

— Bon ! vous aurez votre plan demain.

— Oh ! que je l'aie au moment de mon départ, c'est tout ce qu'il faut : si je l'avais demain, je le ferais après-demain, et cela jetterait du trouble dans le drame que je fais.

— Soit ; je vais le tenir prêt.

— Ah ! à présent, une grâce...

— Laquelle ?

— Ne parlons plus de *Richard Darlington* : j'y penserai assez sans en parler, soyez tranquille.

— N'en parlons plus.

Et, en effet, à partir de ce moment-là, il ne fut pas plus question entre nous de *Richard Darlington*, je ne dirai pas que s'il n'eût jamais existé, mais que s'il n'eût jamais dû exister.

En revanche, *Charles VII* alla son train.

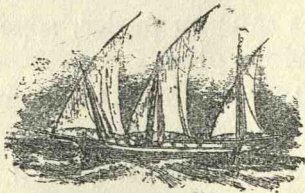
Le 10 août, j'écrivais les quatre derniers vers :

Vous qui, nés sur la terre,  
Portez, comme des chiens, la chaîne héréditaire,  
Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert...  
Pour Yaqoub, il est libre, et retourne au désert!

L'ouvrage fini, je le relus. C'était, comme je l'ai dit, un pastiche plutôt qu'un véritable drame ; mais il y avait un progrès immense dans le style entre *Christine* et *Charles VII*.

Il est vrai que *Christine* était bien supérieure à *Charles VII* comme imagination et comme sentiment dramatique.

Rien ne me retenait plus à Trouville ; Beudin m'avait précédé de quelques jours à Paris. Nous prîmes congé de M. et madame de la Garenne ; nous réglâmes nos comptes avec la mère Ose-raie, et nous partîmes pour Paris...







## VI

### Un bal costumé chez Dumas



ON avançait vers le carnaval, et cette proposition que m'avait faite Bocage de donner un bal, répandue dans le monde artistique, rebondissait à moi de tous côtés.

Une des premières difficultés qu'il s'agissait de lever était l'exiguité de mon logement.

Mon logement, composé d'une salle à manger, d'un salon, d'une chambre à coucher, d'un cabinet de travail, et suffisamment grand pour

l'habitation, devenait bien étroit pour une fête.

Un bal, donné par moi, nécessitait trois ou quatre cents invitations ; et le moyen de tenir à trois ou quatre cents dans une salle à manger, un salon, une chambre à coucher et un cabinet de travail ?

Heureusement, j'avisai, sur le même palier, un logement de quatre pièces, non seulement libre, mais encore vierge de décoration, — à part les glaces qui étaient placées au-dessus des cheminées, et le papier gris bleu qui tapissait les murs.

Je demandai au propriétaire la permission d'utiliser ce logement au profit du bal que je comptais donner. Cette permission me fut accordée.

Maintenant, il s'agissait de décorer l'appartement. C'était l'affaire de mes amis les peintres.

A peine surent-ils le besoin que j'avais d'eux qu'ils vinrent m'offrir leurs services.

Il y avait quatre pièces à peindre ; on se partagea la besogne.

Les décorateurs étaient tout simplement Eugène Delacroix, Louis et Clément Boulanger, Alfred et Tony Johannot, Decamps, Granville, Jadin, Barye, Nanteuil, — nos premiers artistes enfin. Les Ciceri se chargeaient des plafonds.

Il s'agissait de tirer un sujet d'un roman

ou d'une pièce de chacun des auteurs qui seraient là.

Eugène Delacroix se chargea de peindre le roi Rodrigue après la défaite du Guadalété, sujet tiré du *Romancero*, traduit par Émile Deschamps ; — Louis Boulanger choisit une scène de *Lucrèce Borgia* ; — Clément Boulanger, une scène du *Sir de Giac* ; — Tony Johannot, une de *Cinq-Mars* ; — Descamps promit un Debureau dans un champ de blé émaillé de coquelicots et de bleuets ; — Granville prit un panneau de douze pieds de long sur huit de large, où il s'engagea à reproduire toutes nos charges dans un tableau représentant un orchestre de trente ou quarante musiciens, les uns froissant des cymbales, les autres secouant des chapeaux chinois, ceux-ci soufflant dans des cors et des bassons ; ceux-là raclant des violons et des basses. En outre, il devait faire des danses d'animaux au-dessus de chaque porté.

Barye prit pour lui les supports des fenêtres : des lions et des tigres de grandeur naturelle formeraient ces supports. — Nanteuil faisait les encadrements, les ornements, les panneaux des portes.

Ce point arrêté, il fut convenu que, quatre ou cinq jours avant le bal, Ciceri ferait tendre les toiles sur les murailles, et apporterait pinceaux, règles, couleurs.



Les artistes, une fois à la besogne, ne devaient quitter l'œuvre commencée que pour aller se coucher : ils seraient nourris et abreuvés à la maison. L'ordinaire fut fixé à trois repas.

Restait une chose de la plus haute importance, qu'il s'agissait de régler. Cette chose, c'était le souper.

Je songeai à en faire la base avec du gibier que je tuerais moi-même ; ce qui serait à la fois un plaisir et une économie.

J'allai trouver M. Deviolaine, qui me donna une autorisation pour chasser dans la forêt de la Ferté-Vidame.

C'était d'autant plus charmant, que mon vieil ami Gondon en était l'inspecteur, et que j'étais bien sûr que celui-là ne grognerait pas pour un ou deux chevreuils de plus ou de moins.

Du reste, la permission s'étendait à moi et à quelques amis.

J'invitai Clerjon de Champagny, Tony Jehannot, Géniole et Louis Boulanger.

Mon beau-frère et mon neveu devaient partir de Chartres, et se trouver à heure fixe à la Ferté-Vidame.

Je prévins Gondon deux jours d'avance, afin qu'il pût se procurer les traqueurs nécessaires, et il fut convenu que nous nous arrêterions, le soir, à une auberge dont il me donna l'adresse, que nous y coucherions, que nous chasserions

le lendemain toute la journée, et que, selon le plus ou moins de fatigue que nous éprouverions, nous repartirions le soir même, ou seulement le lendemain matin.

Nous devions faire la route dans une immense berline dont je me trouvais propriétaire, je ne sais plus comment.

Les choses arrêtées furent mises de point en point à exécution.

Nous partîmes vers neuf ou dix heures du matin. Nous comptions être arrivés de six à sept heures du soir ; mais la neige nous prit au tiers du chemin, et au lieu d'arriver à sept heures du soir, nous arrivâmes à minuit, n'ayant eu pour nous réchauffer tout le long de la route que l'intermittente verve et le charmant esprit de Champagne, auxquels se joignit, comme accompagnement, le bruit d'une trompette de fer-blanc qu'il avait, je ne sais à quel propos, achetée je ne sais où, et dont le son fantastique avait le privilège de nous faire éclater de rire.

En arrivant, nous trouvâmes naturellement tout le monde couché ; à la Ferté-Vidame, on se couche à dix heures l'été, et à huit heures l'hiver. Nous mîmes pied à terre sur un magnifique tapis de neige qui me rappelait les chasses aux loups de ma jeunesse, avec M. Deviolaine et les gardes, mes vieux amis.

Que de choses s'étaient passées entre les neiges

de 1817 et les neiges de 1832, et s'étaient fondues comme elles !

Nous avions, du reste, l'air de frapper aux communs du château de la Belle au bois dormant : personne ne nous répondait, et, comme nous nous sentions engourdir de plus en plus, je parlais déjà de dévisser la porte de l'auberge, comme j'avais fait à la maison de campagne de M. Dupont-Delporte, lorsque, de l'autre côté de l'huis, j'entendis la voix de mon neveu.

Il avait juste — pauvre garçon, mort depuis ! — l'âge que j'avais moi-même lorsque autrefois une chasse m'empêchait de dormir.

A moitié réveillé par le plaisir qu'il se promettait à la chasse du lendemain il se réveilla complètement au tapage que nous faisons, à nos cris désespérés, et surtout au son de la trompette de Champagny. Il s'efforçait à l'intérieur, comme nous à l'extérieur, de faire sortir les hôteliers de leur lit.

Enfin, tout maussade, tout grognant, tout quinteux, un homme se leva, en adjurant Dieu pour savoir si c'était là une heure à réveiller d'honnêtes gens.

La porte s'ouvrit ; la mauvaise humeur de l'hôte se calma un peu, quand il vit que nous étions venus en poste ! Cela lui donnait le droit de mettre le dérangement nocturne sur la carte ; dès lors, nous fûmes les bien reçus.



Mon beau-frère n'avait pas pu venir. Émile, mon neveu, était seul, et il avait naturellement pris, en vertu de son droit de premier arrivé, la plus belle chambre de la maison.

Il lui fut immédiatement signifié qu'étant à l'âge où l'on mange le pilon des poulets et la souris du gigot, il était naturellement aussi à l'âge où l'on prend les lits de sangle et les chambres froides.

La sienne avait une cheminée magnifique dans laquelle brûlait un reste de feu que j'alimentai avec la conscience d'une vestale, jusqu'au moment où l'on apporta une charge de bois. La chambre était grande ; on tint conseil, et il fut résolu à l'unanimité que l'on apporterait les matelas des petites chambres dans la grande, qu'on les rangerait symétriquement contre la muraille, et que l'on coucherait en compagnie.

Émile réclama deux choses : l'honneur de cette compagnie, et le droit de mettre à terre son matelas tout garni. — Il avait laissé dans ses draps une provision de chaleur qu'il ne voulait pas perdre.

Ces premiers arrangements pris, on procéda au souper. Tout le monde mourait littéralement de faim. Littéralement encore, il n'y avait rien à manger dans l'auberge.

On alla visiter le poulailler : les poules avaient eu l'obligeance de pondre une vingtaine

d'œufs. Cela faisait quatre œufs pour chacun ; chacun eut un œuf à la coque, deux œufs en omelette, et un œuf en salade. Pain et vin à discrétion.

Jamais, je crois, nous ne soupâmes plus gaiement, et ne dormîmes mieux.

Au jour, nous fûmes éveillés par Gondon. Il arrivait, tout harnaché en chasseur, avec ses deux chiens. Quinze rabatteurs, prévenus de la veille, nous attendaient à la porte.

La toilette des chasseurs est vite faite. On alluma un grand feu : il n'y avait pas moyen de manger les restes du souper de la veille : on se contenta d'une croûte de pain trempée dans du vin blanc.

D'ailleurs, Gondon parla d'un gigot froid qu'on prendrait chez lui en passant, et que l'on mangerait dans la forêt, autour d'un grand feu, entre deux battues : cette prévenance ramena le sourire sur les lèvres des plus moroses.

Un quart d'heure après, nous étions en chasse.

On a ses jours d'adresse comme ses jours de courage. Champagny, excellent tireur d'habitude, tira, ce jour-là, comme un cocher de fiacre, et attribua sa maladresse à l'exiguïté du canon de son fusil. En effet, je ne sais à quel propos, il chassait avec une espèce de pistolet à deux coups.

Tony Johannot était, je crois, un simple

amateur en fait de chasse. Géniole débutait.

On sait que Louis Boulanger chassait, son crayon d'une main, son album de l'autre.

Nous nous trouvions donc, Gondon et moi, — vieux chasseurs tous deux, et ayant des armes de longueur, — nous nous trouvions donc ainsi les rois de la chasse.

Cette chasse ne mérite pas autrement de description particulière ; cependant, un épisode s'y passa qui, depuis, a donné lieu, dans la forêt de la Ferté-Vidame, à pas mal de gageures entre les gardes de la forêt et les chasseurs parisiens mes successeurs.

Nous étions placés sur une ligne, comme c'est l'habitude en battue, et j'avais choisi pour mon poste l'angle formé par un petit sentier étroit et la grande route.

J'avais devant moi le sentier, horizontalement vu, et, derrière moi, la grande route, transversalement placée. A ma droite était Tony Johannot ; à ma gauche, Géniole.

Les rabatteurs poussaient le gibier vers nous. Tout animal chassé, lorsqu'il rencontre une route, et surtout un sentier, a propension à suivre ce sentier, qui lui permet de voir et de courir plus facilement.

Trois chevreuils poussés par les traqueurs suivaient le sentier, et venaient droit sur moi. Tony Johannot, qui les avait hors de portée,



s'exterminait à me faire des signes, croyant que je ne les voyais pas.

Je les voyais parfaitement, mais je m'étais logé dans la tête l'idée assez ambitieuse de les tuer tous les trois de mes deux coups.

Tony, qui ne comprenait rien à mon inaction, redoublait de signes. Je laissais toujours s'avancer les trois chevreuils.

Enfin, à trente pas de moi, à peu près, ils s'arrêtèrent court et écoutant, admirablement placés : deux croisaient leurs cous fins et élégants, regardant, l'un à droite, l'autre à gauche ; le troisième se tenait un peu en arrière, caché par les deux premiers.

J'envoyai un coup de fusil aux deux premiers, qui roulèrent sur le coup.

Le troisième sauta le fossé, mais pas si vite, que je n'eusse le temps de lui envoyer mon second coup. Puis je restai en place afin de recharger mon fusil, ne voulant pas déranger toute la chasse pour moi.

En effet, un instant après, un chevreuil passa à Gondon, qui le tua.

A voir mon immobilité après mes deux coups, mes compagnons crurent que j'avais manqué.

Cependant, Géniole, qui était à ma gauche, et Tony, qui était à ma droite, se demandaient ce que les chevreuils étaient devenus.

L'énigme leur fut expliquée par les rabat-



ALEXANDRE DUMAS EN COSTUME DE CHASSE  
d'après une lithographie de PLATIER

teurs, qui, à trente pas de moi, trouvèrent les trois chevreuils morts : deux dans le chemin, — ils n'avaient pas bougé ! — l'autre à quatre pas, dans le taillis.

Le soir, en rentrant, à la nuit tombante, un dernier chevreuil mal inspiré nous partit dans une espèce de clairière.

Le soleil, un peu dégagé des nuages, se couchait dans un véritable lit de pourpre ; malgré cette amélioration dans le temps à l'horizon, la neige continuait de tomber autour de nous par épais flocons.

Tout à coup un chevreuil bondit à quinze pas de nous. Les fusils étaient désarmés ; ce fut au plus agile.

Dix ou douze coups partirent presque en même temps. Le chevreuil disparut au milieu des éclairs et de la fumée. Chiens et chasseurs se mirent à sa poursuite. Je n'ai jamais vu de sujet de tableau mieux composé que celui que le hasard venait d'esquisser. Boulanger était dans le ravissement ! lui qui n'avait pas de fusil avait pu tout voir sans être distrait. Toute la soirée, il fut tourmenté par l'idée de faire un croquis de cette scène : il n'en put venir à bout.

Nous rapportions neuf chevreuils et trois lièvres ; j'avais, pour ma part, tué cinq chevreuils et deux lièvres.

Ce soir-là, nous dînâmes chez Gondon : ce



qui nous fit une certaine différence avec le souper de la veille.

Le lendemain, au jour, nous partîmes. A la nuit tombante, nous rentrions dans Paris avec nos neuf chevreuils pendus à l'impériale de notre voiture, comme à l'étal d'un boucher.

Je fis venir Chevet. Il s'agissait d'établir le commerce par échange.

Je voulais un poisson gigantesque ; moyennant trois chevreuils, Chevet s'engageait à me fournir un saumon de trente livres, ou un esturgeon de cinquante.

Je voulais une galantine colossale : un quatrième chevreuil paya la galantine.

Je voulais deux chevreuils rôtis dans toute leur taille : Chevet se chargea de les faire rôtir.

Le dernier chevreuil fut dépecé et s'éparpilla dans les familles de mes compagnons de voyage. Les trois lièvres fournirent un pâté.

La chasse, on le voit, outre le plaisir que nous y avons pris, nous donnait les principales pièces du souper.

Il ne s'agissait plus que de s'occuper du détail ; c'était l'affaire de la ménagère de la maison. En notre absence, le père Cicéri, — inclinez-vous tous devant le vieillard, encore aujourd'hui gai, vert, spirituel, malgré ses soixante-dix ans ; inclinez-vous devant lui, vous tous, Séchan, Diéterle, Despléchin, Thierry,

Cambon, Devoir, Moynet, rois, vice-rois et princes de la décoration moderne : c'est le père Ciceri qui fait le cloître de *Robert le Diable* ! — en notre absence, dis-je, le père Ciceri avait fait poser les toiles, et coller le papier dessus. Tout était prêt, jusqu'aux couleurs, jusqu'aux brosses, jusqu'aux pinceaux.

On chauffa toutes les chambres à grand feu ; on se procura des chaises, des escabeaux, des tabourets de toutes les hauteurs ; on acheta une échelle double.

Granville, notre bon et excellent Granville, charmant peintre des hommes bêtes et des animaux spirituels, se mit le premier à l'œuvre,

C'est lui qui, en effet, avait la plus rude besogne sur les bras : on se rappelle qu'il s'était chargé d'un immense panneau, et de tous les dessus de porte...

\*  
\*\*

Un onzième décorateur s'était fait inscrire, — Ziégler.

On ne comptait pas sur lui, mais on avait prévu le cas : un panneau avait été laissé en blanc. Ce panneau lui fut donné pour y faire une scène de *la Esmeralda*.

Trois jours avant le bal, tout le monde était à son poste : Alfred Johannot esquissait sa

scène de *Cinq-Mars* ; Tony Johannot, son *Sire de Giac* ; Clément Boulanger, sa *Tour de Nesle* ; Louis Boulanger, sa *Lucrece Borgia* ; Jadin et Decamps travaillaient en collaboration à leur *Debureau*, Granville à son *Orchestre*, Barye à ses *Tigres*, Nanteuil à ses panneaux de porte, qui étaient deux médaillons représentant, l'un Hugo, l'autre Alfred de Vigny.

Delacroix seul manquait à l'appel : on voulait disposer de son panneau, mais je répondis de lui.

Ce fut une chose curieuse que de voir commencer ce *steeple-chase* entre dix peintres d'un pareil mérite. Chacun, sans avoir l'air de s'occuper de son voisin, suivait des yeux le fusain d'abord, ensuite le pinceau. Ni les uns ni les autres, — les Johannot surtout, graveurs, dessinateurs de vignettes, peintres de tableaux de chevalet, — ni les uns ni les autres, dis-je, n'avaient l'habitude de la détrempe. Mais les peintres aux grandes toiles furent bientôt au courant. Louis et Clément Boulanger, entre autres, semblaient n'avoir jamais fait que cela. Jadin et Decamps trouvaient dans ce nouveau mode d'exécution des tons merveilleux, et déclaraient ne plus vouloir peindre que la détrempe. Ziéglér s'y était mis avec une certaine facilité, Barye prétendait que c'était de l'aquarelle en grand, seulement plus facile et plus rapide que l'aquarelle en petit. Granville dessinait avec de



la sanguine, du blanc d'Espagne et du fusain, et tirait de ces trois crayons des effets prodigieux.

On attendait avec curiosité Delacroix, dont la facilité d'exécution est devenue proverbiale.

Seuls, comme je l'ai dit, les deux Johannot étaient en retard. Ils comprirent qu'ils n'auraient pas fini s'ils ne travaillaient pas le soir.

En conséquence, tandis qu'on jouait, qu'on fumait, qu'on bavardait, tous deux, la nuit venue, continuèrent l'œuvre de la journée, se félicitant des tons que leur donnait la lumière, et de la supériorité de la lampe sur le jour pour cette peinture destinée à être vue aux quinquets. Ils ne cessèrent de travailler qu'à minuit, mais aussi avaient-ils rejoint les autres.

Le lendemain, quand vint le jour, Alfred et Tony poussèrent des cris de désespoir : à la lumière, ils avaient pris du jaune pour du blanc, du blanc pour du jaune, du vert pour du bleu, et du bleu pour du vert. Les deux tableaux avaient l'air de deux immenses omelettes aux fines herbes.

Sur ces entrefaites, le père Ciceri entra.

Il n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur les deux tableaux pour deviner ce qui était arrivé.

— Bon ! dit-il, nous avons un ciel vert et des nuages jaunes ? Ce n'est rien !

En effet, c'était sur les ciels surtout qu'avait pesé l'erreur commise.

Il prit les pinceaux, et, largement, vigoureusement, puissamment, en une minute, il eut refait les ciels des deux tableaux : l'un, calme, serein, tout d'azur, laissant apercevoir les splendeurs du paradis de Dante à travers le bleu du firmament ; l'autre, bas, nuageux, tout chargé d'électricité, et près de se déchirer sous la flamme d'un éclair.

Tous ces jeunes gens apprenaient en un instant les secrets de la décoration, qu'ils avaient, la veille, pour la plupart, cherchés en tâtonnant des heures entières.

Personne ne s'avisa de travailler le soir. D'ailleurs, grâce à la leçon donnée par le père Ciceri, les choses avançaient à pas de géant.

Il n'était pas plus question de Delacroix que s'il n'eût jamais existé.

Le soir du second jour, je lui envoyai demander s'il se rappelait que le bal était fixé au lendemain. Il me fit répondre d'être parfaitement tranquille, et que, le lendemain, il arriverait, à l'heure du déjeuner.

Le lendemain, on commença l'œuvre avec le jour. La plupart des travailleurs, au reste, en étaient aux trois quarts de leur besogne. Clément Boulanger et Barye avaient fini. Louis Boulanger n'avait plus que trois ou quatre heures de travail. Decamps donnait les dernières touches à son *Debureau*, et Jadin à ses coque-

licots et à ses bluets ; Granville en était à ses dessus de porte, quand, ainsi qu'il l'avait promis, Delacroix arriva.

— Eh bien, où en sommes nous ? demanda-t-il.

— Mais vous voyez, dit chaque travailleur en s'effaçant pour laisser voir son œuvre.

— Ah çà ! mais c'est de la miniature que vous faites là ! Il fallait me prévenir : je serais venu il y a un mois.

Et il fit le tour des quatre chambres, s'arrêtant devant chaque panneau, et trouvant le moyen, grâce au charmant esprit dont il est doué, de dire un mot agréable à chacun de ses confrères.

Puis, comme on allait déjeuner, il déjeuna.

Le déjeuner fini :

— Eh bien ? demanda-t-il en se tournant vers le panneau vide.

— Eh bien, voilà ! lui dis-je ; c'est le tableau du *Passage de la mer Rouge* ; la mer est retirée, les Israélites sont passés, les Égyptiens ne sont point arrivés encore.

— Alors, je profiterai de cela pour faire autre chose. Que voulez-vous que je vous bâcle là-dessus ?

— Mais, vous savez, un roi Rodrigue après la bataille :



Sur les rives murmurantes  
 Du fleuve aux ondes sanglantes,  
 Le roi sans royaume allait,  
 Froissant, dans ses mains saignantes,  
 Les grains d'or d'un chapelet.

— Ainsi, c'est bien cela que vous voulez ?

— Oui.

— Quand ce sera à moitié fait, vous ne me demanderez pas autre chose ?

— Parbleu !

— Va donc pour le roi Rodrigue !

Et, sans ôter sa petite redingote noire collée à son corps, sans relever ses manches ni ses manchettes, sans passer ni blouse ni vareuse, Delacroix commença par prendre son fusain ; en trois ou quatre coups, il eut esquissé le cheval ; en cinq ou six, le cavalier ; en sept ou huit, le paysage, morts, mourants et fuyards compris ; puis, faisant assez de ce croquis, inintelligible pour tout autre que lui, il prit brosse et pinceaux, et commença de peindre.

Alors, en un instant, et comme si l'on eût déchiré une toile, on vit sous sa main apparaître d'abord un cavalier tout sanglant, tout meurtri, tout blessé, traîné à peine par son cheval, sanglant, meurtri et blessé comme lui, n'ayant plus assez de l'appui des étriers, et se courbant sur sa longue lance ; autour de lui, devant lui, derrière lui, des morts par monceaux ; — au bord



BAL COSTUME ROMANTIQUE  
d'après une lithographie d'Achille DEVÉRIA

de la rivière, des blessés essayant d'approcher leurs lèvres de l'eau, et laissant derrière eux une trace de sang ; — à l'horizon, tant que l'œil pouvait s'étendre, un champ de bataille acharné, terrible ; — sur tout cela, se couchant dans un horizon épaissi par la vapeur du sang, un soleil pareil à un bouclier rougi à la forge ; — puis, enfin, dans un ciel bleu se fondant, à mesure qu'il s'éloigne, dans un vert d'une teinte inappréciable, quelques nuages roses comme le duvet d'un ibis.

Tout cela était merveilleux à voir : aussi un cercle s'était-il fait autour du maître, et chacun, sans jalousie, sans envie, avait quitté sa besogne pour venir battre des mains à cet autre Rubens qui improvisait tout à la fois la composition et l'exécution. En deux ou trois heures, ce fut fini.

A cinq heures de l'après-midi, grâce à un grand feu, tout était sec, et l'on pouvait placer les banquettes contre les murailles.

Le bal avait fait un bruit énorme. J'avais invité à peu près tous les artistes de Paris ; ceux que j'avais oubliés m'avaient écrit pour se rappeler à mon souvenir. Beaucoup de femmes du monde en avaient fait autant, mais elles demandaient à venir masquées : c'était pour les autres femmes une impertinence que je laissai à la charge de celles qui l'avaient faite. Le bal était costumé, mais non masqué ; seulement, la con-



signe était sévère, et j'avais loué deux douzaines de dominos à l'intention des fraudeurs, quels qu'ils fussent, qui tenteraient de s'introduire en contrebande.

A sept heures, Chevet arrivait avec un saumon de cinquante livres, un chevreuil rôti tout entier, et dressé sur un plat d'argent qui semblait emprunté au dressoir de Gargantua, un pâté gigantesque, et le tout à l'avenant. Trois cents bouteilles de bordeaux chauffaient, trois cents bouteilles de bourgogne rafraîchissaient, cinq cents bouteilles de champagne se glaçaient.

J'avais découvert à la Bibliothèque, dans un petit livre de gravures du frère du Titien, un charmant costume de 1525 : cheveux arrondis et pendants sur les épaules, retenus par un cercle d'or ; justaucorps vert d'eau, broché d'or, lacé sur le devant de la chemise avec un lacet d'or, et rattaché à l'épaule et aux coudes par des lacets pareils ; pantalon de soie mi-parti rouge et blanc ; souliers de velours noirs à la François I<sup>er</sup>, brodés d'or.

La maîtresse de la maison, très belle personne, avec des cheveux noirs et des yeux bleus, avait la robe de velours, la collerette empesée, et le feutre noir à plumes noires d'Hélène Fourment, seconde femme de Rubens.

Deux orchestres avaient été établis, dans chaque appartement, de sorte qu'à un moment

donné, les deux orchestres jouant le même air, le galop pouvait parcourir cinq chambres, plus le carré.

A minuit, ces cinq chambres offraient un merveilleux spectacle. Tout le monde avait suivi le programme, et, à l'exception de ceux qui s'intitulent les hommes sérieux, chacun était venu déguisé; mais les hommes sérieux avaient eu beau arguer de leur gravité, il n'y avait été fait aucune attention, et force leur avait été de revêtir des dominos des couleurs les plus tendres. Véron, homme sérieux mais gai, avait été affublé d'un domino rose; Buloz, homme sérieux mais triste, avait été orné d'un domino bleu ciel; Odilon Barrot, homme plus que sérieux, homme grave! avait obtenu, en faveur de son double titre d'avocat et de député, un domino noir; enfin, La Fayette, le bon, l'élégant, le courtois vieillard souriant à toute cette folle jeunesse, avait sans résistance endossé le costume vénitien.

Cet homme qui avait pressé la main de Washington, cet homme qui avait forcé Marat de se cacher dans ses caves, cet homme qui avait lutté avec Mirabeau, cet homme qui avait perdu sa popularité en sauvant la vie à la reine, et qui, le 6 octobre, avait dit à une royauté de dix siècles : « Incline-toi devant cette royauté d'hier qu'on appelle le peuple! » cet homme

qui, en 1814, avait poussé Napoléon à bas de son trône ; qui, en 1830, avait aidé Louis-Philippe à monter sur le sien ; qui, au lieu de tomber comme les autres, avait incessamment grandi dans les révolutions ; cet homme était là, simple comme la grandeur, bon comme la force, naïf comme le génie. De même qu'il était un sujet d'étonnement et d'admiration pour toutes ces ravissantes créatures qui, pour la première fois, le voyaient, le touchaient, lui parlaient, de même lui revivait ses jeunes années, regardait de tous ses yeux, touchait de ses deux mains, et répondait avec les plus courtoises paroles de cour à toutes les galanteries que lui faisaient ces charmantes reines de tous les théâtres de Paris.

Vous rappelez-vous avoir été pendant toute une soirée les favorites de cet homme illustre, Léontine Fay, Louise Despréaux, Cornélie Falcon, Virginie Déjazet ? Vous rappelez-vous votre étonnement en le trouvant simple et doux, coquet et galant, spirituel et respectueux, comme il avait été, quarante ans auparavant, aux bals de Versailles et de Trianon ?

Un instant, Beauchêne s'assit près de lui, et ce fut, comme rapprochement, un singulier contraste ; Beauchêne avait le costume vendéen dans toute sa pureté : le chapeau entouré d'un mouchoir, la veste bretonne, la culotte courte,



les guêtres, le cœur sanglant sur la poitrine, et la carabine anglaise à la main.

Beauchêne, qui passait pour un royaliste trop libéral sous les Bourbons de la branche aînée, passait pour un libéral trop royaliste sous ceux de la branche cadette.

Aussi le général La Fayette, le reconnaissant, lui dit avec son charmant sourire :

— Monsieur de Beauchêne, dites-moi, je vous prie, en vertu de quel privilège vous êtes le seul qui ne soit pas déguisé ici ?

Un quart d'heure après, tous deux étaient à une table d'écarté, et Beauchêne jouait contre le républicain de 1789 et de 1830, avec de l'or à l'effigie d'Henri V.

Les salons, d'ailleurs, présentaient l'aspect le plus pittoresque.

Mademoiselle Mars, Joanny, Michelot, Menjaud, Firmin, mademoiselle Leverd étaient venus avec leurs costumes d'*Henri III*. C'était la cour des Valois tout entière. — Dupont, la soubrette effrontée de Molière, la soubrette joyeuse de Marivaux, était en bergère de Boucher. — Georges, qui avait retrouvé les plus beaux jours de sa plus grande beauté, avait pris le costume d'une paysanne de Nettuno. — Madame Paradol portait celui d'Anne d'Autriche. — Rose Dupuis avait son costume de lady Rochester. — Noblet était en Folie ; Javureck,

en odalisque. — Adèle Alphonse, qui faisait son apparition dans le monde, arrivant, je crois, de Saint-Pétersbourg, était en jeune fille grecque ; Léontine Fay, en Albanaise. — Falcon, la belle juive, était en Rébecca ; Déjazet, en du Barry ; Nourrit, en abbé de cour ; Monrose, en soldat de Ruyter ; Volnys, en Arménien ; Bocache, en Didier. — Allan, qui, sans doute, lui aussi, comme Buloz et Véron, s'était pris pour un homme sérieux, était venu en cravate blanche, en habit noir, en pantalon noir ; mais, sur toute cette toilette de jeune premier, on avait implacablement passé un domino vert-chou.

Rossini avait pris le costume de Figaro, et luttait de popularité avec La Fayette. — Moyne, notre pauvre Moyne ! qui avait tant de talent, et qui, malgré son talent, mourant de faim, s'est tué dans l'espérance que sa mort léguerait une pension à sa veuve, — Moyne avait pris le costume de Charles IX. Barye était en tigre du Bengale ; Étex, en Andalou ; Adam, en poupard ; Zimmermann, en cuisinière ; Plantade, en Madame Pochet ; Pichot, en magicien ; Alphonse Royer, en Turc ; Charles Lenormand, en Smyrniote ; Considérant, en dey d'Alger ; Paul de Musset, en Russe ; Alfred de Musset, en paillasse ; Capo de Feuillide, en torero. — Eugène Sue, le sixième des hommes sérieux, était en domino pistache ; Paul Lacroix, en

astrologue ; Pétrus Borel, qui prenait le nom du Lycanthrope, en jeune France ; Bard, mon compagnon d'expédition à Soissons, en page du temps d'Albert Dürer ; Francisque Michel, en truand ; Paul Fouché, en fantassin de la procession des Fous ; Eugène Duverger, en Van Dyck ; Ladvocat, en Henri II ; Fournier, en matelot ; Giraud, en homme d'armes du onzième siècle ; Tony Johannot, en sire de Giac ; Alfred Johannot, en Louis XI jeune ; Menut, en page de Charles VII ; Louis Boulanger, en courtisan du roi Jean ; Nanteuil, en soudard du seizième siècle ; Gaindron, en fou ; Boisselot en jeune seigneur du temps de Louis XII ; Châtillon, en Sentinelli ; Ziégler, en Cinq-Mars ; Clément Boulanger, en paysan napolitain ; Roqueplan, en officier mexicain ; Lépaule, en Écos-sais ; Grenier, en marin ; Robert Fleury, en Chinois ; Delacroix, en Dante ; Champmartin, en pèlerin ; Henriquel-Dupont, en Arioste ; Chevavard, en Titien ; Frédérick Lemaître, en Robert Macaire couvert de paillettes.

Plusieurs épisodes grotesques égayèrent la soirée.

M. Tissot, de l'Académie, avait eu l'idée de s'habiller en malade : à peine était-il entré, que Jadin entra, lui, en croque-mort, et, lugubre, un crêpe au chapeau, le suivit de salle en salle, emboitant son pas dans le sien, et se contentant,



de cinq minutes en cinq minutes, de répéter le mot : *J'attends!* M. Tissot n'y tint pas : au bout d'une demi-heure, il était parti.

Il y eut pendant un moment sept cents personnes. A trois heures, on soupa. Les deux chambres de l'appartement vacant sur mon palier avaient été converties en salle à manger.

Chose étrange ! Il y eut à manger et à boire pour tout le monde. Puis, après le souper, le bal recommença, ou plutôt commença.

A neuf heures du matin, musique en tête, on sortit, et l'on ouvrit, rue des Trois-Frères, un dernier galop dont la tête atteignait le boulevard, tandis que la queue frétillait encore dans la cour du square.

J'ai souvent songé, depuis, à donner un second bal pareil à celui-là, mais il m'a toujours paru que c'était chose impossible.



## Table des hors-texte

	Pages.
I. — ALEXANDRE DUMAS, d'après une lithographie d'Achille Devéria. . . . .	Frontispice
II. — BYRON, d'après une lithographie du temps . . . . .	10
III. — LADY BYRON, d'après une gravure de Haulet . . . . .	32
ADA BYRON, d'après une gravure de Pelée.	32
IV. — MORT DE BYRON, d'après une lithographie du temps . . . . .	48
V. — CHARLES NODIER, d'après une lithographie d'Émile Delasalle . . . . .	64
VI. — VICTOR HUGO, d'après une lithographie d'Achille Devéria. . . . .	86
VII. — UNE SCÈNE DE « MARION DELORME », d'après une lithographie du temps. . . . .	104
VIII. — M <sup>lle</sup> MARS, d'après une gravure de Niquet . . . . .	120
IX. — UNE SCÈNE DE « HERNANI », d'après une lithographie d'Achille Devéria. . . . .	140
X. — LES ROMANTIQUES CHASSÉS DU TEMPLE, d'après une lithographie romantique. . . . .	148
XI. — M <sup>me</sup> DORVAL DANS SA LOGE, d'après une lithographie de Gavarni . . . . .	160
XII. — BOCAGE DANS LE ROLE D'ANTONY, d'après une lithographie de Lacauchie . . . . .	176

XIII. —	UNE SCÈNE D' « ANTONY », d'après une lithographie d'Alfred Johannot . . .	192
XIV. —	LA PLAGE DE TROUVILLE EN 1835, d'après une lithographie de Morin . . . . .	200
XV. —	PAYSAGE NORMAND, d'après une lithographie romantique. . . . .	218
XVI. —	LE PORT DE TROUVILLE, d'après une lithographie romantique . . . . .	224
XVII. —	ALEXANDRE DUMAS EN COSTUME DE CHASSE, d'après une lithographie de Platier. .	240
XVIII. —	BAL COSTUMÉ ROMANTIQUE, d'après une lithographie d'Achille Devéria. . . .	248

*Tout plat*



## Table des vignettes

	Pages.	
VICTOR HUGO, EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS et BALZAC ( <i>de gauche à droite</i> ), d'après une vignette romantique. . . . .		Titre
UNE LOGE, d'après une vignette de Gavarni. . . . .	1	
CHATEAU ET PAYSAGE ÉCOSSAIS, d'après une vignette romantique. . . . .	1	
SOIRÉE A L'ARSENAL, d'après une gravure de Tony Johannot. . . . .	53	
CHARLES NODIER ( <i>à gauche</i> ), d'après une vignette du temps. . . . .	75	
LES CLASSIQUES CHASSÉS DU TEMPLE, d'après une vignette de Grandville. . . . .	76	
VICTOR HUGO, d'après une caricature du temps. . . . .	76	
LOGES VERS 1830, d'après des vignettes du temps. . . . .	145 et 194	
CAMPAGNE NORMANDE, d'après une vignette roman- tique. . . . .	195	
ALEXANDRE DUMAS, d'après une caricature roman- tique. . . . .	195	
BALS COSTUMÉS A L'ÉPOQUE ROMANTIQUE, d'après des vignettes du temps. . . . .	231 et 256	

## Table des matières

	Pages.
INTRODUCTION . . . . .	I
I. — LORD BYRON . . . . .	I
II. — LA MAISON DE NODIER . . . . .	53
III. — VICTOR HUGO. . . . .	76
IV. — ANTONY . . . . .	145
V. — UN SÉJOUR A TROUVILLE . . . . .	195
VI. — UN BAL COSTUMÉ CHEZ DUMAS. . . . .	231
TABLE DES HORS-TEXTE . . . . .	257
TABLE DES VIGNETTES. . . . .	259

Les chapitres qui composent ce volume sont extraits  
des *Mémoires d'Alexandre Dumas*

